J'AI LU

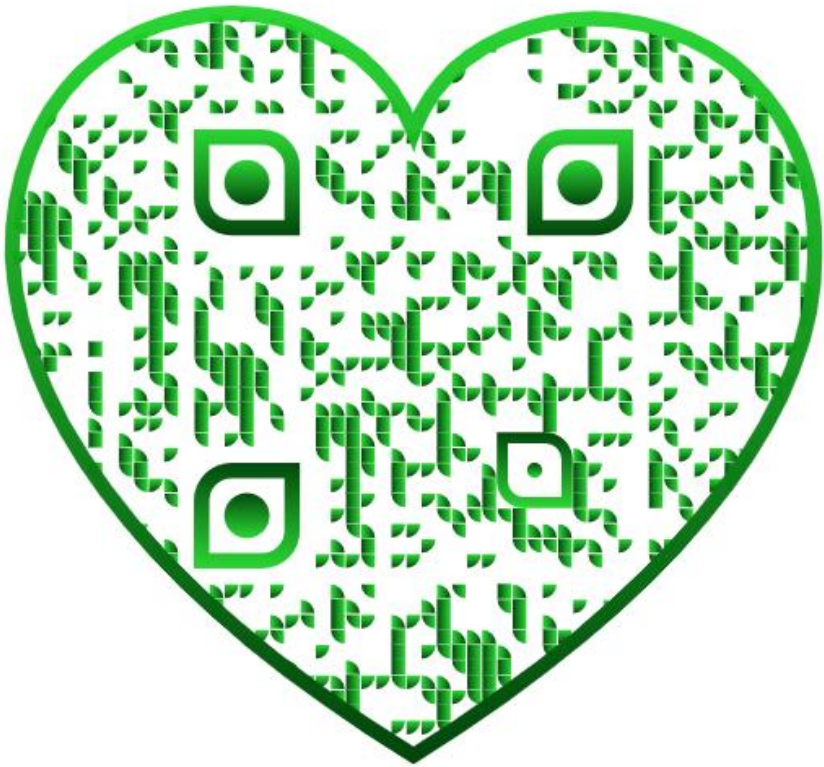
NOIR MYSTÈRE

Anne Cassidy

LES ENQUÊTES DE PATSY KELLY

Affaires de famille

Son oncle est détective privé. Pour l'aider, Patsy pose des questions. Trop de questions...



J'AI LU

NOIR MYSTÈRE

Anne Cassidy

LES ENQUÊTES DE PATSY KELLY

Affaires de famille

Son oncle est détective privé. Pour l'aider, Patsy pose des questions. Trop de questions...

Anne Cassidy

Les enquêtes de Patsy Kelly
Affaires de famille

Traduit de l'américain par Christine Bouchareine

1
L’agence de détective Anthony Hamer

La fille avait été enlevée.

C’était ce que mon oncle Tony m’avait dit.

Ses parents devaient venir à l’agence vers onze heures. J’étais censée leur servir du thé et des gâteaux secs, ou un digestif avec des gaufrettes aux framboises, enfin tout ce qui me semblerait adéquat.

Tony craignait d’être en retard. Il m’avait donc priée de les installer dans son bureau et de leur faire la conversation en me cantonnant à des lieux communs comme le temps, la circulation… À la rigueur, je pouvais leur demander s’ils avaient trouvé facilement l’immeuble. Enfin, ce genre de truc sans intérêt.

— Quoi qu’il arrive, avait dit Tony, ne les interroge pas sur l’enlèvement de leur fille. Laisse-moi m’en occuper. Le détective, c’est moi. Toi, tu es l’employée de bureau. Et ne l’oublie pas, avait-il ajouté.

Je parcourus des yeux le bureau dans lequel je venais de passer une semaine, les classeurs que j’avais rangés et la machine à café que je connaissais bien maintenant.

Comment aurais-je pu oublier ? Tony m’avait répété ses recommandations au moins dix fois par jour.

— Tu es là pour répondre au téléphone et prendre les messages, ranger mes dossiers, taper quelques lettres, me faire du thé et du café quand je le désire, et porter mes messages. En aucun cas tu ne dois t’impliquer dans les enquêtes de l’agence. Je suis le détective, tu es l’employée.

Je m’occupais donc des papiers et des appels téléphoniques. J’avais dû aller acheter du café italien, du thé Earl Grey et des gâteaux secs. J’avais arrosé les plantes et fait entrer les clients dans le bureau de mon oncle. Et j’avais proposé du thé et du café avec de grands sourires.

Par deux fois, ma tante Géraldine était passée en coup de vent. Elle m’avait parlé de sa fille Sarah, qui travaillait dans une compagnie d’assurances (une maison très réputée) et de son fils qui s’était engagé dans la R.A.F. (qui offrait tant de merveilleuses opportunités aux jeunes gens).

Certains après-midi, lasse d'afficher le sourire de rigueur, j'allais me réfugier dans les minuscules toilettes pour m'asseoir par terre et, après avoir retiré mes lunettes, j'enfouissais mon visage dans mes mains.

Le travail que mon oncle m'avait généreusement proposé commençait à ressembler à une peine de prison. J'avais l'impression que le bureau de chêne derrière lequel j'étais assise allait finir par m'écraser dans un coin de la pièce et que j'étais surveillée par les meubles à classeurs disposés de part et d'autre de l'entrée. Je m'étais aperçue qu'il suffisait que je reste assise une demi-heure pour être assaillie de maux de tête. Je n'avais pas le droit de sortir sans dire où j'allais. Je n'avais pas le droit d'entrer dans le bureau de mon oncle sans avoir auparavant frappé. De temps à autre, je contemplais mes pieds, m'imaginant qu'une lourde chaîne était attachée à mes chevilles.

Mais je ne pouvais pas quitter ce travail. J'avais promis à ma mère de tenir au moins trois mois.

Et vendredi matin, juste avant l'arrivée de la famille de la jeune fille enlevée, j'avais barré la première semaine sur mon calendrier. Il en restait encore onze à passer.

Ils étaient arrivés aux alentours de dix heures. Ce fut l'homme qui entra en premier.

— Monsieur Cooper, dis-je, d'une voix qui se voulait assurée.

Il était grand et fort. Il devait avoir une cinquantaine d'années. Il portait une veste de cuir qui semblait une taille trop juste pour lui et je ne pus m'empêcher de remarquer l'anneau d'or qu'il portait à l'oreille.

— Nous venons voir M. Hamer, répondit-il en passant devant moi.

Il tenait à la main un téléphone portable dont il a tiré l'antenne et s'est mis à tapoter les touches.

Son épouse, M^me^ Cooper, le suivait. Elle semblait nettement plus jeune que son mari, je lui donnais une bonne trentaine d'années. Elle avait des cheveux d'un auburn soutenu. Elle portait un imperméable et un pantalon beiges très élégants. Son visage était pâle sur le roux de ses cheveux. Elle resta quelques secondes immobile puis se tourna vers son mari.

— C'est toi, Harry, se mit-il à crier dans son portable, comme si la personne à l'autre bout du fil était dure d'oreille. Je serai un peu en retard. Tu n'as qu'à commencer par les loyers.

M^me^ Cooper laissa échapper un profond soupir. Son regard croisa

le mien pour se détourner aussitôt. La voix de son mari parut monter encore d'un ton.

— J'en ai pour une heure à peu près, conclut-il avant de rabattre l'antenne et de ranger l'appareil.

Il me regarda, perplexe, comme s'il avait subitement oublié où il se trouvait.

— Si vous voulez bien me suivre, ai-je dit en les faisant entrer dans le bureau de mon oncle.

J'ai abordé les sujets de conversation autorisés. Ce fut elle qui répondit. Oui, la journée était belle. Ils avaient eu des encombrements mais ils étaient partis de bonne heure. Oui, ils avaient trouvé l'agence sans problème.

L'homme, assis sur un coin du canapé, ne disait rien mais semblait visiblement contrarié.

— M. Hamer travaille sur une autre affaire en ce moment, indiquai-je, tout en sachant pertinemment qu'il était chez le coiffeur. Je l'attends d'une minute à l'autre.

Au même instant, la porte s'ouvrit et il entra.

— Merci, Patricia. Je vais recevoir M. et M^me^ Cooper maintenant. Pouvez-vous continuer à mettre de l'ordre dans les comptes ? Merci.

Il ne me restait plus qu'à me retirer.

Je me suis assise à mon bureau en pensant aux gens qui étaient avec mon oncle. J'avais copié le message laissé sur le répondeur, à la première heure, le matin même. Je sortis mon carnet et l'ouvris à la page où j'avais noté tous les détails.

M. Cooper… une fille de dix-huit ans disparue depuis trois jours… de nouveaux éléments dont il aurait bien voulu l'entretenir…

Mon oncle avait dû rappeler M. Cooper car il a ensuite parlé d'enlèvement au sujet de la jeune fille.

— Nous sommes en Angleterre. Les gens ne se font pas enlever, ici ! m'avait-il lancé quand je l'avais interrogé à ce sujet.

Je contemplai à nouveau mon papier. M. et M^me^ Cooper et leur fille portée disparue.

Enlevée.

Je laissai le mot m'imprégner l'esprit quelques secondes.

Le visage d'un homme masqué se dessina dans ma tête. Coiffé d'un passe-montagne ne laissant que deux fentes pour les yeux. Je

l'imaginais marchant derrière une jeune fille et, juste au moment où elle allait se retourner, il lui mettait la main sur la bouche tout en lui chuchotant à l'oreille d'une voix menaçante :

— Fais ce que je te dis et je ne te ferai pas de mal.

Un voyant a clignoté sur l'interphone : je me suis penchée pour mettre l'appareil en marche.

— Patricia, dit oncle Tony, pouvez-vous bloquer mes appels pendant, disons, vingt minutes ?

J'allais lui répondre mais il s'adressait déjà de nouveau à M. Cooper. J'étais sur le point d'éteindre l'appareil mais je suis restée la main suspendue en l'air lorsque j'ai entendu M. Cooper prendre la parole, d'une voix plus forte que nécessaire.

— Voyez-vous, monsieur Hamer, Judy est ma belle-fille. La fille de ma femme. Nous nous sommes mariés il y a quatre ans, quand Judy en avait quatorze. Les choses ne se sont jamais bien passées entre Judy et moi.

M^me^ Cooper intervint :

— Judy et moi, nous avons toujours été très proches. Et, bien que George et moi soyons mariés, elle… elle…

Un bref silence. Puis la voix de M. Cooper :

— Elle m'a toujours fait comprendre que je la dérangeais, monsieur Hamer. Le fait est que, bien que j'aime beaucoup cette petite, elle ne m'apprécie pas.

— Paul, son frère, vit toujours avec leur père, dit M^me^ Cooper d'une voix enrouée. Il manque à Judy, je crois, et elle se venge sur…

— Non, regardons la vérité en face : il y a vraiment des moments où cette gamine ne peut pas me sentir.

La voix de mon oncle Tony intervint alors.

— Vous ne l'avez donc pas revue depuis…

— Lundi matin, dit M. Cooper.

Un voyant s'alluma sur le téléphone et j'éteignis doucement l'interphone avant de prendre l'appel. Il venait du cabinet d'un avocat avec lequel travaille mon oncle. Sa secrétaire me transmit un long message sur des horaires de tribunal que mon oncle devait absolument connaître.

Je notai les informations d'une écriture appliquée mais sans jamais cesser de penser aux Cooper, me demandant ce qui avait bien pu arriver à leur fille. Quand j'ai enfin raccroché, j'ai ramassé mes

lunettes et me suis mise à nettoyer pensivement les verres. Puis je me suis penchée pour remettre discrètement l'interphone en marche.

— Mais pourquoi n'êtes-vous pas allés trouver la police ? demandait mon oncle. Je peux vous assurer qu'ils s'occupent très sérieusement des cas d'enlèvement.

Il y eut un silence de quelques secondes, puis M^me^ Cooper prit la parole.

— Mon mari pense qu'il ne faut pas…

— Ma femme veut dire que je ne crois pas que cette lettre vienne d'un ravisseur. Je crois que Judy, avec sans doute l'aide de son petit ami, essaie de m'extorquer de l'argent. Ma femme ne veut pas imaginer que sa fille puisse faire quoi que ce soit de mal.

— George… gémit sa femme.

— C'est la raison pour laquelle je ne suis pas allé voir la police. Il s'agit d'une affaire de famille, monsieur Hamer. Ma belle-fille me prend pour un imbécile ! Si je vais trouver la police et qu'on s'aperçoit que j'ai raison, elle ira en prison. Non, monsieur Hamer, ma femme adore sa fille quels que soient ses défauts. Je veux que vous la retrouviez et que vous mettiez fin à cette comédie. Menacez-la de la police si vous voulez, mais qu'elle revienne à la maison. Sa mère a besoin d'elle.

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire que cette lettre est fausse ? demanda doucement mon oncle.

— Voyons, monsieur Hamer. Ma belle-fille n'est pas rentrée à la maison depuis lundi. Mercredi matin, ma femme reçoit cette lettre disant que sa fille a été enlevée et demandant de l'argent. Et voilà que mercredi après-midi, en passant devant une bouche de métro, j'aperçois l'adorable Judy qui s'y engouffre en courant.

— Mais… intervint mon oncle.

— Je suis sûr que c'était elle, je reconnaîtrais ses longues jambes n'importe où. Non, monsieur Hamer, ma belle-fille se fiche de moi et je veux que vous mettiez bon ordre à son petit manège.

Il y eut un long silence. Une voix interrompit brusquement le cours de mes pensées. Elle venait de l'interphone et s'adressait à moi.

— Ma chère Patricia, pouvez-vous apporter nos contrats ?

Et il coupa la communication sans me laisser le temps de répondre.

Je pris un nouveau dossier et entrai dans le bureau sans cesser de penser à Judy Cooper. Comment en était-elle arrivée à tant détester son beau-père ?

M. Cooper semblait plus détendu qu'a son arrivée, alors que M^me^ Cooper, elle, était assise, jambes et bras étroitement croisés.

— Le nom de votre belle-fille, monsieur Cooper ? demanda mon oncle tandis que je remettais les tasses sur le plateau.

— Judy Ann Hurst, s'empressa de répondre M^me^ Cooper. Elle porte le nom de son père, mon premier mari.

Je sortis en emportant les tasses, puis me laissai tomber sur la chaise devant mon bureau.

Judy Hurst ! Judy, avec ses cheveux roux et ses taches de rousseur. Elle était en classe avec moi. Nous n'étions pas très liées mais je me souvenais parfaitement d'elle. Elle avait abandonné avant la terminale et j'avais entendu dire qu'elle travaillait chez un coiffeur.

Judy Hurst ! Elle faisait partie de la bande de jeunes qui fréquentait les pubs et les clubs dans le quartier des docks. Toute cette clique bien habillée qui se pavanait dans les voitures de leurs parents. Du moins, c'était ce que Billy m'avait dit, et il connaissait bien certains d'entre eux.

Judy Hurst enlevée ! Ou feignant de l'avoir été pour extorquer de l'argent à son beau-père !

Après le départ de M. et M^me^ Cooper, je me mis à trier le courrier tout en continuant à penser à leur fille disparue. Je connaissais beaucoup de ses amis ; enfin, je les avais bien connus quand nous étions à l'école. Il m'arrivait de fréquenter les mêmes pubs et les mêmes clubs qu'elle. J'aurais pu découvrir des informations sur elle, sur sa vie et sur son petit ami.

J'enlevai mes lunettes et les posai sur mon bureau. Je me dis que je pourrais peut-être aller trouver mon oncle Tony pour lui proposer de me renseigner.

Mais je savais déjà ce qu'il allait me répondre :

— Ne sois pas idiote, Patricia. Tu es une employée de bureau. Ne te mêle pas de mes enquêtes.

Je renonçai.

J'ai alors pensé appeler Billy pour lui proposer d'aller le soir même dans un ou deux pubs que fréquentaient Judy et ses amis.

Juste histoire de changer, me dis-je, rien de plus.

2
La soirée

Billy avait proposé de me retrouver près des docks à sept heures.

J'étais arrivée chez moi vers six heures. Ma mère était debout dans l'entrée, elle parlait à mon père au téléphone. Je sus tout de suite que c'était lui parce qu'elle se tenait toute raide, un doigt pointé en l'air. Je serrai les dents. Il y avait des semaines qu'il ne l'avait pas appelée. J'articulai un bonjour muet et me précipitai dans l'escalier avant qu'elle ne m'accroche pour que je lui fasse le rapport détaillé de mes activités du jour à l'agence de mon oncle.

J'enlevai ma jupe et le haut (assorti, avec un col Claudine), mes collants (20 deniers) et mes escarpins noirs (semelles et dessus cuir).

J'enfilai mon pantalon en coton, un sweat-shirt et mes Doc Martens. Pour la première fois de la journée, je me sentais enfin à l'aise. Je n'avais plus besoin de rentrer le ventre ni de tirer sur ma jupe chaque fois que je m'asseyais pour éviter de la froisser.

Je pendis soigneusement la jupe et le haut sur un cintre. C'était ma mère qui me les avait achetés et je savais qu'elle vérifierait que je les avais bien rangés pour lundi matin.

Je retournai mon sac et contemplai les affaires étalées sur le lit : mon permis de conduire provisoire (obligatoire pour l'élève conductrice que j'étais), mon étui à lunettes, mon porte-monnaie, mon porte-cartes de crédit, ma trousse à maquillage, mon fil dentaire et quelques kleenex froissés.

Je mis le porte-monnaie et le fil dentaire dans ma poche. Je pris la trousse de maquillage et la gardai à la main quelques secondes avant de la rejeter sur le lit. Ne vous faites pas de fausses idées. Je n'ai rien contre le maquillage. Je ne déteste pas m'asseoir devant un miroir et me mettre un peu de couleur sur le visage. Du bleu et du gris comme de l'aquarelle sur mes paupières, de l'eyeliner qui ressemble à du feutre, et du rouge à lèvres très vif pour dessiner le contour de mes lèvres.

Parfois, je me contente de mettre un peu de mascara, de masquer d'éventuelles rougeurs, et de terminer par une touche de blush et du rouge à lèvres rose pâle. Mais la plupart du temps, je préfère rester naturelle, sans aucun maquillage. J'aime sentir l'air sur ma peau.

J'adore me frotter énergiquement les yeux sans craindre de me mettre du mascara plein les joues.

Je montai sur mon lit pour regarder les chapeaux en haut de mon armoire. Je les collectionne depuis un an. J'en ai une douzaine. Il y a une rangée de boîtes que ma mère m'a trouvées pour ranger les plus fragiles, sur lesquelles sont posés les feutres et les bérets moins délicats que je porte le plus souvent. Je choisis un chapeau de paille à bord souple.

Je le mis, jetai un coup d'œil dans le miroir et décidai de partir pour les docks.

Lorsque je descendis, ma mère était toujours au téléphone mais avec une amie cette fois. Je l'entendis lui dire que mon père avait appelé et que ce n'était pas trop tôt. Je l'embrassai rapidement sur la joue et elle articula un au revoir muet tout en levant les yeux au ciel devant ma tenue.

Je lui fis adieu de la main et sortis en vitesse avant qu'elle ne veuille me faire profiter de ses conseils sur la façon dont une jeune fille de dix-neuf ans doit s'habiller.

Billy était là quand je suis arrivée au pub. Il m'avait déjà commandé un verre qui était posé sur la table devant lui. Il lisait un magazine automobile et se contenta de hocher la tête quand je m'assis à côté de lui.

Je me mis à siroter mon verre tandis qu'il continuait à lire. N'importe qui aurait juré en nous voyant que nous étions un vieux couple.

Billy est mon plus vieil ami. Nous sommes copains depuis le jour où nous nous sommes retrouvés assis côte à côte à l'école secondaire. J'avais onze ans et je voulais être la deuxième femme Premier ministre. Billy, lui, n'a jamais été jeune. William, comme il aimait qu'on l'appelle à l'époque, avait onze ans et demi, avec la mentalité d'un garçon de dix-neuf, aussi raisonnable que les solides chaussures qu'il portait alors. Il ne savait pas ce qu'il voulait faire plus tard. « Attendons de voir ce qui sera possible », disait-il, et la conversation s'arrêtait là.

Il était de ces gamins qui connaissent leurs droits et les défendent. Il nous disait souvent de « déposer une plainte officielle » si un professeur nous parlait mal ou nous bousculait. Et si quelqu'un se montrait désagréable ou m'insultait, il me disait de le poursuivre pour diffamation.

Ses chaussures avaient fini par s'user ; il s'était acheté une paire de baskets et nous avait laissés l'appeler Billy. Sa passion, c'étaient les

ordinateurs et il passait tout son temps libre sur son PC. Et alors que nous nous adonnions aux arts martiaux et jouions à la guerre, il essayait de créer des programmes de conception de voitures, son autre grand amour.

Billy était promis à un bel avenir, tout le monde le disait. Tous ses professeurs le voyaient réussir ses examens et entrer haut la main à l'université.

Mais lorsque son père et sa mère se sont tués en voiture, il a quitté l'école. C'est à ce moment-là que nous sommes vraiment devenus amis. À l'enterrement, il semblait hébété, regardant frénétiquement autour de lui. Il m'a ensuite avoué, avec un rire gêné, qu'il cherchait quelqu'un à accuser, quelqu'un à qui se plaindre.

Maintenant il a dix-neuf ans, avec un esprit de quarante-cinq. Il n'allume plus que rarement son ordinateur. Il passe son temps à acheter des voitures et à les revendre. Il met des semaines à les retaper, avec un tel soin que je crois à chaque fois qu'il va garder celle sur laquelle il travaille avec tant d'amour. Mais non. Dès qu'elle est terminée, il va faire quelques tours avec et la vend pour en acheter une nouvelle.

— Tu te souviens de Judy Hurst ? lui dis-je au bout d'un moment. (Billy et moi ne sommes pas du genre à parler pour ne rien dire. Quand nous nous retrouvons, nous allons aussitôt au vif du sujet.)

— Oui, répondit-il en tournant la page de son magazine.

— Tu ne devineras jamais, ai-je lancé triomphalement, un instant excitée à l'idée de l'information que j'allais lui révéler.

— Elle est portée disparue, dit-il.

J'en eus le sifflet coupé.

— Comment le sais-tu ?

Il referma son magazine et but une gorgée.

— J'ai croisé quelques-uns de ses copains à la vente aux enchères hier. Ils m'ont dit qu'elle avait disparu il y a deux ou trois jours. Envolée !

— Une idée de qui elle fréquentait ? Son petit ami, quoi ? demandai-je en pensant aux derniers mots de M. Cooper.

— Aux dernières nouvelles, elle sortait avec Terry Hicks.

— Terry Hicks ?

— C'est un mécanicien, il travaille dans un garage, Classic Car Care, sur High Street. Un type assez sympa, vingt-cinq ans environ, les cheveux un peu dégarnis sur le dessus, avec une queue-de-cheval. Il

m'arrive de faire réviser le circuit électrique de mes voitures là-bas. Pourquoi t'intéresses-tu tant à cette histoire ? Judy Hurst ne fait pas partie de tes amis, que je sache.

— Non.

Mais avant que j'aie eu le temps de lui raconter la visite de ses parents à l'agence, il ajouta précipitamment :

— Je suis sorti une fois avec elle.

— Judy Hurst ? Quand ? Tu ne m'en as jamais parlé !

— Je ne te dis pas tout.

Ce n'était pas vrai. Billy me disait tout, d'habitude. Et quand il s'agissait de ses petites amies, je connaissais les moindres détails. De son côté, il a passé bien des heures à écouter les comptes rendus de ma vie sentimentale, assez limitée d'ailleurs.

Nous avons eu tous les deux des flirts éphémères au fil des années. Je ne suis jamais sortie plus d'un mois ou deux avec un garçon. Billy, lui, est sorti un an avec une fille, mais c'était avant la mort de ses parents. Depuis, il a passé quelques soirées avec des filles du lycée et une fois avec une vague cousine.

Beaucoup de gens pensent que nous devrions sortir ensemble, lui et moi. C'est vrai que nous partageons tout ce que l'on peut partager dans une relation amoureuse. Tout, sauf les baisers. Et à Noël dernier, nous avons failli partager ça aussi.

— Quand es-tu sorti avec Judy Hurst ? demandai-je, titillée par une pointe de jalousie.

— Oh ! Il y a deux ou trois ans. Nous sommes juste allés voir un film. Je n'arrive pas à me rappeler la raison pour laquelle je ne t'ai rien dit.

Je le regardai. Il avait les cheveux en bataille, le col de sa chemise semblait ne pas avoir été repassé. Je me souvins, l'espace d'une seconde, du baiser que nous avions échangé sous le gui, dans la cuisine de ma mère.

C'était la veille de Noël et nous avions regardé une vidéo. Ma mère était sortie. Nous venions de prendre un café dans la cuisine et il se levait pour partir. Un brin de gui était scotché au montant de la porte.

— Embrasse-moi sous le gui, m'avait-il dit en se tournant vers moi.

J'avais planté un baiser sur ses lèvres. Cela avait été plus que bref, nos lèvres s'étaient à peine effleurées. Il avait néanmoins posé ses mains sur mes épaules et je me souviens de la chaleur qui en émanait. Après ce baiser, au lieu de nous écarter l'un de l'autre, nous étions

restés plantés là et c'est à cet instant que l'un de nous deux, je ne saurais dire lequel, s'était penché pour embrasser l'autre doucement sur la bouche. J'avais fermé les yeux. Une de mes mains était venue se poser sur son visage. J'allais lever l'autre lorsque le bruit de la clé s'introduisant dans la serrure de l'autre côté de la porte nous avait fait brusquement nous écarter.

Ma mère et une amie étaient entrées en riant et en échangeant des « Chut ! » bien inutiles. Billy était parti directement chez lui après ça, et nous n'en avions jamais plus parlé.

— Regarde qui est là, dit-il subitement.

Je me tournai vers la porte du pub. Deux filles et un garçon venaient d'entrer. Sharon et Debbie Bradley. Les insupportables jumelles. Nous ignorant, elles se dirigèrent droit vers le bar. Le type, plus jeune d'un an ou deux, les suivit.

Je commençai à me sentir plus qu'intéressée : les jumelles faisaient partie de la bande de Judy.

— Tu veux boire quelque chose ? demandai-je à Billy qui s'était replongé dans son magazine.

Il grommela un truc incompréhensible en me tendant son verre.

Je me dirigeai à mon tour vers le bar et m'accoudai à côté de Sharon Bradley.

— Mais c'est Sharon ! m'exclamai-je de ma voix la plus suave.

La fille se tourna vers moi et me toisa, de mon chapeau de paille à mes Doc Martens et inversement, tandis que le jeune homme parlait à voix basse à l'autre jumelle.

— Oui ?

— J'en étais sûre ! rétorquai-je avec un grand sourire que j'espérais des plus chaleureux. Je viens de le dire à mon copain Billy, je parie que c'est Sharon et Debbie Bradley. C'est moi, Patsy Kelly. Tu te souviens ? On était dans la même classe.

Sharon me dévisagea un moment, puis haussa ses sourcils soigneusement dessinés.

— En effet, répondit-elle en me tournant le dos pour se pencher vers sa sœur. Regarde donc qui est là, Debbie. C'est une fille du lycée : Patsy Kelly.

— Oui, continuai-je en ignorant son dos ostensiblement tourné. Comment s'appelait cette fille avec qui vous étiez tout le temps ? Judy, Judy Hurst, c'est ça !

— C'est exact, dit Sharon.

Sa sœur Debbie s'arrêta de parler au jeune homme et se tourna vers moi.

— Pauvre Judy ! lâcha-t-elle alors, échangeant un regard avec sa sœur et le garçon qui éclatèrent de rire.

— Oui, elle a disparu ! ajouta ce dernier, au comble de l'hilarité.

— Je suis désolée.

Je dévisageai les trois amis, me demandant ce que M. Cooper aurait pensé de leur gaieté, puis je payai mes boissons et les emportai vers notre table. J'étais plus que déçue. Mais qu'avais-je espéré ? Découvrir une information juteuse que j'aurais pu transmettre à oncle Tony pour montrer que je pouvais l'aider dans son enquête ? Je n'avais rien appris de nouveau. Apparemment, Judy Hurst et ses amis avaient fait exactement ce que M. Cooper avait dit.

Je posai les deux verres sur la table, découragée. Nous avions perdu notre temps en venant ici.

— Quelle coïncidence ! dit Billy, en regardant le groupe.

— Quoi ? De retrouver Sharon et Debbie dans ce pub ? Je savais qu'elles venaient ici. C'est pourquoi j'ai suggéré que nous…

— Non. On est en train de parler de Judy Hurst, et qui arrive justement ? Paul, son petit frère !

Je me retournai vers le groupe au bar. Le nouveau venu, penché sur Sharon, chuchotait à son l'oreille. Il avait posé la main sur son épaule et je pouvais voir ses doigts marquer le rythme de la musique qui sortait du juke-box. Il semblait parfaitement détendu et heureux.

— C'est Paul Hurst ?

— Oui. Et il n'a pas l'air très inquiet de la disparition de sa pauvre sœur.

Je me renfonçai dans mon siège, mon verre à la main.

Y aurait-il également des complices de cette machination jusque dans la famille ?

Après tout, je n'avais peut-être pas perdu mon temps en venant ici.

3
La déprime du lundi

J'avais couru le plus longtemps possible. J'avais remonté toute notre rue et la suivante. J'avais doublé le laitier trois fois et il m'avait rattrapée quatre fois.

J'avais passé mon week-end à penser à Judy Hurst et à son frère Paul.

Tous les cent mètres, je devais ralentir et marcher : mon cœur cognait dans ma poitrine. Je dus même m'arrêter et m'adosser au mur d'un jardin pour respirer à pleins poumons.

J'aurais pu appeler mon oncle Tony pour lui raconter ce que j'avais vu. Une fois ou deux, j'avais décroché le téléphone et j'étais même allée jusqu'à composer le numéro. Mais je n'arrivais pas à oublier ses paroles de vendredi soir, avant qu'on ne se quitte.

— Ce n'est même pas la peine que je commence l'enquête. Cette Judy va certainement rentrer chez elle pendant le week-end. Elle se confondra en excuses, promettra de ne jamais plus recommencer et ça en restera là.

Tout en parlant, il se regardait dans un minuscule miroir et se recoiffait avec les doigts, puis il s'était lissé les sourcils du revers du pouce.

Il ne prenait pas l'affaire Cooper très au sérieux.

— Les filles portées disparues reviennent toutes seules neuf fois sur dix, avait-il conclu en verrouillant la porte de l'agence derrière nous.

Si Judy Hurst était rentrée chez elle ce week-end, j'aurais risqué d'aggraver son cas en insinuant que son frère y était pour quelque chose.

J'avais remonté ma rue en courant et, après avoir tourné le coin, j'avais relevé mes coudes et m'étais redressée pour tenter de cacher mon épuisement : il était inutile que ma mère voie combien j'étais fatiguée.

Je regardai alors ma montre. Huit heures moins vingt. Dans une heure et demie, je serais au travail. Et je saurais alors si Judy Hurst était rentrée chez elle ou pas.

Lorsque je suis arrivée à la porte d'entrée, ma mère s'échauffait. Elle portait un collant et un short assortis ainsi qu'un grand pull qui lui couvrait les cuisses. Elle se penchait d'un côté puis de l'autre, laissant sa tête ballotter sur ses épaules.

Je réussis à lui sourire entre deux halètements.

— Bravo, Patsy ! dit-elle en remontant alternativement ses genoux jusqu'à sa poitrine. Je t'avais bien dit qu'un peu de course te ferait du bien !

— Oui, répondis-je en souriant tandis qu'elle s'éloignait à son tour en courant.

Ma mère est une mordue de la forme. Elle court tous les jours, joue au badminton et au tennis, fait de longues promenades dans la campagne et surveille son alimentation. Quant à moi, je préfère me déplacer en voiture et manger des hamburgers. De temps à autre, elle arrive à me convaincre de faire quelques vigoureux exercices physiques. J'obtempère uniquement pour lui faire plaisir, mais depuis que j'ai ce nouvel emploi, j'ai décidé de retrouver ma forme.

Je rentrai pour aller m'écrouler à plat ventre sur le canapé, les bras ballant sur le tapis, les jambes pendant comme des poids morts. Je ne me sentais pas bien du tout et cela n'avait rien à voir avec mon épuisement. J'ai essayé de me changer les idées en pensant aux paroles d'oncle Tony : « N'oublie pas, Patricia, le détective, c'est moi, toi, tu es l'employée de bureau. »

Quand ma respiration redevint normale, je me relevai péniblement pour aller retrouver mon déguisement d'employée de bureau qui pendait dans mon armoire là où je l'avais laissé le vendredi.

M^me^ Cooper était au bureau quand je suis arrivée. Elle arpentait la pièce dans un état de grande agitation. Je sentais ses talons se planter dans le sol chaque fois qu'elle faisait demi-tour. Oncle Tony était au téléphone.

— Patricia, faites une tasse de thé à M^me^ Cooper, me dit-il en posant la main sur le micro du combiné. Elle est inquiète.

— Évidemment que je suis inquiète ! s'exclama-t-elle en jetant à mon oncle un regard assassin.

Il avait déjà tourné le dos et parlait à nouveau à son interlocuteur à l'autre bout du fil.

M^me^ Cooper était vêtue d'une veste et d'un pantalon d'un bleu profond, et son épaisse chevelure rousse était nattée sur sa nuque. Son visage était toujours aussi pâle mais elle portait un soupçon d'ombre à

paupières et du mascara.

— Que s'est-il passé ? demandai-je en enlevant mon chapeau et ma veste pour les poser sur le haut du meuble à classeurs.

— Tenez ! dit M^me^ Cooper en me tendant une enveloppe brune. Regardez ce que j'ai reçu. C'est arrivé ce matin au courrier.

Je lui pris l'enveloppe des mains. Elle me parut incroyablement légère, comme vide. Elle portait le nom et l'adresse des Cooper griffonnés au marqueur noir.

Je sentis son parfum quand elle s'approcha de moi. Elle ne portait qu'une alliance en or mais ses doigts semblaient crouler sous ce poids.

— Dedans, me dit-elle d'un ton sec.

Décidément, je ne l'aimais pas. Vraiment pas.

Je retournai l'enveloppe sur le bureau. Rien ne sortit au début, alors je l'ai secouée et il a fini par en tomber de petites boucles d'épais cheveux roux.

— Ce sont les cheveux de Judy, dit M^me^ Cooper. Regardez. Tous ses jolis cheveux coupés.

Elle porta la main à sa propre chevelure et tourna les yeux vers le dos d'oncle Tony, puis vers la porte, comme si elle attendait quelqu'un.

Le petit tas de boucles était étalé sur le bureau. Je le touchai. Les cheveux frisés étaient rêches. Chaque boucle mesurait trois centimètres tout au plus mais il y en avait des douzaines, comme si on avait fait une coupe complète à Judy.

— Y avait-il un message ? demandai-je.

J'entendais mon oncle parler d'un ton rapide au téléphone. M^me^ Cooper poussa un papier dans ma direction.

— Tenez. Je ne sais pas pourquoi je vous montre ça à vous. C'est lui que nous payons, pas sa secrétaire !

Je ne pris pas la peine de lui expliquer que je n'étais même pas sa secrétaire. Je lus le message en la laissant grommeler.

> LA PROCHAINE FOIS, CE SERA QUELQUE CHOSE DE PLUS DOULOUREUX QUE NOUS COUPERONS.

C'était tout. Pas d'exigences, pas de consignes, pas d'interdiction de contacter la police. Je retournai le papier comme si je m'attendais à y trouver un post-scriptum ou un indice, telle une énorme empreinte digitale.

Je n'eus guère le temps de l'étudier car M^me^ Cooper me l'arracha

alors des mains pour suivre mon oncle dans son bureau tout en continuant à vitupérer. Dès que la porte fut refermée, le voyant de l'interphone se mit à clignoter.

— Patricia ?

— Oui ?

Je me soulevai légèrement pour répondre. J'avais devant moi les mèches de cheveux et je les pris un instant pour des copeaux de bois rouge. C'était peut-être le moment d'aller tout leur raconter au sujet de Paul Hurst.

— Et la tasse de thé ? ai-je alors entendu.

Je me suis laissée retomber sur mon siège et j'ai ramassé les cheveux au creux de ma main pour les glisser dans l'enveloppe.

Je sortais les tasses du placard lorsque la porte d'entrée s'est ouverte brutalement. M. Cooper s'est arrêté un bref instant sur le seuil, m'a regardée d'un air absent. Il était encore en train de parler dans son téléphone portable.

— Ouais ? Ouais ? disait-il. Fichez-les dehors !

Il pointa un doigt menaçant dans ma direction tout en continuant de parler.

Je l'examinai. Il était trop gros, son estomac saillait par l'ouverture de son blouson. Il était vêtu d'un pantalon à la dernière mode et d'une chemise en soie. Il y avait quelque chose qui clochait dans sa tenue. L'anneau d'or qu'il portait à l'oreille contrastait bizarrement avec ses cheveux clairsemés. Il aurait paru plus à l'aise avec un vieux jean et un sweat-shirt.

— Menace-les de l'huissier, Harry. C'est tout ce qu'il te reste à faire.

Il leva les yeux au ciel, exaspéré par la personne qu'il avait à l'autre bout du fil. Lorsqu'il eut raccroché, il regarda la pièce autour de lui. Puis il huma l'air.

— Elle est déjà arrivée, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il renfonça l'antenne en clappant deux ou trois fois de la langue. Il se tapota les cheveux pour les remettre en place, glissa le téléphone dans sa poche puis se dirigea vers le bureau de mon oncle.

— Eh bien, je vais ajouter une tasse de thé, soupirai-je.

Il y avait une demi-heure qu'ils étaient dans le bureau. J'avais

enclenché l'interphone par intermittence, mais la discussion m'avait paru traîner en longueur. C'était M^me^ Cooper qui parlait le plus souvent. Elle avait fondu en larmes à plusieurs reprises. J'avais entendu la voix de M. Cooper réfutant ce qu'elle disait ou tentant de la calmer. Mon oncle, lui, s'exprimait d'une voix douce et chuchotante et, plusieurs fois, les pieds de son fauteuil avaient grincé sur le plancher : il avait dû certainement se lever pour aller réconforter M^me^ Cooper.

Lorsque je leur apportai le thé, ils étaient assis à nouveau de part et d'autre de la pièce. Elle tenait sa main devant sa bouche, les yeux vissés sur mon oncle. M. Cooper regardait droit devant lui, les lèvres pincées de contrariété. Mon oncle ne cessait de prendre des notes.

Ils ne dirent rien pendant que je tendais à chacun sa tasse de thé en offrant des petits gâteaux. J'étais sur le point de leur avouer tout ce que je savais de Judy, que j'avais vu ses amis et son frère d'humeur fort joyeuse vendredi dernier, mais quelque chose m'arrêta. L'atmosphère pesante dressait un mur invisible dans la pièce. Ce fut mon oncle qui brisa finalement le silence.

— Merci, Patricia. Maintenant, si nous récapitulions…

Je retournai à mon bureau et rallumai discrètement l'interphone.

— Je travaille avec un laboratoire médico-légal des environs. Ils vont étudier l'enveloppe et les cheveux. S'il y a quoi que ce soit d'intéressant là-dedans, je vous préviendrai. Maintenant, tout ce qu'il vous reste à faire, c'est attendre le coup de fil qui va venir immanquablement. Je vous l'ai déjà dit vendredi : nous ne pouvons rien tenter pour retrouver Judy tant que ni elle ni ses amis ne nous ont contactés. S'il apparaît qu'elle a été enlevée, c'est pareil. Nous ne pouvons rien faire tant que le ravisseur ne nous contacte pas pour donner ses instructions. Mon collègue, Bob Franks, a déjà branché un magnétophone sur votre téléphone. De cette manière nous pourrons enregistrer la voix et tous les détails de l'appel. Quand nous recevrons des instructions, nous les suivrons à la lettre. Si nous découvrons qu'il s'agit des amis de votre fille, nous les prendrons. S'il s'agit d'un véritable ravisseur, nous aurons déjà de l'avance sur lui. Je crois que c'est la meilleure solution. Vraiment. Je crois également que cet envoi, ces cheveux, ça ne veut rien dire. Si Judy vous joue un tour, cela signifie simplement qu'elle a une nouvelle coiffure. Sinon, cela montre au moins que son ravisseur n'a pas l'intention de lui faire du mal, en tout cas pour le moment.

Il y eut des murmures. Je crus entendre M. Cooper dire quelque chose comme : « C'est exactement mon avis » et M^me^ Cooper répondre : « J'espère que tu as raison. »

Ils sortirent ensemble. M^me^ Cooper avait passé son bras sous celui de son mari. Mais sa main reposait inerte sur le poignet de M. Cooper et le visage de la jeune femme avait une expression dure.

— Cette affaire est très pénible, dit mon oncle. Cela doit être terriblement éprouvant pour vous et votre mari.

— Et pour mon fils, ajouta subitement M^me^ Cooper. Paul est accablé. Il n'a pas eu le courage de sortir ni de faire quoi que ce soit de tout le week-end.

— J'imagine, commenta mon oncle.

— Allons, ma chérie, dit M. Cooper en passant un bras autour des épaules de sa femme.

Il se retourna vers mon oncle au moment de franchir la porte.

— Et prévenez-nous dès que vous aurez du nouveau.

À peine étaient-ils partis que j'ai revu Paul Hurst riant aux éclats et chahutant avec les insupportables jumelles. J'ai regardé l'enveloppe qui contenait les courtes boucles rousses en me demandant ce que tout cela signifiait.

Paul Hurst accablé de douleur ? Mon œil.

4
Judy Hurst

Dès que mon oncle fut sorti, j'appelai Billy. Je ne l'avais pas vu de tout le week-end et je me demandais ce qu'il avait pu faire. Je voulais également lui annoncer les derniers rebondissements de l'affaire Judy Hurst.

Tandis que résonnait la sonnerie, je repensais à ce qu'il avait dit sur Judy Hurst, sur sa sortie avec elle.

— Une jolie fille. Assez intelligente, d'ailleurs, mais pas vraiment passionnée par les autres.

— Tu veux dire que tu ne lui as pas plu ? avais-je insinué sournoisement.

— Ce n'est pas tout à fait ça, mais tu n'as pas entièrement tort, sans doute. Non, je voulais dire qu'elle n'a que deux sujets de conversation : Judy Hurst et Hurst Judy.

Je laissai sonner le téléphone longuement et retirai mes lunettes pour me frotter le nez. Il arrive que Billy travaille sur une voiture dans le garage et il lui faut un certain temps avant de remarquer la sonnerie. Je lui ai dit de s'offrir un répondeur mais il n'en veut pas.

Il ne se trompait pas pour Judy Hurst.

Nous n'étions pas amies à l'école mais je me souvenais de certaines choses. Elle était de ces filles qui sont formées très jeunes. Alors que la plupart d'entre nous collectionnaient encore les autocollants et les paquets de feutres, elle s'épilait les sourcils et se rasait les jambes. Elle avait toujours des petits amis sérieux, des garçons plus âgés qui travaillaient déjà ou qui allaient à l'université. Alors que nous en étions à peine aux premiers rendez-vous et que nous expérimentions nos premiers baisers dans l'allée entre la cantine et le gymnase, il y avait toujours un type séduisant avec de l'argent plein les poches qui l'attendait à la sortie de l'école. Nous les regardions partir ensemble, le garçon prenait Judy par le cou d'un air possessif tandis qu'elle jetait un bref coup d'œil par-dessus son épaule pour voir qui la regardait.

C'étaient ses cheveux roux qui attiraient le regard. Ils étaient d'un bel auburn foncé, pas de cette couleur carotte qui afflige certains gamins. Et ils étaient épais, toujours bien coupés et bien coiffés. Ils correspondaient parfaitement à sa personnalité : soignés et organisés.

Les autres filles se laissaient pousser les cheveux, ou se faisaient des permanentes pour essayer de nouveaux styles qui les mettraient en valeur ou qui les vieilliraient un peu, en espérant que cela les rendrait plus séduisantes. Elle était tout à fait satisfaite de son allure : une coupe géométrique sans une mèche qui dépasse.

Le téléphone sonnait toujours. Je regardai ma montre et décidai que, s'il ne répondait pas d'ici vingt coups, je raccrocherais.

Je n'avais jamais beaucoup parlé avec Judy Hurst, mais les autres non plus : on l'écoutait. Judy parlait beaucoup. De ses vêtements, de sa maison, de la nouvelle voiture de sa mère, du nouveau petit ami de sa mère, de ses futures vacances aux Seychelles ou ailleurs. Et quand je la voyais s'approcher de moi pour me raconter son histoire pour la énième fois, je m'écartais en cherchant des yeux quelqu'un de pas trop bête à qui parler. Judy Hurst semblait ne s'apercevoir de rien, elle rejetait sa chevelure rousse en arrière et allait jeter son dévolu sur une autre victime.

Je ne saurais jamais pourquoi Billy était sorti avec elle. Qu'est-ce que les garçons peuvent bien chercher dans le sexe opposé ?

J'avais compté dix-neuf coups et j'allais reposer le combiné lorsque j'entendis qu'on décrochait à l'autre bout.

— Enfin ! m'exclamai-je d'un air faussement courroucé. Où étais-tu passé ?

— Je suis désolée. Vous voulez parler à Billy ? Il n'est pas là pour le moment. Puis-je prendre un message ?

C'était une voix féminine. Un doux murmure.

— Euh… dis-je un ton moins fort… (Qui était-ce ?) Dites-lui seulement… (Pourquoi Billy laissait-il cette fille répondre au téléphone ?)… Oui… dites-lui que Patsy a appelé. Je le rappellerai plus tard, ajoutai-je d'une voix plus aimable, ne voulant paraître ni mal élevée ni acariâtre.

J'entendis un déclic, puis la tonalité.

Billy Rogers avait une fille chez lui et il ne m'avait rien dit. Je ne le connaissais peut-être pas aussi bien que je le croyais.

Je pensais toujours à cette fille mystérieuse en marchant le long des boutiques de High Street. Mon oncle m'avait donné un gros dossier à porter à un avocat de ce quartier.

Je rabattis mon chapeau de feutre vers l'avant, de peur que le vent ne l'emporte. J'avais déjà perdu un chapeau de cette manière : il

s'était envolé brusquement et avait roulé sur la chaussée. Il était en velours rouge mais quand je l'avais ramassé, à peine quelques secondes plus tard, il était trempé et quelqu'un l'avait écrasé en marchant dessus. Il était fichu. Je l'avais enfoui au fond de mon armoire en me promettant d'être plus vigilante à l'avenir.

Le dossier concernait un procès, et mon oncle m'avait dit qu'il devait être remis à l'avocat avant onze heures. Je me dépêchais.

Et si Billy avait une petite amie et qu'il ne m'en ait pas parlé ?

Je secouai la tête. Il me l'aurait dit.

Ouais… mais il ne m'avait rien dit quand il était sorti avec Judy Hurst.

J'avais un poids sur l'estomac. Je ne pouvais pas tout savoir de sa vie. Nous étions de bons amis, rien de plus.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Le baiser ne cessait de me revenir à l'esprit comme une rengaine dont on ne peut se débarrasser. Je me souvenais des mains de Billy sur mes épaules, glissant le long de mon dos pour me serrer contre lui. Au-dessus de nous, un brin de gui se balançait au bout d'un morceau de Scotch.

Mais il n'en avait jamais reparlé, et maintenant il y avait cette inconnue qui répondait à son téléphone et qui prenait ses messages d'une voix suave.

Sans comprendre pourquoi je m'apitoyais tant sur mon sort, je gravis les marches conduisant chez l'avocat.

L'employé mit des heures, me sembla-t-il, à vérifier les documents que je lui avais apportés. Il s'arrêtait toutes les trois secondes pour raconter une histoire de conduite d'eau bouchée à une secrétaire au fond du bureau. Le plombier lui avait fait un devis de cent vingt livres ; une fois les travaux terminés, il avait tenté de lui en extorquer deux cents. Mais il avait vite changé de ton en apprenant que son client travaillait dans un cabinet d'avocats. La secrétaire avait la drôle de manie de répéter certaines bribes de phrases – « deux cents livres »… « vite changé de ton »… « étude d'avocats »… –, qui résonnaient comme un écho lugubre.

L'employé me tendit un récépissé notarié et reprit son histoire sans attendre mon départ : le plombier était arrivé dans une ancienne fourgonnette des télécoms mal repeinte ; on pouvait encore voir le sigle sous la couche de peinture. « Fourgonnette mal repeinte », répéta la secrétaire. Je laissai la porte battre derrière moi.

Dehors, il y avait toujours autant de vent.

Je ne pensais plus à Billy et c'est à ce moment-là que je reconnus le

chemin que je suivais. J'étais dans la rue commerçante près de mon ancienne école. Il y avait le snack où nous allions acheter notre déjeuner et la boulangerie grecque qui vendait des baklavas et des sandwiches. Je sentis l'eau me venir à la bouche et je regardai, de l'autre côté de la rue, la confiserie qui avait toujours la même note, écrite à la main, accrochée à sa devanture : *Pas plus de trois enfants à la fois.* Je remarquai alors deux filles en uniforme gris foncé qui flânaient un peu plus loin.

J'avais quitté l'école à peine trois mois auparavant, et déjà l'endroit me semblait étranger. C'était comme si je n'avais jamais porté cette grosse jupe grise ni ce blazer informe, comme si les heures, les jours, les semaines passées dans ces salles de classe à haut plafond n'avaient jamais existé.

Ne vous méprenez pas : je ne renie pas l'école. Qui plus est, j'en ai vraiment de très bons souvenirs. Mais c'est comme si tout cela était arrivé à une autre, une gamine qui riait et gloussait pendant les cours, qui s'emballait quand il y avait des sorties et qui passait des heures sur des projets de ferme laitière en Hollande.

Cette enfant, ce n'était pas moi. C'était quelqu'un d'autre.

Alors que je philosophais à ce sujet, j'aperçus Paul Hurst sur le trottoir d'en face.

Il y avait de la circulation et un bus vint s'arrêter entre nous. Quand il redémarra, Paul était toujours là, en grande conversation avec un jeune homme qui portait une queue-de-cheval.

Pour je ne sais quelle raison, je m'abritai dans l'encadrement de la porte d'un magasin, comme si je craignais qu'ils ne me voient. Je rabattis mon chapeau sur mes yeux, faisant mine de regarder passer les voitures. Au bout de quelques secondes, le garçon à qui parlait Paul se tourna et j'aperçus son visage. Je ne le connaissais pas.

Je remarquai alors le magasin devant lequel ils se tenaient : Classic Car Care. C'était le garage dont Billy m'avait parlé. C'était là qu'il faisait réviser l'électricité de ses voitures. Et le garçon à qui parlait Paul Hurst ne pouvait être que le petit ami de Judy Hurst. Aucun doute n'était possible. Il avait les cheveux clairsemés et portait une queue-de-cheval.

Le jeune homme se détourna brusquement et partit. Paul Hurst lui cria quelque chose mais avec le bruit des moteurs et des pots d'échappement, je ne pus saisir que : « … plus tard, Terry. »

Sans se retourner, Terry leva simplement un bras en signe d'adieu. Paul Hurst attendit quelques secondes, puis il haussa les épaules et s'éloigna dans l'autre sens.

C'était donc bien Terry Hicks. Je le regardai disparaître à l'horizon. Où allait-il ? Retrouver sa petite amie enlevée ?

Je n'eus que quelques brèves secondes d'hésitation. Le visage de mon oncle me vint à l'esprit. Ses paroles résonnèrent à mon oreille comme s'il était debout devant moi à me les rabâcher : « Le détective, c'est moi. Toi, tu n'es qu'une employée de bureau. »

Ce fut à ce moment-là que je décidai de suivre Terry Hicks.

5
La filature

Terry Hicks marchait d'un bon pas. Il était déjà loin devant moi quand je partis à sa poursuite et j'avais l'impression que l'écart entre nous ne cessait de croître. Tout en priant intérieurement pour qu'il ne se retourne pas, je me mis à courir pour le rattraper, me dissimulant derrière les passants, attendant de n'être plus qu'à une vingtaine de mètres de lui pour me remettre à marcher.

Au bout d'un kilomètre environ, il quitta brusquement High Street pour prendre une rue sur la gauche en direction du fleuve. Je tournai à mon tour en le suivant le plus discrètement possible, gardant des passants entre lui et moi.

Il quitta ensuite cette artère animée pour s'engager dans une ruelle bordée de petites maisons mitoyennes. Il y avait moins de monde et je me trouvais trop près de lui. Je ralentis le pas pour reprendre mes distances, me laissant dépasser par une vieille femme tirant un caddie. À cet instant, Terry Hicks regarda par-dessus son épaule. Je continuai de marcher, mais je n'en menais pas large. Heureusement, il se retourna aussitôt, continuant son chemin. J'avalai ma salive et repris ma filature. Je tournai la tête juste le temps de voir que nous étions dans Primrose Street, puis que nous nous engagions sur la gauche dans Rose Avenue. Il y avait une bande d'enfants avec des bicyclettes qui discutaient au coin de la rue. Au moment où Terry Hicks les dépassait, deux d'entre eux se détachèrent du groupe et se mirent à marcher dans la même direction que lui. Nous avions désormais quatre personnes entre nous : la vieille femme avec son caddie, un homme et son chien, et les deux garçons.

Je me détendis un instant sans quitter Terry des yeux. Nous étions dans une longue avenue en courbe qui, je le savais, menait au fleuve. Je me demandais s'il allait voir Judy Hurst, s'il allait à l'endroit où elle se cachait. Ce n'était pas une mauvaise idée de se planquer dans une de ces maisons de l'ancienne zone industrielle. Les rues de ce quartier délabré n'étaient plus entretenues depuis longtemps. Des spéculateurs avaient racheté ces alignements de vieilles baraques et d'anciennes usines pour les réhabiliter et en faire une de ces somptueuses marinas, je crois, mais le projet était tombé à l'eau, c'était le cas de le dire. La société avait fait faillite, et les maisons et les bâtiments tombaient en

ruine. Billy et moi venions de temps en temps dans ce coin quand il essayait ses voitures. Ce n'était qu'une succession de maisons victoriennes accolées et de pavillons mitoyens délabrés et condamnés, déclarés insalubres par le conseil municipal. Mais en fait beaucoup de monde vivait ici : toute une faune de squatters, de sans-abri et de familles misérables. Le quartier était dangereux. Ici c'était chacun pour soi, et mieux valait ne pas se mêler des affaires des autres. C'était l'endroit idéal pour se cacher.

Nous continuions à marcher mais maintenant il n'y avait plus que Terry Hicks et moi dans la rue. Il allait bien finir par se retourner et me remarquer. Il fallait que je change d'aspect, et vite.

Que faisaient les vrais détectives ? Mon oncle Tony se promenait-il avec une petite valise d'accessoires pour se déguiser ? Une fausse moustache ? Je faillis éclater de rire à cette idée. Je l'imaginais avec un attaché-case noir, s'arrêtant à chaque coin de rue pour en émerger, deux secondes plus tard, affublé de lunettes noires et d'une barbe, ou d'une perruque rousse et d'un monocle. Je devais réfléchir vite. Terry allait me semer.

J'aperçus alors une petite épicerie qui vendait un peu de tout et j'entrai acheter un journal. J'enlevai mon chapeau pour le cacher sous ma veste. Puis je ressortis du magasin en tenant le journal ouvert devant moi de manière à pouvoir regarder par-dessus, tout en ayant l'air d'être captivée par ma lecture. Mes cheveux qui n'étaient plus maintenus sous le chapeau flottaient librement au vent, maintenant.

Deux femmes indiennes en sari sortirent d'une maison et je les laissai passer entre moi et Terry Hicks. Quelques minutes plus tard, je sortis mes lunettes, les chaussai et rentrai mes cheveux sous mon col.

Terry Hicks se retourna alors mais je continuai de marcher en espérant que j'étais suffisamment différente. Il s'arrêta et je jurai intérieurement en constatant que j'allais devoir passer devant lui. Heureusement, il repartit. J'étais trop près à mon gré et je laissai s'écouler quelques secondes en m'agenouillant comme pour renouer mes lacets.

Alors que le bout de l'avenue était en vue, il tourna sur sa droite, toujours en direction de la Tamise. Je jetai le journal et enlevai mes lunettes et ma veste. En marchant, je remarquai un carton abandonné contre un mur. Je le ramassai pour le porter devant moi. Je pris ensuite la route menant au fleuve.

Je faillis m'arrêter net dès le coin de la rue. Terry Hicks était là, en train de frapper à la porte d'une maison. Il regarda d'un air absent dans ma direction : il ne me restait plus qu'à continuer mon chemin l'air de rien. En passant devant la maison, je hâtai le pas et baissai la

tête en faisant semblant de regarder le contenu de mon carton et, à ce moment précis, la porte s'ouvrit et j'entendis une voix féminine.

Je ne pus distinguer ce qu'elle disait ni ce que Terry répondait. Je ne perçus que le *bang !* de la porte qui se refermait derrière lui. Je tournai le coin de la rue, posai le carton par terre et réfléchis à ce que j'allais faire.

Je regardai ma montre. Il était une heure de l'après-midi ; il y avait belle lurette que j'aurais dû être de retour au bureau. Si je rentrais maintenant, sans le moindre renseignement, j'aurais perdu mon temps, et oncle Tony serait en colère contre moi pour m'être absentée si longtemps. Il fallait que je revienne vers cette maison pour voir qui Terry était allé retrouver. Je pensais déjà le savoir. Ce ne pouvait être que Judy Hurst, qui se terrait en attendant que son beau-père paie la rançon du faux enlèvement.

J'eus de la chance. Un petit camion arriva derrière moi et tourna dans la rue. De là où je me tenais, je vis qu'il s'arrêtait presque devant la maison dans laquelle Terry était entré. Le chauffeur descendit et entra dans celle d'à côté. Sans réfléchir, je revins sur mes pas et, deux secondes plus tard, à l'abri derrière le camion, j'espionnais la maison où Terry était entré.

Que ferais-je si le chauffeur revenait et montait dans son camion pour repartir ? Je n'en avais pas la moindre idée. Il ne me restait qu'à espérer qu'il resterait suffisamment longtemps.

C'était une de ces grosses maisons mitoyennes à trois étages. L'encadrement des fenêtres était complètement vermoulu et le toit s'affaissait. Il y avait un petit jardin envahi de lierre et de mauvaises herbes. Quelqu'un avait écrit sur le mur : non à la spéculation ! oui aux logements !

Mes yeux balayèrent la façade. C'est alors que je les aperçus derrière une fenêtre du premier étage : Terry Hicks et une fille en train de s'embrasser passionnément. Elle me tournait le dos mais je pouvais voir qu'elle était plus petite que lui. Ses cheveux flottaient sur ses épaules et, malgré la vitre crasseuse, je reconnus l'éclat familier de la crinière auburn.

C'était donc là que Judy Hurst se cachait.

Je repartis en direction du centre-ville et du bureau de mon oncle.

6
Retrouvée

Mon oncle n'était pas là lorsque j'arrivai au bureau. Il y avait un message furieux agrafé sur la porte :

J'ai attendu que tu reviennes de chez le notaire. Où diable es-tu passée ? Je dois partir pour aller chercher au labo le résultat de l'analyse des cheveux Hurst. Je reviendrai vers quatre heures. Les clés sont à la boulangerie, chez M^me^ Johnson.

Je faillis taper du pied de rage. J'avais retrouvé Judy Hurst. Je bouillais d'impatience d'apprendre la nouvelle à mon oncle, de lire la stupéfaction dans ses yeux. Je voulais voir l'expression de ma mère quand il lui dirait que j'avais résolu son affaire. J'avais des nouvelles époustouflantes, et personne à qui les communiquer.

J'allai au Pain Croustillant demander les clés à M^me^ Johnson. J'en profitai pour m'acheter un sandwich thon-mayonnaise et une glace et je retournai au bureau où je mis la bouilloire sur le feu. Il était deux heures et quart.

Pendant que l'eau chauffait, je pris un bloc-notes et un crayon et j'écoutai le répondeur. Il y avait deux ou trois messages de l'avocat et un appel de tante Géraldine. Je regardai ma montre. Il était presque trois heures. Oncle Tony avait dit qu'il serait de retour vers quatre heures. Je m'assis et mordis dans mon sandwich en attendant.

Mon oncle revint à cinq heures moins dix. Quand il entendit mon histoire, il se mit dans une rage folle. Il se leva, se rassit puis il alla vers le meuble de classeurs, ouvrit un tiroir et le claqua aussitôt.

Au début, je crus qu'il était fâché que je me sois mêlée de cette histoire. Mais non. Ce n'était pas cela qu'il me reprochait.

— Tu veux dire que, depuis vendredi, tu sais que les amis de Judy et son frère sont probablement complices de ce coup monté et tu n'as rien dit ? Et si M. Cooper avait payé des milliers de livres pendant le week-end ?

— Tu avais dit qu'elle rentrerait peut-être chez elle pendant le week-end…

Sa colère me surprenait. Je n'avais pas eu l'impression qu'il s'intéressait vraiment à cette affaire.

— Il aurait pu se faire extorquer des milliers de livres alors que tu savais tout ça depuis vendredi !

Il cessa d'arpenter la pièce pour me jeter un regard assassin.

— Je suis désolée…

— Il est bien temps de t'excuser ! Nous en reparlerons plus tard, une fois que nous aurons attrapé la fille Hurst. Et nous verrons alors, ma petite fille, nous verrons alors si tu as toujours du travail.

Je fermai les yeux en me serrant dans ma veste. Mon chapeau était posé sur le meuble de classement et je me le mis sur la tête, heureuse pour une fois de m'en servir comme protection.

Dans la voiture, je m'assis contre la portière, le plus loin possible de mon oncle. Il dit quelques mots au début. Je m'excusai à nouveau, puis je lui indiquai la route à suivre. Au bout de quelques instants, un silence total s'installa entre nous.

Déjà, en temps normal, je ne me sens jamais très à l'aise avec mon oncle. Ma mère prétend que c'est parce que je n'ai pas l'habitude des hommes de son âge. C'est possible. Il y a quatre ans que mon père a quitté la maison. Je le vois toujours, mais il voyage énormément pour son travail et il n'est pas souvent à Londres. Quand il est dans le coin, nous allons au théâtre ou au concert. Mais je ne le considère pas comme un père : c'est plutôt un copain pour moi. Je ne me souviens pas m'être accrochée sérieusement une seule fois avec lui. Cela fait partie des choses qui exaspèrent tant ma mère : elle considère que mon père ne se conduit pas comme un parent responsable.

Et mon oncle Tony s'est vu investi peu à peu de ce rôle. Ma mère a toujours fait en sorte qu'il voie mes carnets de notes et elle l'invite à toutes les grandes occasions comme mon anniversaire ou Noël. Et, quand il y a des problèmes, mon oncle, assis dans le plus gros fauteuil du salon, écoute ma mère lui exposer la situation. Puis il se prononce, avec toute la sévérité d'un père.

C'est vraiment très drôle. Mon père me passe tout tel un tonton gâteau tandis que mon oncle montre toute la sévérité d'un père inflexible.

Je regardais son profil à la dérobée. Il marmonnait quelque chose entre ses dents et je pouvais voir à la façon dont il agrippait le volant qu'il était toujours en colère contre moi.

J'essayai de me remonter le moral en imaginant la scène qui se déroulerait d'ici une heure. Nous emmènerions Judy chez M. et M^me^ Cooper. Il y aurait certainement des éclats de voix et des reproches mais ça, c'était leur problème. Nous, nous aurions rempli

notre mission.

Il commençait à faire sombre lorsque nous nous sommes garés devant la maison. La porte était fermée et l'intérieur semblait plongé dans l'obscurité. Je me demandai si Judy Hurst passait ses nuits ici. Peut-être que son petit ami ou son frère venaient lui tenir compagnie, ou même Debbie et Sharon, les insupportables jumelles.

Il y avait un vieux heurtoir démodé sur la porte et mon oncle le cogna bruyamment. Aucune réponse. Je reculai alors vers le milieu de la rue pour observer la fenêtre de la pièce où j'avais aperçu Terry Hicks et Judy quelques heures plus tôt. C'est alors que je remarquai le numéro sur la porte, 150, gribouillé au-dessus de la boîte aux lettres.

Oncle Tony me dévisagea.

— Tu es sûre que c'est ici ?

— Oui…

J'en étais certaine, mais je regardai autour de moi, uniquement pour lui faire plaisir.

— Est-ce que tu as noté le nom de la rue sur un papier ? Le numéro ?

Non, je ne l'avais pas fait. Je m'abstins de répondre.

— Règle numéro un, ma petite Patricia…

J'ai horreur quand il me parle sur ce ton.

— … tu dois tout noter : l'heure, l'endroit, les gens, le nom des rues, les numéros de téléphone…

Il a continué en mentionnant le moindre détail à consigner tout en entrant dans le jardin abandonné pour regarder par la fenêtre en saillie. Il parlait à voix basse. J'avais l'impression que ce n'était pas à moi qu'il s'adressait : on aurait dit qu'il récitait ses tables de multiplication.

— … les numéros des hôpitaux, les heures d'ouverture et de fermeture, les numéros d'immatriculation des voitures…

À ce moment-là, la porte s'ouvrit brutalement et un homme sortit. En nous voyant, il s'immobilisa, à quelques mètres de nous.

Mon oncle s'était arrêté au beau milieu de sa phrase et, une fraction de seconde, nous nous sommes regardés tous les deux, stupéfaits.

L'homme était pétrifié, les bras levés d'un air menaçant, les poings serrés, comme s'il nous défiait tous les deux de nous battre. Il portait

un énorme pardessus et un sac de marin sur l'épaule.

— Que se passe-t-il… commençai-je.

Il se tourna vers moi en me coupant la parole :

— J'ai rien fait du tout.

Il tourna alors les talons, fit quelques pas sur le trottoir et se mit soudain à détaler vers le haut de la rue sans demander son reste. Il disparut dans l'obscurité avant que nous ayons eu le temps de faire un geste.

Lorsque je me retournai, mon oncle était déjà à l'intérieur et il avait allumé. Je m'arrêtai sur le seuil. Le couloir était peint d'une vilaine couleur jaune. Il flottait une odeur de moisi. Je m'appuyai dans l'encadrement de la porte et sentis le froid transpercer ma veste. C'était un endroit sinistre, à l'atmosphère inquiétante.

Mon oncle avait monté l'escalier en courant. Je l'entendis crier le nom de Judy. Je m'avançai avec précaution dans le couloir, prenant garde de ne pas me frotter aux murs humides. Je poussai la porte de la salle de séjour qui se révéla une pièce vide, éclairée uniquement par la lumière de la rue. La chambre sur l'arrière de la maison était encore plus sombre. Une douille vide pendait au milieu du plafond et il y avait seulement une chaise dans un coin.

Je revins vers le hall et j'aperçus alors la porte de la cave sous l'escalier. J'essayai de l'ouvrir mais elle était coincée. Toutes sortes de pressentiments m'assaillirent, tandis que j'imaginais le sous-sol mal aéré.

J'entendis mon oncle redescendre l'escalier et je me reculai pour le laisser passer. Il ouvrit la porte d'un coup sec, sans cesser de marmonner entre ses dents. Je m'écartai tandis qu'il dirigeait sa lampe électrique vers le bas de la cave et disparaissait dans l'escalier enveloppé de ténèbres. Je me retournai et remarquai, à quelques mètres de moi, la porte de la cuisine légèrement entrouverte. La pièce était plongée dans l'obscurité et une odeur forte flottait dans l'air : ça sentait le mazout ou l'essence.

— Il n'y a que des vieux trucs en bas, rien d'autre, résonna la voix de mon oncle derrière moi. Je suis sûr que tu t'es trompée d'endroit.

Il avait parlé d'un ton supérieur. Il était persuadé d'avoir raison. J'avais dû confondre.

J'allais me défendre avec véhémence lorsque j'aperçus quelque chose dans la semi-obscurité de la cuisine, une forme que je n'avais pas réussi à distinguer auparavant.

— Qu'est-ce que tu as encore trouvé, Patricia ?

Tony regarda sa montre, reboutonna son manteau. Ses recherches étaient terminées.

Je poussai lentement la porte de la cuisine de quelques centimètres. La lumière du couloir l'éclaira d'une lueur jaunâtre.

Ma respiration se bloqua. Je détournai les yeux. Je dus faire un effort pour scruter à nouveau l'intérieur de la pièce et chercher des yeux la silhouette que j'avais entrevue.

Elle était étendue sur le sol. Petite et frêle. Une main tendue.

Je fermai les yeux et les ouvris à nouveau. Elle était toujours là, la paume en l'air, les doigts recroquevillés.

Je sentis mon oncle derrière moi, sa respiration sur mon cou.

— Qu'est-ce que ça sent…

Il s'arrêta net, muet de stupéfaction. Il resta quelques secondes à regarder les longs doigts recourbés, les ongles vernis.

— Seigneur ! Seigneur tout-puissant, que s'est-il passé ici ? laissa-t-il échapper.

7
Morte

Je n'avais encore jamais vu de cadavre.

Pour moi, la mort, c'était des couronnes, des cercueils de bois sombre, des femmes au visage blême couvert d'un crêpe noir et des hommes au faciès sévère s'étreignant en se tapant dans le dos, incapables de parler. C'était ce que l'on voyait à la télévision, et rien ne m'avait préparée à ce qui m'attendait ce soir-là.

Mon oncle alluma la lumière. Il s'agissait d'un de ces tubes au néon qui mettent quelques secondes à fonctionner. Il y eut quelques éclairs lumineux, puis le noir total, et enfin la pièce se trouva inondée de lumière.

Ce fut pendant ces deux ou trois éclairs que j'eus ma première vision de Judy Hurst. Elle était couchée sur le dos, les yeux fixant le plafond, la bouche ouverte. J'eus l'impression de voir une succession rapide de clichés, puis ce fut l'obscurité. J'avais aperçu, au premier éclair, son visage blanc et son cou. Au deuxième, j'avais distingué ses yeux, telles deux billes de verre, fixés droit devant eux.

J'avais su qu'elle était morte dès que j'avais poussé la porte et regardé dans la pièce. Mais j'eus quand même un choc en la regardant. Son expression figée donnait à son visage l'apparence d'une tête de poupée en plastique. On aurait dit un mannequin de magasin qui vient d'être retiré de l'étalage. Elle était enterrée dans le noir et, en allumant, nous l'avions tirée de sa sépulture. J'avais l'impression que nous n'aurions pas dû le faire.

Bien que je ne l'aie jamais aimée – en fait, elle m'était indifférente –, une peur irrépressible m'envahit. J'avais les jambes en coton. Je tendis le bras pour me retenir à la porte.

Et ça sentait toujours l'essence. C'était la même odeur entêtante que celle qui flottait en permanence dans la cuisine de Billy. Elle venait de sa salopette ou des pièces détachées de voiture qu'il tenait tant à rapporter chez lui, pour travailler dessus.

Mon oncle passa devant moi en secouant la tête sans cesser de répéter : « Seigneur ! Seigneur tout-puissant ! »

Je m'approchai et regardai les vêtements de Judy. Un caleçon noir et une espèce de grand sweat-shirt noir. Il y avait une tache sombre

près de son cou. C'était sec. On aurait dit de la boue séchée rougeâtre mais je savais que ce n'en était pas. Je m'accroupis pour lui toucher le bras. Il était sans vie mais pas encore froid.

Son regard fixait toujours le plafond. J'avais envie de la secouer et de lui crier : « Réveille-toi, Judy ! Réveille-toi. »

Mon oncle faisait le tour du corps sur la pointe des pieds. Je me relevai et regardai autour de moi. Sur le sol, à quelques mètres de là, il y avait une grosse clé, comme celle que l'on trouve chez les garagistes. Billy en avait toute une série, de toutes les tailles.

L'odeur semblait encore plus forte depuis que la lumière était allumée. Mon oncle leva la tête, perplexe, humant l'air. Mes yeux firent le tour de la pièce et j'aperçus, près de la porte donnant sur l'arrière de la maison, un bidon renversé sur le sol. Un liquide incolore s'en était écoulé. Mon oncle le vit en même temps que moi.

— Et il allait mettre le feu, en plus. Sortons d'ici. Nous allons appeler la police avec le téléphone portable.

Dix minutes plus tard, trois voitures de police et une ambulance s'arrêtaient dans la rue. J'étais assise sur le muret près de la voiture de Tony, essayant de comprendre ce qui s'était passé. Judy Hurst gisait sur le sol d'une cuisine sordide. Le meurtrier avait inondé la pièce d'essence, avec l'intention de détruire tout indice et de faire croire qu'elle était morte dans l'incendie.

Dire qu'à peine quatre heures plus tôt j'avais vu la victime embrasser Terry Hicks dans la chambre du haut !

Une question ne cessait de me hanter : si j'avais contacté mon oncle plus rapidement, serait-elle encore vivante ?

Les policiers entraient et sortaient. Ils apportaient du matériel, en remportaient. Ou ils parlaient dans leurs radios. Parfois, ils se contentaient de s'éloigner de quelques mètres pour regarder la rue de droite à gauche. Je les entendis dire entre eux : « Une jolie fille… frappée sur l'arrière de la tête… »

Mon oncle Tony tournait en rond. Il rentrait dans la maison, ressortait, arpentait l'allée dans tous les sens. Il connaissait les deux inspecteurs de la police judiciaire délégués sur les lieux, un homme d'un certain âge et une femme. Il s'était précipité vers leur voiture dès qu'il les avait aperçus et s'était lancé dans des explications avant même qu'ils ouvrent leurs portières.

— … une affaire sur laquelle je travaillais… un prétendu enlèvement, mais le père, enfin, le beau-père, n'y croyait pas… plusieurs coups sur la nuque… l'arme du crime apparemment…

quelques mètres plus loin…

— Bonjour, Tony, avait dit l'inspectrice, tu as toujours ta vieille Ford ? Et comment va Géraldine ?

Mon oncle avait disparu à leur suite à l'intérieur de la maison et je ne l'avais plus vu pendant un moment.

Judy Hurst, frappée de plusieurs coups sur la nuque. Un frisson me parcourut l'échine. Elle avait été attaquée par-derrière, probablement alors qu'elle ne s'y attendait pas. Plus le bidon d'essence pour faire disparaître les indices.

Je repensai à l'homme qui était sorti de la maison. Il était débraillé, mais on pouvait en dire autant de tous ceux qui squattaient ou qui logeaient aux alentours. Je revis la façon dont il avait brandi les poings comme s'il s'attendait que nous lui sautions dessus. Avait-il tué Judy ?

Les inspecteurs de la police judiciaire ressortirent, encadrant mon oncle qui n'arrêtait pas de parler.

— Ma nièce travaille pour moi… elle connaissait certains amis de la victime… Elle m'a dit que la fille était ici… je suis venu dès que je l'ai appris.

La femme alluma une cigarette tandis que l'homme tentait de retirer une paire de gants en caoutchouc très fin.

— J'ai vu pire, dit ce dernier. Tu te souviens de cette histoire de l'autre côté de la rivière, près de la marina ?

Les gants collaient comme une seconde peau et il avait du mal à les enlever.

— Ne m'en parle pas, dit l'inspectrice. Je n'ai pas pu avaler quoi que ce soit pendant plusieurs jours.

Nous sommes montés dans nos voitures respectives pour aller faire nos dépositions au commissariat. Tandis que nous nous éloignions, je me retournai et j'aperçus une vieille plaque accrochée au mur : empress road. Je remarquai une seule autre chose : le ruban qui bouclait les lieux, tendu entre le réverbère et le portillon, une bande blanche macabre qui pavoisait l'obscurité.

Nous passâmes près de trois heures au commissariat. Je racontai toute l'histoire tandis que l'inspecteur transcrivait ma déposition sur un formulaire qu'il me donna à signer. Sa collègue fumait cigarette sur cigarette. Elle me demanda quelles matières j'avais étudiées à l'école, et je lui répondis.

Oncle Tony était dans une autre pièce.

Il me raccompagna chez moi vers neuf heures du soir. C'était la première fois que nous nous retrouvions seuls depuis la découverte du corps. Dans la voiture, il évita d'aborder ce sujet. Il parla des deux inspecteurs de la police judiciaire qui étaient avec nous. Il les connaissait depuis l'époque où il travaillait encore dans la police. L'homme, Derek, était à l'université avec mon oncle et il était entré à la police judiciaire avant lui. La femme, Heather, n'y était entrée qu'un an avant le départ de mon oncle. Elle avait eu deux promotions à un an d'intervalle et elle était maintenant supérieure en grade à l'ami de Tony qui travaillait depuis plus longtemps qu'elle et en connaissait plus. C'était la vie, disait mon oncle, de la discrimination notoire. Ça le révoltait.

Il ne parla du crime qu'au moment où nous arrivions devant ma porte. Il était inutile que je m'en veuille de ce qui était arrivé. J'avais fait de mon mieux, finalement. N'empêche qu'il avait raison de me dire de ne pas me mêler de ses enquêtes. J'aurais dû tout lui dire dès le début. C'était lui l'expert, après tout.

Ma mère ouvrit la porte et il me poussa vers elle. On aurait dit que j'étais tombée dans la rue et qu'un gentil monsieur me ramenait chez moi. Ma mère était tout émue. Il fallait que je prenne deux jours de repos, dit mon oncle. Pour me remettre de mes émotions. Il devait s'absenter pour faire une conférence sur la sécurité le jeudi et je n'aurais qu'à revenir au bureau ce jour-là. D'ici là, il fallait que j'essaie de ne plus penser à rien.

Il allait trouver les Cooper maintenant.

La porte se referma derrière lui, et ma mère se mit à parler. Je ne l'écoutai que d'une oreille. Elle n'arrêtait pas de me répéter de ne pas me culpabiliser, que je n'y étais pour rien : j'avais fait de mon mieux.

Je hochai la tête et elle me serra dans ses bras pour clore le sujet. Après avoir grignoté la moitié d'un sandwich, je pris une douche et allai dans ma chambre. Je m'assis sur le couvre-lit, les cheveux dégoulinants, enveloppée d'une serviette qui laissait dépasser mes bras et mes jambes trempés.

Judy Hurst avait été mise dans un grand sac en plastique avec une fermeture éclair. On allait l'emporter à la morgue, la déshabiller et l'autopsier. Je connaissais la procédure. J'avais vu suffisamment de feuilletons policiers à la télévision.

Mais si, samedi matin, j'avais dit à mon oncle que j'avais vu le frère de Judy rire de sa disparition, Judy Hurst serait peut-être encore en vie. Elle aurait eu des problèmes, très certainement, sa mère et son

beau-père ne lui auraient plus adressé la parole pendant quelques jours. Mais elle serait encore en vie.

J'avais fait de mon mieux, mais cela n'avait pas suffi.

8
La balade en voiture

Billy m'emmena faire un tour en voiture le mercredi matin. C'était la première fois que je le revoyais depuis le vendredi précédent, lorsque nous avions croisé Paul Hurst et les insupportables jumelles. Je pensai à la fille qui avait répondu au téléphone chez lui. Je n'y avais plus songé depuis le lundi. Mon esprit avait été entièrement occupé par Judy Hurst : sa recherche d'abord, puis sa mort. Maintenant, j'étais torturée par le rôle que j'avais joué dans ces événements.

Je m'assis à la place du conducteur et mis ma ceinture.

— Je t'ai apporté des Fruittellas à la fraise et un Milky Way.

Il avait dit cela comme si nous étions en voyage et que j'avais réclamé ces friandises en particulier.

— Merci.

Je pris les sucreries. Je n'avais pas vraiment faim mais j'ouvris le Milky Way et mordis dedans.

Je n'avais pas recontacté Billy depuis la découverte du corps de Judy Hurst. Je n'avais parlé à personne. Quand je m'étais réveillée, mardi matin, ma mère était déjà partie travailler. J'étais descendue à la cuisine pour me faire une tasse de thé et j'avais tourné en rond, m'appuyant contre l'évier, m'adossant au frigo, les yeux fixés sur le téléphone. Qu'espérais-je ? Que le téléphone sonnerait et que mon oncle m'annoncerait que Judy n'était finalement pas morte, qu'elle était seulement dans le coma ? Qu'une fois arrivée à l'hôpital, elle s'était réveillée et qu'elle était maintenant assise dans son lit, sa mère et son beau-père à son chevet, tandis que le journal local prenait des photos de la miraculée pour la rubrique faits divers ?

J'étais remontée dans ma chambre en essayant de me débarrasser de cette sensation d'échec et d'impuissance qui me tourmentait. Je m'étais répété que je n'avais pas tué Judy Hurst. J'avais fait tout ce que je pouvais pour la retrouver. Et c'était pour un motif louable que je n'avais pas dit à mon oncle que j'avais vu Paul Hurst.

On n'avait rien à me reprocher, me disais-je.

Pendant quelques instants, je m'étais sentie plus forte, comme si ces pensées m'avaient ragaillardie. Mais ensuite, quand j'avais voulu choisir comment j'allais m'habiller, ma tête s'était mise à tourner et j'avais senti mon estomac se soulever. Je m'étais allongée sur mon lit et j'avais ramené le dessus-de-lit sur moi, alors qu'il ne faisait pas froid.

Je n'avais pas appelé Billy.

Je savais qu'il entendrait parler de cette histoire. J'aurais dû le contacter pour lui donner des détails. Si les rôles avaient été inversés, c'est ce que j'aurais attendu de lui.

Pourtant je n'avais pu m'y résoudre. J'imaginais son visage intelligent, ses manières raisonnables d'adulte, je me sentais toujours comme une petite fille devant lui.

Mercredi, lorsque ma mère m'avait annoncé qu'il était au téléphone, j'avais failli lui faire signe de dire que j'étais dans mon bain. Mais finalement, j'avais pris l'appareil.

— J'ai fini la Mini. Je voudrais l'essayer. Ça te dirait, une leçon de conduite ?

J'aurais pu facilement refuser, en prétextant que je n'étais pas bien, pas encore remise de mes émotions. Mais non. J'ai poussé un profond soupir, j'ai choisi un chapeau qui me couvrait la tête, le front et les oreilles, j'ai mis mes lunettes et je l'ai attendu.

Après avoir terminé mon Milky Way, j'ai froissé l'emballage et l'ai roulé entre mes paumes jusqu'à en faire une petite balle que j'ai lancée d'une main dans l'autre, décrivant des arcs de cercle au-dessus du volant, me concentrant sur cet exercice comme s'il s'agissait de la chose la plus importante au monde.

— Tu ferais mieux de m'en parler, me dit Billy au bout de quelques minutes.

Il avait raison. Je déglutis péniblement et me tournai vers lui.

— J'ai fichu la pagaille, Billy, et quelqu'un est mort par ma faute.

— Où allons-nous ? demandai-je en tournant la clé de contact.

— Où tu veux. On pourrait aller à l'aérodrome ? Qu'en dis-tu ?

— D'accord. Attache ta ceinture.

Je mis mon pied sur la pédale d'embrayage, passai la première et enfonçai l'accélérateur. Je devais maintenant soulever le pied de la

pédale d'embrayage tout en enfonçant plus fortement la pédale de l'accélérateur. En même temps, j'allais devoir également mettre mon clignotant, regarder par-dessus mon épaule gauche puis dans le rétroviseur tout en m'écartant lentement du trottoir.

— Rien de mon côté, dit Billy tandis que je déboîtais lentement, mes yeux allant d'un rétroviseur à l'autre, ma tête tournant de droite à gauche pour regarder derrière puis devant, vers le levier de vitesse ensuite et devant encore. Je tournai le volant, mis le clignotant, réduisis le starter et desserrai le frein à main.

Une fois en route, c'était moins difficile. Il me suffisait de passer les vitesses ou de rétrograder. M'arrêter aux feux, redémarrer, rester à bonne distance des autres véhicules et me méfier des deux grands fléaux : les cyclistes et les piétons.

— Quelle route allons-nous prendre ?

Il n'avait rien dit depuis que je lui avais raconté toutes mes aventures qui s'achevaient par la découverte du cadavre de Judy.

— On va prendre la route à quatre voies. Et on reviendra par la rivière. Ça fera un bon tour.

C'était une Mini jaune et j'étais avec Billy lors de la vente aux enchères quand il l'avait achetée, quelques semaines plus tôt. Elle avait été accidentée : tout l'avant était enfoncé. On pouvait encore lire sammy en haut du pare-brise, en lettres autocollantes désagrégées. Il y avait peut-être eu un autre nom écrit au-dessus de la place du passager mais on n'en voyait aucune trace.

La voiture était restée un certain temps sans rouler : la carrosserie avait des remontées de rouille, comme des algues, autour du bas de caisse. La peinture cloquait un peu partout, et même le toit était cabossé.

Billy avait eu le coup de foudre pour cette voiture. Il avait tourné autour en prenant des notes sur un carnet. Je l'entendais marmonner : « Un coup de peinture, un peu de carrosserie, changer le moteur… » Plus il trouvait de choses à refaire, plus il semblait heureux.

Elle ne lui avait pas coûté cher du tout mais il avait dû payer en plus pour qu'on la remorque jusqu'à son garage. Pendant tout le trajet du retour, il avait conduit, le sourire aux lèvres, comme s'il avait gagné le gros lot.

Je lui avais parlé de l'emploi que mon oncle m'avait proposé dans son agence de détective. Je ne savais pas si je devais l'accepter. J'avais énuméré les avantages et les inconvénients. Je parlais fort pour

couvrir le bruit du lecteur de cassettes. J'observais le profil de Billy du coin de l'œil.

Mieux valait travailler que ne rien faire. C'était une expérience. Je pourrais me trouver un autre boulot ensuite, j'aurais des références. Et, pour une fois, de l'argent arriverait sur mon compte au lieu d'en sortir.

D'un autre côté, si je m'engageais pour trois mois, cela voudrait dire que je devrais refuser les autres offres d'emploi qu'on pourrait me faire. Il ne s'agissait que d'un vulgaire travail de bureau : faire du classement, répondre au téléphone. Et travailler pour mon oncle ne me plaisait pas tellement. Ma mère aurait un rapport détaillé de mes moindres gestes.

— Que dois-je faire ? avais-je finalement demandé à Billy.

La chanson sur la cassette venait juste de se terminer et on n'entendait plus que le ronronnement du moteur.

— Hein ?

— Eh bien, dis-moi ! avais-je insisté en me tournant vers lui.

— Oh, je vais la refaire entièrement. Il y a beaucoup de boulot, c'est certain, mais je suis sûr que je vais y arriver. Ça va me demander un peu d'investissement mais elle sera magnifique quand je l'aurai terminée.

J'ouvrais la bouche pour dire quelque chose lorsqu'un nouveau morceau commença.

— J'adore cette chanson, avait dit alors Billy en se penchant pour augmenter le volume.

J'avais rabattu mon béret sur mes yeux et m'étais renfoncée dans mon siège.

— À propos, avait-il ajouté brusquement, d'une voix forte pour couvrir la musique, si j'étais à ta place, je prendrais ce travail. Ça t'évitera de traîner dans les rues.

L'aérodrome semblait désert. Nous nous étions garés le long du grillage qui séparait le terrain des champs alentour. Il y avait deux avions monoplaces garés perpendiculairement à la piste. Un mécanicien travaillait sur l'un des moteurs. Un peu plus loin on apercevait un avion plus gros, un douze-places certainement.

Nous sortîmes de la voiture. Billy en fit le tour en examinant les roues. Je m'appuyai sur le côté, les deux mains à plat sur le toit, mon menton posé dessus.

— Donc, dit Billy, tout compte fait, tu te sens responsable de la mort de Judy Hurst ?

Billy commençait souvent ses phrases par « tout compte fait… » Comme s'il additionnait toutes les informations que je lui donnais, ajoutant un renseignement, puis un autre, déduisant tel point, multipliant le tout pour en soustraire mon premier argument.

— Pas vraiment…

— Mais tu crois que si tu n'avais pas pris ce boulot avec Sherlock Holmes, Judy Hurst serait encore en vie ?

— Non…

À l'entendre, on avait l'impression que j'essayais d'en tirer une certaine gloire. *Exclusif : mon rôle dans la mort de la jeune fille enlevée.*

— Tu ne l'as pas tuée, Pat. Quelqu'un a pris cette foutue clé pour l'assommer. Et ce quelqu'un, ce n'est pas toi.

— Je sais. Mais si j'avais raconté à mon oncle que Paul Hurst était au pub vendredi soir, toute l'affaire aurait pu être réglée pendant le week-end. On l'aurait retrouvée et elle serait encore en vie.

— Oui. Et si Judy et son petit copain n'avaient pas inventé cette histoire d'enlèvement, elle serait encore en vie. Et si la mère de Judy n'avait pas épousé M. Cooper, Judy serait encore en vie.

— D'accord, d'accord. Tu as raison.

Je restai silencieuse un moment. C'était facile pour Billy d'avoir de telles certitudes. Il n'était pas là, lui, il n'avait pas vu la maison délabrée et sinistre, ni les doigts recroquevillés de Judy, qui devaient être durs comme du bois maintenant. Je décidai de changer de sujet.

— Ta voiture est magnifique.

C'était la vérité. Elle était d'un jaune éclatant et on aurait dit qu'elle sortait tout juste de la chaîne de montage. Billy avait remplacé les pneus, les vitres, et il avait installé un toit ouvrant à l'endroit où il était cabossé.

— Combien vas-tu la vendre ?

Il haussa les épaules et ouvrit le capot.

C'était du Billy tout craché. Il adorait retaper les voitures mais une fois qu'elles étaient terminées, la suite ne l'intéressait pas.

Il regarda sa montre.

— Je vais revenir par le bord du fleuve. Tu pourras me montrer la maison où tu as trouvé Judy.

Il monta du côté conducteur sans attendre ma réponse.

Nous suivîmes le parcours touristique. Billy prenait toutes les petites routes possibles, ralentissant, tournant à tous les coins de rues, suivant tranquillement les files de voitures, écoutant le ronronnement tranquille du moteur quand il s'arrêtait à un feu ou à un passage pour piétons avant de redémarrer sur les chapeaux de roues.

Il tenait à tester sa voiture correctement. C'était un perfectionniste. À côté de lui, j'avais souvent l'impression que je bâclais tout ce que je faisais. Je m'enfonçai dans mon siège et regardai les maisons et les passants. Plus nous approchions de la zone industrielle près du fleuve, plus j'étais angoissée. Je me mis à parler pour cacher mon anxiété.

— Ma mère a reçu un coup de fil de Tony hier soir. Il lui a raconté la suite de l'affaire. La police recherche l'homme qui s'est enfui à notre arrivée.

— Peut-être qu'il est entré par effraction et qu'elle lui a fait peur.

— Eh bien, je n'en sais rien. Il paraît qu'il aurait déjà été impliqué dans une histoire d'incendie criminel. La police pense qu'il était probablement en train de mettre le feu à la maison, que Judy a dû le surprendre et qu'elle lui a peut-être fait peur.

— Comment est-il entré dans la maison ?

— Il y venait de temps en temps. Il paraît que certains squatters paient une sorte de loyer pour qu'on leur donne la clé.

— Hum…

Billv s'engagea dans Empress Road et je lui montrai la maison en haut de la rue. En nous en approchant, je vis que des lambeaux du ruban blanc pendaient encore au réverbère. Nous nous garâmes un peu plus loin.

— Ils ont identifié l'homme grâce à des empreintes relevées à l'intérieur, fis-je en contemplant le jardinet abandonné.

— C'est quand même un peu fort, dit Billy en coupant le contact.

— Quoi ?

Je levai la tête vers la fenêtre du premier étage, là où j'avais vu Judy Hurst pour la dernière fois.

— Que Judy ait été assassinée par un des locataires de son beau-papa !

— Quoi ?

— C'est George Cooper le propriétaire. Il possède un tas de

logements dans le quartier. Je croyais que tu le savais. On a parlé de lui dans le journal local, il n'y a pas très longtemps, parce qu'il loue des logements insalubres, dans un état bien en dessous des normes exigées. Ça a fait du bruit à l'époque.

Je n'étais pas au courant.

Personne ne m'en avait parlé, et c'est vrai que je ne m'intéresse pas à ce genre de choses. Comme je l'ai déjà dit, je suis assez insouciante. Je pris les Fruittellas et ouvris le paquet.

Je lançai un regard vers la maison aux murs lézardés.

— Partons d'ici.

9
La paperasserie

Sur le chemin du bureau, j'achetai le journal. L'histoire faisait la une.

LA FILLE D'UN HOMME D'AFFAIRES DE LA RÉGION TROUVÉE ASSASSINÉE

Le corps a été découvert dans l'un des immeubles désaffectés appartenant à George Cooper.

Je refermai le journal, le mis dans mon sac et repartis vers le bureau.

Je reprenais le travail. Mon oncle était parti à Manchester le matin même. Il m'avait laissé une liste d'instructions avec certaines tâches à accomplir. Cela se résumait à garder le bureau en son absence et répondre au téléphone.

Je n'avais pas l'intention d'en faire plus. Billy et moi devions aller le soir au cinéma, histoire de me changer les idées.

Je suis allée prendre la clé au Pain Croustillant.

Le bureau sentait le tabac froid, et j'ai ouvert la fenêtre. J'ai mis la radio et j'ai rempli la bouilloire. Puis j'ai jeté un coup d'œil sur la liste laissée par mon oncle : téléphone, classement, envoi des dernières relances de factures.

Du travail sans complications. Rien qui risque de m'entraîner à des catastrophes.

J'étalai le journal sur mon bureau, je versai un peu de lait dans mon thé et je m'assis pour lire. Ce qui ne m'apprit pratiquement rien de nouveau.

Le corps meurtri d'une jeune fille de dix-huit ans, Judy Hurst, a été découvert dans l'un des taudis tristement célèbres appartenant à son beau-père, l'homme d'affaires George Cooper.

C'est un détective privé engagé pour retrouver la jeune fille qui a fait cette macabre découverte.

Il y avait plusieurs jours que Judy Hurst, coiffeuse de son état, avait disparu de chez elle lorsqu'elle a été assassinée. Les lieux du crime auraient été arrosés d'essence.

La police a lancé un avis de recherche contre Steven Hardy, un chômeur de vingt-cinq ans, sans domicile fixe. Il aurait vécu récemment sur les lieux du crime et se serait trouvé dans ce quartier au moment du meurtre.

Je repliai le journal.

L'homme s'appelait donc Steven Hardy. Je ne lui aurais jamais donné vingt-cinq ans, il faisait bien plus jeune. Tiens, on ne parlait pas d'enlèvement.

Je me renfonçai dans mon siège. Il était neuf heures et demie et j'avais l'impression que la journée serait interminable. Les occupations que mon oncle m'avait laissées étaient plus que limitées : j'en avais pour deux heures au maximum. J'ai cherché une station diffusant de la musique et je me suis plongée dans les papiers.

Je devais consulter la première page de chaque dossier pour voir s'il y avait des règlements en souffrance. Si c'était le cas, je n'avais plus qu'à taper une lettre type rappelant aimablement au client qu'il n'avait pas payé sa facture. Dire que ce travail n'aurait demandé que quelques minutes si mon oncle avait eu un ordinateur !

Cette tâche me donnait l'occasion de passer en revue les différents types d'affaires dont il s'occupait. Il œuvrait dans des domaines très divers. Il travaillait, entre autres, pour une compagnie d'assurances de Manchester et enquêtait actuellement sur trois de leurs litiges : l'incendie d'une maison, une blessure du dos et le cambriolage d'une boutique. Les trois cas se ressemblaient : les personnes assurées réclamaient d'énormes dédommagements. La maison avait été ravagée par les flammes quelques semaines après que le propriétaire eut reçu de son organisme de crédit la dernière injonction de payer avant saisie. La compagnie d'assurances avait reçu un coup de fil anonyme prétendant que le blessé du dos n'était qu'un simulateur. Et le magasin de hi-fi qui avait été cambriolé déclarait la perte d'un stock qui n'aurait pas tenu dans un local deux fois plus grand.

On trouvait également les histoires de couples. J'en comptai huit. Cinq époux et trois épouses qui ne faisaient pas confiance à leurs conjoints. Le premier dossier concernait une institutrice des environs qui était persuadée que son mari la trompait avec une collègue de bureau. Je feuilletai quelques pages pour arriver aux conclusions de l'enquête de mon oncle. Il avait filé le mari pendant près de deux

semaines, suivant les instructions de l'épouse, et n'avait rien découvert ou, comme il l'écrivait, « rien de louche ». Il avait fini par renoncer à prendre l'homme en faute et avait dit à l'institutrice que son mari était fidèle.

Elle ne l'avait pas cru et elle s'était adressée ailleurs.

Six mois plus tard, elle n'avait toujours pas payé sa facture. Je mis son dossier de côté pour taper sa lettre de relance.

Les affaires restantes concernaient des problèmes de sécurité ou de surveillance que mon oncle réglait à l'occasion pour certains magasins. Il y avait également deux cas de personnes disparues, mais les dossiers étaient poussiéreux et les feuilles commençaient à jaunir. Mon œil fut attiré par celui concernant un jeune homme de seize ans, disparu trois ans plus tôt. Mon oncle s'était apparemment beaucoup déplacé pour cette enquête : il s'était rendu à Brighton où le garçon avait des amis, ainsi qu'à Newcastle où le père était allé habiter. Cela n'avait rien donné et la dernière note portée au dossier remontait à neuf mois. En bas de la page, là où aurait dû figurer le montant des dépenses, mon oncle avait griffonné : « en compte ».

Je regardai alors le nom : Mark Johnson. Le même nom de famille que la femme de la boulangerie. Je refermai le dossier en pinçant les lèvres.

Mon oncle résout ses affaires tout seul en principe mais il arrive qu'un de ses amis, Bob Franks, qui travaille dans une société de surveillance, vienne lui donner un coup de main. Et, de temps en temps, quand mon oncle est vraiment débordé, il fait appel à des détectives indépendants.

J'ai tapé les lettres et rangé les dossiers. Je me suis renfoncée dans mon siège et j'ai regardé la pendule. Il était presque onze heures. Le temps avait passé plus vite que je ne l'aurais cru.

Je décidai de ranger les classeurs et d'aller déjeuner. J'avais envie d'aller à l'Exchange faire un peu de lèche-vitrines, une de mes activités favorites. Je pourrais passer quelques heures là-bas, prendre un thé et une viennoiserie dans l'un des élégants cafés puis revenir au bureau vers quatre heures pour écouter le répondeur. Et je saurais ainsi s'il y avait quoi que ce soit d'important à transmettre à mon oncle.

Je ramassai la pile de dossiers et me dirigeai vers le meuble de classement. Quand j'ouvris le tiroir, je m'aperçus qu'il y avait un dossier oublié au fond. Je commençai à pester, pensant que j'allais probablement devoir taper une lettre de plus et je me rendis alors compte qu'il était écrit « M. et M^me^ Cooper » sur le dessus.

Je rangeai les autres classeurs, par ordre alphabétique, et sortis celui des Cooper. J'allai m'asseoir et restai quelques instants avec le dossier entre les mains, sans l'ouvrir. Je savais que je ferais mieux de le remettre à sa place, cette histoire m'avait déjà causé assez de problèmes.

Mais non. Je posai le dossier sur mon bureau et l'ouvris.

Les dossiers de mon oncle contenaient tous un certain nombre de documents de base. Le formulaire de renseignements, où étaient notés les coordonnées du client et les détails de l'affaire qu'il désirait lui confier. Puis le contrat que le client signait, avec le devis. Et enfin le rapport, soigneusement écrit ou dactylographié, résumant les épisodes de l'enquête et expliquant pourquoi elle avait pu aboutir ou pas. Parmi ces documents incontournables se trouvaient toujours quelques pages de notes prises par mon oncle au cours de l'enquête. Il disait qu'il s'agissait d'inspirations du moment, qui lui venaient comme ça, pendant qu'il travaillait sur l'affaire ou juste après.

Je sortis le rapport que mon oncle avait préparé. Il y était joint quelques pages de notes qu'il avait prises rapidement. En haut d'une de ces feuilles, il était inscrit : « Lundi, 11 h 30. » Il avait dû les rédiger juste après être allé voir les Cooper. L'écriture minuscule et légèrement inclinée n'était pas difficile à déchiffrer :

Les Cooper étaient déjà au courant quand je suis arrivé. L'inspecteur de police était encore là. M^me^ Cooper en larmes. M. Cooper allongé, à l'étage, avec une migraine, probablement provoquée par le choc de l'annonce de la mort de la jeune fille. L'inspecteur est parti, je me suis assis pour raconter ce qui s'était passé. Ai dit à M^me^ Cooper le rôle joué par Patricia. Contrairement à mon attente, cela n'a pas paru la mettre tellement en colère. Elle s'est contentée de secouer la tête longuement.

Il est descendu quelques minutes plus tard, en robe de chambre, une serviette de toilette nouée autour de la tête. Il venait de prendre une douche, m'a-t-il dit.

Il m'a déclaré qu'il ne voulait pas qu'on fasse allusion à l'enlèvement. Il ne voudrait pas que le petit ami soit inquiété. Pouvais-je faire quelque chose pour convaincre la police d'arrêter l'enquête ? Quoi qu'on découvre, cela ne pourrait que ternir la réputation de sa belle-fille, et il ne voulait pas de ça.

J'ai répondu que j'allais voir ce que je pourrais faire.

M. et M^me^ Cooper voulaient étouffer l'histoire de l'enlèvement. Sur

ce point, je les comprenais parfaitement.

Je remis tous les documents dans le classeur et partis pour l'Exchange.

10
Les amants

Ce fut à l'Exchange que je les aperçus pour la première fois.

J'avais pris mon thé et mes viennoiseries et je flânais en regardant les vitrines des magasins que j'aimais bien. J'avais déjà dépensé des fortunes en imagination sur différentes tenues qui me donneraient un certain style, me feraient paraître plus séduisante. Je m'imaginais sur une plage, en hiver, vêtue de longues jupes fendues soulevées par le vent, des foulards de soie ou de longues écharpes volant derrière moi.

Je me mis à penser à Billy et à la femme mystérieuse qui avait répondu au téléphone chez lui. Je décidai de lui demander qui c'était, le soir même, au cinéma. Juste en passant. Comme ça. Tiens, à propos, c'est une fille qui m'a répondu quand je t'ai appelé l'autre jour. Qui c'était ?

Si c'était sa petite amie, je ferais en sorte de sourire tout en hochant la tête d'un air approbateur pendant qu'il me parlerait d'elle. Je voyais déjà la scène : moi, avec un sourire figé et ma tête montant et descendant comme celle de ces chiens que l'on voit sur la plage arrière des voitures.

J'entrai chez Smith's pour feuilleter les revues de mode qu'ils avaient en rayon. J'eus l'œil attiré par une robe d'un rouge sombre que portait un mannequin. Elle était fermée par des petits boutons du haut du col au bas de l'ourlet. Il devait bien y avoir trente petits boutons de perle sur cette robe, peut-être même quarante. Et elle n'était pas fermée par des boutonnières mais par des brides.

Je ne pris même pas la peine de consulter la ligne au bas de la page qui m'aurait indiqué le prix de la robe. Cela n'avait aucune importance. Je ne voulais pas l'acheter. Je cherchais simplement de quoi enflammer mon imagination. Je me voyais resplendissante, dans une tenue créée exclusivement pour moi. Mon rêve habituel, quoi !

Ne vous méprenez pas. Je suis tout à fait satisfaite de ma vie, de mes vêtements. J'aime mes jeans et mes Doc Martens, mes gros sweat-shirts et mes grandes jupes larges. J'adore mes chapeaux et mes vestes d'homme trouvés aux puces. Et je ne déteste pas la jupe droite et le chemisier classique que ma mère m'a achetés pour aller au bureau.

Mais parfois, quand je suis seule et que je n'ai ni magazine ni livre

à bouquiner, ou le soir, avant de m'endormir, j'aime m'inventer des histoires. C'est assez puéril et je n'en ai jamais parlé à personne, même pas à Billy.

Dans mon scénario de ce jour-là, je m'imaginais au trente-sixième dessous. Mes cheveux pendaient, ma peau était jaune, j'avais grossi, et plus rien ne m'allait. Mes vieux amis se donnaient des coups de coude et hochaient la tête en me voyant passer. Je marchais les épaules affaissées, le visage renfrogné.

Mais un beau matin, il se passait quelque chose : je rencontrais un homme qui me plaisait ou un vieil ami qui ne me reconnaissait pas. Je rentrais chez moi bien décidée à me reprendre en main. Je m'engageais à ne plus sortir de la maison tant que je n'aurais pas meilleure allure. J'entamais un régime. Je faisais de la gym. Et je dessinais et réalisais une tenue superbe.

Et un jour, je sortais dans la rue avec. Mes amis restaient bouche bée devant ma transformation.

C'étaient des bêtises mais ça me faisait du bien.

La robe rouge était en soie changeante assez transparente. Je m'adossai au rayonnage des magazines de jardinage et me mis à rêvasser.

Je sursautai, brutalement tirée de ma rêverie, lorsque je les aperçus à travers la vitrine, dans le café en face.

M^me^ Cooper et Terry Hicks, en grande discussion, à une table.

Je ne les reconnus pas tout de suite, en les voyant là, hors du contexte, dans un endroit différent, ensemble. Il me fallut plusieurs minutes pour les identifier. Il s'agissait tout simplement de la mère de Judy Hurst et de son petit ami, en grande conversation dans un café du centre commercial de l'Exchange.

Qu'y avait-il de mal à ça ?

Je souris intérieurement, m'apercevant brusquement qu'il y avait bien trois heures que je n'avais plus pensé aux Cooper ni à la mort de leur fille. C'était la première fois depuis des jours que j'avais réussi à oublier leur existence et le drame de la maison d'Empress Road.

Et voilà qu'ils surgissaient pile devant moi, à l'Exchange. La maman et le petit copain de la fille assassinée, à la terrasse d'un café, en train de déjeuner tout en bavardant tranquillement.

Qu'y avait-il de mal à ça ?

Je remis le magazine dans son rayon et m'approchai de la vitre pour mieux les observer. Je pris même la peine de nettoyer mes

lunettes avec le pan de mon chemisier.

Ils ne souriaient pas. Ils restèrent silencieux quelques instants, puis elle se mit à parler. Il parut l'écouter quelques secondes, et secoua la tête, sa queue-de-cheval se balançant d'un côté à l'autre. Elle leva le bras, fit de grands gestes et finit par pointer un doigt vers lui. Il se calma.

Elle était en colère contre lui. Cela n'avait rien d'étonnant. J'étais même étonnée qu'elle lui parle. Il n'avait pas tué sa fille mais il était complice du faux enlèvement. Si Judy n'avait pas été dans cette maison, elle serait probablement encore vivante.

Ils se levèrent. Je les regardai sortir du café. M^me^ Cooper avait le visage fermé, les deux mains enfoncées profondément dans ses poches. Terry Hicks parlait calmement, les paumes en l'air, comme s'il essayait de la convaincre.

Il devait lui dire qu'il était désolé ou s'excuser. Je ne savais pas. J'avais l'impression de regarder un film muet sans sous-titres. Quelques secondes plus tard, ils disparurent dans la foule.

La deuxième fois que je les vis, c'était dans le parking.

C'était pour moi le chemin le plus court pour sortir du centre commercial. Je retenais ma respiration pour ne pas inhaler les gaz d'échappement. J'étais passée par le deuxième niveau pour aller rejoindre l'escalier de secours. Ainsi, en quelques marches, j'allais me retrouver dehors, loin de la foule, dans une petite rue derrière le centre commercial. Je serais au bureau de mon oncle en moins de cinq minutes.

Une femme lourdement chargée marchait devant moi tout en fouillant dans son porte-monnaie. Quand elle poussa la porte, il lui tomba des mains et se renversa par terre.

— Mince ! laissa-t-elle échapper en regardant autour d'elle d'un air désespéré.

Elle avait des paquets plein les bras. Je n'avais pas le choix. Je regardai ma montre d'un air las et dis d'un ton peu enthousiaste :

— Je vais vous aider.

Des pièces avaient roulé dans toutes les directions. Je commençai par ramasser ses cartes de crédit puis les pièces d'une livre et enfin la menue monnaie.

— Merci, mademoiselle. Que je suis maladroite ! Ne le dites pas à mon mari, quoi qu'il arrive.

Je jetai un dernier coup d'œil sous les voitures près de nous pour

m’assurer qu’aucune pièce n’avait roulé dessous. Rien. Je me relevai et lui mis son porte-monnaie dans la main.

— Et voilà. Le mal est réparé ! dit-elle en franchissant la porte.

J’allais la suivre quand je vis quelque chose qui brillait près de la roue d’une voiture.

— Attendez !

Je me précipitai pour ramasser la pièce. Mais la femme ne m’avait pas entendue. Voilà que je me retrouvais avec vingt pence pour ma peine ! Et c’est en me relevant que je les aperçus, assis à l’avant d’une voiture, de l’autre côté de l’allée.

Ils étaient garés dans un coin plus sombre du parking, loin de la lumière du jour. Je me dissimulai derrière un poteau pour les observer. Ils parlaient. M^me^ Cooper et Terry Hicks.

Qu’y avait-il de mal à ça ?

Ils se mirent alors à s’embrasser. C’était elle qui avait posé une main sur le visage du garçon et avait paru l’attirer à elle. Leur baiser dura un long moment ; elle l’embrassait passionnément, il avait enfoui une main sous ses cheveux.

Je serrai la pièce de vingt pence. Alors ça, je ne m’y attendais vraiment pas.

M^me^ Cooper et Terry Hicks étaient amants !

11
Paul Hurst

J'étais impatiente de tout raconter à Billy.

Je quittai le centre commercial en courant, mon sac volant derrière moi, la main levée machinalement pour empêcher mon chapeau de s'envoler alors que je n'en portai pas.

Dès mon arrivée au bureau, je me précipitai sur le téléphone. Je le laissai sonner longuement. Ou Billy travaillait sur une voiture, ou il écoutait de la musique à fond. Il finit par répondre au bout d'une bonne minute.

— Billy, Billy, je viens juste de voir…

— Pat ! Tu as eu mon message ? me coupa-t-il.

— Non, mais…

Je baissai les yeux vers le répondeur et vis que le voyant clignotait.

— Je ne peux pas pour ce soir. J'ai un imprévu. J'allais justement partir.

— Mais je suis allée à l'Exchange et j'ai vu…

— Je serai de retour dans la soirée. Je t'appellerai chez toi. À plus tard.

Et il me raccrocha au nez.

Je lançai un regard furieux au combiné et raccrochai à mon tour. Je m'assis puis me relevai. Je me mis à arpenter la pièce de long en large. J'ouvris la porte du bureau de mon oncle et allai m'asseoir sur son fauteuil.

Je ne savais pas quoi faire. Il fallait que je réfléchisse. Je me penchai pour allumer la lampe d'architecte de Tony puis me renfonçai dans son siège.

Je me disais que si j'avais été un véritable détective, je me serais alors penchée pour prendre la bouteille de Jack Daniels dans le tiroir du bas puis j'aurais posé les pieds sur le bureau. Si j'avais été un véritable détective, il y aurait eu le clignotement d'un néon rose filtrant à travers les stores vénitiens. J'aurais été assise sur un fauteuil pivotant, mon chapeau mou aurait été négligemment accroché à une patère en bois aux crochets recourbés comme des doigts crochus.

La partie supérieure de la porte aurait été en verre et, alors que j'étais perdue depuis un bon moment dans des considérations sur la vie et l'amour, une silhouette se serait profilée derrière la vitre. Celle d'une femme riche et belle venant me demander de retrouver son mari disparu.

Ou sa fille disparue.

Je me redressai en soupirant. M^me^ Cooper avait demandé à mon oncle de retrouver sa fille. Maintenant sa fille était morte et je l'avais vue, elle, M^me^ Cooper, à peine quatre jours plus tard, dans les bras du petit ami de celle-ci.

Soudain, l'évidence m'apparut. Quand j'avais suivi Terry Hicks, j'avais cru le voir embrasser sa petite amie, Judy Hurst, à la fenêtre du premier étage de la maison d'Empress Road. Et si je m'étais trompée ? Et si c'était M^me^ Cooper que j'avais vue, et pas Judy Hurst ? Cela voulait-il dire que M^me^ Cooper était au courant du faux enlèvement ? Quelle en était complice même ?

Je me levai et retournai dans mon bureau. J'ouvris le meuble de classement et sortis le dossier Cooper. Je consultai la première page, la feuille de renseignements. Je la parcourus des yeux et trouvai ce que je cherchai :

Michelle Cooper, ex-Hurst, nom de jeune fille : Bowhill.

Elle s'appelait Michelle. J'ignorais son prénom. Mon oncle avait toujours employé le « madame », et M. Cooper ne l'avait pas appelée du tout.

Je pensai à leur première visite dans le bureau de mon oncle. Ils s'étaient assis le plus loin possible l'un de l'autre. Je reposai le dossier.

La question était maintenant de savoir ce que j'allais faire ou ne pas faire.

Mais cela avait-il vraiment de l'importance ?

Si Judy avait été tuée par ce Steven Hardy, quelle incidence pouvait avoir la liaison entre sa mère et son petit ami ? C'était plus que déplacé, certes, mais cela avait-il un rapport avec l'affaire ? Et quelle importance que M^me^ Cooper ait été au courant de la simulation d'enlèvement ?

Je retournai au bureau de mon oncle et sortis son carnet d'adresses. Je cherchai « Police » à la page des P. Il y avait le nom des officiers de police qu'il connaissait et de ceux avec lesquels il était en contact. À peu près au milieu de la page se trouvait le nom de Derek Robinson. Et deux ou trois lignes plus bas celui d'Heather Warren. C'étaient les deux inspecteurs qui avaient reçu notre déposition au

commissariat.

Leurs numéros de téléphone étaient sous mes yeux. Appelle-les… ne les laisse pas se débrouiller seuls avec cette histoire, criait en moi une petite voix. Mais une autre ajouta aussitôt sur un autre ton, plus grave : Regarde le gâchis que tu as fait la dernière fois. Laisse tomber. Ça ne te regarde pas. Et l'affaire est réglée maintenant.

Je laissai le dossier ouvert sur le bureau tandis que j'allais écouter et retranscrire les messages laissés sur le répondeur. Il y en avait cinq : deux d'avocats, un d'une société de surveillance et un d'un nouveau client. Et pour finir celui de Billy.

— Écoute, Poirot. Je ne peux pas pour ce soir. Un imprévu. Je t'appellerai plus tard.

Je notai les autres messages. Puis je retournai au dossier des Cooper pour copier l'adresse qui m'intéressait.

Je savais que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas mais j'étais travaillée par une idée fixe.

J'éteignis les lumières, sortis et m'assurai que je fermais bien la porte à double tour.

Paul Hurst habitait avec son père dans une petite maison en bordure d'une cité HLM. C'était un pavillon bien entretenu. La barrière en bois entourant le jardin avait été repeinte récemment et il y avait de jolis massifs de fleurs et des arbustes. Une vigne d'un rouge sombre grimpait le long des murs de brique, s'arrêtant au ras des gouttières et du toit. L'encadrement des fenêtres et des portes était peint d'un jaune canari et les vitres brillaient de propreté.

Les maisons des voisins étaient dans un état plus ou moins délabré. Deux pavillons plus loin, on apercevait des serviettes de toilette qui faisaient office de rideaux, et deux épaves de motos rouillaient dans le jardin d'en face.

J'allai à la porte et frappai. J'espérais d'abord qu'il serait là et qu'ensuite il accepterait de me parler. Je repassai en mémoire la liste de ce que j'allais lui dire pour le convaincre de me recevoir lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Il était là devant moi, en jean et en T-shirt.

— Je m'appelle Patsy Kelly, dis-je courageusement en tendant la main.

Il leva la main lentement.

— C'est moi qui ai découvert votre sœur, lundi soir. Ma visite est

officieuse, mais si vous vouliez bien m'accorder quelques instants, j'aimerais parler d'elle avec vous.

Il me prit mollement la main. Puis il resta planté là.

— C'est vous qui nous avez vus au pub, vendredi dernier. C'est vous qui avez tout raconté à Georgie Cooper.

Mon enthousiasme retomba aussitôt. Je me préparais déjà à tourner les talons, à redescendre l'allée et à rentrer chez moi. J'avais tort.

— Vous feriez mieux d'entrer, dit-il en s'effaçant brusquement devant moi.

Je le suivis à l'intérieur.

Il ne me proposa pas de tasse de thé. Il ne m'invita pas non plus à m'asseoir. Mais je m'assis quand même, et enlevai ma veste pour montrer que j'avais bien l'intention de rester un moment.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Votre père est là ?

Je regardai autour de moi. L'intérieur de la maison était aussi impeccable que l'extérieur. Des coussins étaient jetés çà et là sur les fauteuils, et le parfum d'un désodorisant d'intérieur emplissait la pièce. De petites statues s'alignaient sur le dessus de la cheminée tandis que des plantes grimpantes en escaladaient les côtés. Sur la table devant moi se trouvait un vase d'œillets rouge sang striés de petites veines blanches.

— Non. Il est sorti.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? Je veux simplement parler de Judy, c'est tout.

Il me jeta un regard plus que soupçonneux. Il n'avait plus du tout son allure détendue de vendredi soir, au pub. Finis, les commentaires ironiques, envolée, l'expression goguenarde. Il avait les épaules affaissées et, dans ses vêtements décontractés, il paraissait à la fois plus frêle et plus jeune.

— Je n'ai pas dit que je vous avais vu avec les filles Bradley au pub, vendredi. Vous savez, le détective, ce n'est pas moi. Écoutez, je ferais mieux de tout vous raconter depuis le début.

Il s'est assis. Je lui ai parlé de mon travail et de ce qui s'était passé pendant le week-end. Je lui ai raconté comment j'avais filé Terry Hicks et ce que j'avais vu. Je lui ai décrit la façon dont j'avais découvert sa sœur, aussi délicatement que possible. Mais je me suis gardée de lui dire que j'avais vu sa mère et Terry Hicks s'embrasser.

C'était mon secret.

— Je me sens un peu responsable de la mort de votre sœur. Si j'avais raconté que je vous avais vu et que je pensais que vous étiez impliqué dans cette histoire, votre sœur serait peut-être vivante. Je suis persuadée que vous auriez tous eu des tas d'ennuis avec George Cooper, mais elle ne se serait pas trouvée là, dans cette maison, quand Steven Hardy est arrivé.

Je cessai de parler et repris mon souffle.

Je ne m'attendais pas du tout à la suite.

Paul Hurst se mit à pleurer. Son visage était resté impassible mais il avait rougi légèrement. Son regard s'était embué, il avait cligné des yeux et, soudain, des larmes avaient roulé sur ses joues, les unes après les autres, inondant son visage.

— Paul, dis-je, sans savoir que faire.

Ses épaules tremblaient. Il s'essuyait les yeux du revers de la main. Sa tête tremblait imperceptiblement et il avait la respiration courte. Il prit l'un des coussins et le plaqua sur son visage.

J'étais prise de court. D'un côté, j'étais désolée pour lui et de l'autre, je n'étais pas convaincue, j'avais des doutes.

— Et si j'allais nous faire une tasse de thé, Paul ?

Je lui retirai le coussin et posai une main sur son épaule.

— Venez me montrer où ça se trouve.

Nous bûmes notre thé en silence. Puis il se mit à parler.

— Judy n'était pas censée me mettre dans le coup. C'était juste entre elle et Terry au début. Mais elle n'a pas pu tenir sa langue. Elle était comme ça. Il fallait toujours qu'elle raconte tout à tout le monde.

Je faillis l'approuver ; je me souvenais parfaitement de la façon dont elle se vantait à l'école.

— Elle m'avait dit que c'était juste une plaisanterie entre elle et Terry au départ. J'étais inquiet pour elle. Je ne connais pas bien Terry Hicks. Vous savez quel genre de type c'est. Et il était bien plus vieux qu'elle.

Je bus mon thé sans rien dire.

— Ils devaient jouer cette comédie un jour ou deux, pas plus. Et si ça ne marchait pas, ils s'en sortiraient en disant que ce n'était qu'une blague. Quand j'ai rencontré les jumelles, vendredi, je croyais – on croyait tous – qu'elle rentrerait à la maison samedi. Quand ma mère m'a appelé lundi matin pour me dire qu'elle avait reçu les cheveux,

j'en étais baba. Je ne savais pas quoi dire, ni que faire.

Je notai mentalement que Paul Hurst ne semblait pas savoir que sa mère était probablement dans le coup, elle aussi.

— J'ai passé mon lundi à me demander ce qu'il fallait que je fasse. Je suis allé là où travaille Terry. C'est là que vous m'avez vu parler avec lui. Il m'a dit, promis, même, que tout allait finir le jour même. Elle allait rentrer à la maison. Si seulement elle était rentrée une heure plus tôt !

Il parlait d'une voix de plus en plus défaillante. J'essayai d'orienter la conversation sur un terrain moins douloureux.

— Pourquoi a-t-elle fait une chose pareille ? Croyait-elle vraiment qu'il allait payer la rançon ? Et s'il l'avait payée ? Qu'en aurait-elle fait ? Comment l'aurait-elle dépensée ? La police s'en serait mêlée.

— Je ne sais pas ce qu'elle avait l'intention de faire. Mais je sais pourquoi elle l'a fait, en tout cas. Elle détestait George Cooper. Elle ne supportait pas de rester dans la même pièce que lui.

— Pourquoi vivait-elle chez lui, alors ? Pourquoi n'est-elle pas revenue vivre ici ?

— Soyons sérieux. Vous êtes allée chez les Cooper ? Pourquoi croyez-vous que ma mère est partie ?

— Elle le détestait mais elle aimait la belle vie, pensai-je tout haut.

Je revoyais George Cooper pianotant sur les touches de son téléphone, sa chemise de soie tendue sur son estomac.

Paul haussa les épaules. En entendant la porte d'entrée qui s'ouvrait, il se leva d'un bond.

— Paul, je suis rentré ! cria une voix masculine.

— C'est mon père, dit Paul en se mouchant bruyamment. Ne parlez pas de Judy !

M. Hurst entra dans la cuisine. C'était un petit homme grassouillet. Il portait une grosse veste avec une écharpe et des gants, alors qu'on était seulement en octobre et qu'il ne faisait pas particulièrement froid. Il semblait plus âgé, nettement plus âgé, même, que Michelle Cooper. Elle l'avait peut-être quitté pour ça aussi.

— Bonjour. Je suis une amie de Paul. J'allais partir.

— Ne partez pas à cause de moi.

Il retira sa veste et la pendit sur un cintre.

— Non, je dois y aller, merci.

J'avais la conviction qu'il aurait fallu que je dise un mot au sujet de Judy, que je présente mes condoléances, mais je m'abstins.

Paul me raccompagna à la porte. Il tremblait.

— Votre père a l'air de bien le prendre.

— Non, vous ne comprenez rien.

— Je veux dire qu'il « semble » bien le prendre. Je pense qu'il cache ce qu'il éprouve.

— Non. Écoutez, mon père n'avait pas parlé à Judy depuis quatre ans. Quand ma mère est partie et que Judy l'a suivie, mon père a dit que tout était fini entre elle et lui. C'était comme si elle était morte pour lui.

— Mais maintenant que tout cela est arrivé, il ne doit sûrement pas… commençai-je en revoyant le petit homme sympathique qui venait d'arriver.

— Vous ne le connaissez pas. Il ne lui a jamais pardonné. Quand la police est venue nous prévenir, il a dit que cela ne le concernait pas, qu'il avait pleuré la mort de sa fille quatre ans plus tôt.

— George Cooper était donc le seul père qu'il lui restait.

— Ce n'était pas vraiment comme ça qu'elle envisageait les choses, bien au contraire.

Les lèvres pincées, il referma la porte. L'entrevue était terminée.

Sur le chemin du retour, je m'arrêtai dans une cabine téléphonique pour appeler Billy. J'espérais qu'il serait là pour pouvoir lui raconter tout ce qui était arrivé.

Le téléphone sonna à peine trois fois avant qu'on décroche.

— Billy. Billy, puis-je passer te voir ?

— Ne quittez pas, je vous l'appelle, me répondit la douce voix féminine.

Je regardai le téléphone, prise d'une rage subite. C'était donc pour ça que Billy n'avait pas pu venir au cinéma. C'était donc ça l'imprévu !

Ce n'est pas la peine, me dis-je en moi-même, et je raccrochai.

12
L'enquête

Billy Rogers avait une petite amie, et c'était pour la voir qu'il avait annulé sa sortie avec moi. Deux heures plus tard, tandis que je buvais du thé, assise à la table de la cuisine, j'étais toujours aussi furieuse.

Pourquoi ne m'avait-il rien dit ? Il n'avait qu'à dire : « Tout compte fait, j'ai rencontré quelqu'un de sympa. »

Ce n'était pas difficile, pas comme s'il y avait eu quelque chose entre lui et moi.

Je repoussai ma tasse en laissant échapper un profond soupir.

Patsy Kelly et Billy Rogers : le couple idéal.

Je chassai cette idée de mon esprit et repensai à ma visite chez les Hurst. Je me souvenais de ce qui avait été dit. M. Hurst n'avait pas parlé à sa fille depuis quatre ans. Judy Hurst détestait son beau-père. Je décidai de tout noter. Je pris un vieux cahier d'école. Ma mère repassait dans la pièce voisine. De temps en temps, elle me criait quelque chose. C'était une conversation assez décousue.

— L'autre jour, au collège, un garçon m'a donné un essai sur Milton. Je le lui ai rendu en lui disant que son texte aurait pu tout aussi bien s'appliquer à Milton Keynes, pour ce que j'avais réussi à en tirer.

— Oui, répondis-je, sans vraiment avoir compris ce qu'elle racontait.

Je notai tout ce que j'avais vu dans le parking. On aurait dit un rapport de police. *J'étais en train de feuilleter un magazine chez Smith's… et en traversant le deuxième étage du parking, j'avais vu…* J'essayais même de me souvenir de ce qu'il portait. Cela pourrait se révéler utile, tentais-je de me convaincre. Je n'arrivais pas à retrouver la marque de la voiture ni son numéro d'immatriculation. Je ne me rappelais même plus sa couleur. À l'avenir, décidai-je, j'emporterai un carnet. C'était ce que faisaient les policiers, d'ailleurs.

— Je suis déjà allée à Milton Keynes, tu sais, entendis-je dans la pièce adjacente.

— Ah bon ?

Je me demandais pourquoi ma mère me parlait de cette ville.

Je pris une page neuve pour décrire ma visite chez Paul Hurst. Je notai les renseignements qu'il m'avait donnés ainsi que mes conclusions personnelles sur son père et sa mère. *M. Hurst est nettement plus âgé et moins riche que George Cooper. Michelle Cooper a peut-être recherché une vie plus intéressante, plus brillante. M. Hurst adore sa maison et me paraît être un homme prudent et méticuleux* (je revoyais l'écharpe et les gants), *un homme bien, mais pas passionnant. A refusé de revoir Judy après son départ avec sa mère. Ne lui avait pas parlé depuis quatre ans.*

— Ton père avait des amis qui habitaient Milton Keynes. Une certaine Penny et je ne sais plus qui.

— Michael. Penny et Michael.

Le fer fit un bruit de vapeur. Je tournai la page pour écrire « À faire » en titre, sur une nouvelle feuille. En dessous, je notai une liste de six choses.

— Ils avaient une maison en France, je crois.

— Hum…

Puis je regardai la liste et mis des numéros à côté des choses que je voulais faire, pour indiquer ce qui était le plus pressé. Je changeai plusieurs fois d'avis avant de décider par quoi j'allais commencer.

Je refermai le cahier et regardai ma montre. Il était onze heures et j'étais fatiguée. Je commencerais ma propre enquête le lendemain matin. J'avais encore une journée pour découvrir des indices avant que mon oncle ne revienne m'attacher au pied de mon bureau.

— En France, c'est l'alcool la plus forte cause de mortalité, tu le savais ?

— Non.

Je regardais la couverture de mon vieux cahier. Tout en bas j'avais dessiné un cœur avec mes initiales et celles de Billy inscrites au milieu. À côté, de la main de Billy, était écrit : « Tu rêves. » Je pinçai les lèvres. C'était une plaisanterie à cette époque mais, aujourd'hui, cela me mettait en colère de le lire. Je décidai qu'il était grand temps d'aller me coucher.

— Le vice-président du collège est inculpé de conduite en état d'ivresse, je te l'avais dit ?

— Non, dis-je en me laissant retomber sur mon siège, le regard perdu sur la couverture de mon cahier tandis que ma mère passait d'un sujet à l'autre comme on saute de pierre en pierre pour traverser

une rivière.

Le lendemain matin, je partis courir. Ma mère était ravie. Elle faisait des abdominaux sur le sol du salon lorsque j'arrivai, vêtue de mon vieux pantalon de jogging vert et d'un grand sweat-shirt à elle. J'avais mis aussi un gros bonnet de laine que j'avais trouvé, dans un de ses tiroirs. Il me couvrait les cheveux et me descendait bas sur le front. Il ne me manquait plus qu'un peu de boue sur le visage et quelques plaques d'identification pour avoir l'air d'un commando en plein exercice.

— Bravo, Patsy, dit ma mère en s'allongeant par terre.

Une seconde plus tard, elle relevait la tête et se pliait en deux, touchant presque son estomac.

— Trente-huit, compta-t-elle d'une voix essoufflée.

Pourquoi faisait-elle tout cela ?

Je levai une jambe et l'agitai comme pour m'échauffer. Puis je levai l'autre. Je me dirigeai vers la porte d'entrée et partis faire mon jogging.

Dès mon arrivée au bureau, j'allai chercher le carnet d'adresses de Tony pour prendre les numéros de téléphone de Derek et de Heather, les inspecteurs de la police judiciaire locale. La question était maintenant de savoir lequel j'allais appeler.

Je décidai de commencer par le début, la scène du crime. Il fallait que je sache ce que la police en pensait. S'ils étaient certains que c'était Steven Hardy qui avait assassiné Judy Hurst, je n'aurais plus la moindre raison de m'inquiéter des différentes rancunes déchirant sa famille. Je devais néanmoins me montrer prudente. Je n'avais aucune envie de me faire remonter les bretelles une fois de plus par mon oncle.

Je choisis d'appeler Heather, l'inspectrice. Je me disais que mon oncle avait moins de chances de la rencontrer et d'apprendre ce que j'avais fait. Et de toute façon, je la trouvais sympathique.

Elle répondit au téléphone presque aussitôt.

— Inspecteur Warren, de la police judiciaire.

— Ah, Heather, dis-je, comme si je passais ce genre de coup de fil trois fois par semaine, c'est Patsy Kelly à l'appareil. Je vous appelle de la part de Tony Hamer.

Je marquai une pause, espérant un signe d'encouragement

quelconque, mais en vain.

— J'essaie de compléter le dossier concernant l'affaire Judy Hurst. Tony m'a demandé de vous appeler pour avoir tous les détails nécessaires… sur l'autopsie… ce qui a été relevé sur les lieux du crime…

Je cherchais fiévreusement à me souvenir de ce que j'avais pu entendre dans les feuilletons policiers à la télévision.

— C'est juste pour nos dossiers, vous comprenez.

— Patsy Kelly ? Vous êtes sa nièce, c'est bien ça ?

— Oui, répondis-je, pleine d'espoir en entendant son ton enjoué.

— Que faites-vous à travailler pour ce vieux schnock ? Vous feriez mieux d'aller à l'université.

— Eh bien… commençai-je d'un ton abattu.

C'était un sujet dont j'avais parlé plus d'une fois avec des adultes. Mais j'avais tort de m'inquiéter, elle passait déjà à autre chose.

— Vous n'aviez qu'à vous engager dans la police si vous vouliez devenir un vrai détective. Nous avons besoin de gens comme vous, surtout des femmes.

— Eh bien, j'y réfléchirai. Mais revenons-en à Judy Hurst. Je pense que vous devez avoir tous les détails de l'autopsie.

J'essayais de prendre le ton de quelqu'un de très pressé.

— Je dois les avoir ici, quelque part.

J'entendis un froissement de papiers.

— Et où est le patron en ce moment ?

— Il est à une conférence à Manchester, répondis-je, mon stylo pointé sur la feuille, prête à noter tous les détails.

— Manchester ! Y en a qui s'embêtent pas. Et je parie que c'est déductible des impôts.

— Nous pensons que l'heure de la mort se situe entre quatorze et seize heures, dis-je, pour revenir à notre conversation – j'avais l'impression d'essayer de retenir une anguille.

— Entre quatorze et seize heures. Attendez une minute. Ah, voilà. Entre quinze et seize heures. Il y avait donc environ trois heures qu'elle était morte quand vous l'avez trouvée.

— La cause de la mort ? dis-je, comme s'il s'agissait d'une question d'un formulaire à remplir, du genre « type de shampooing ? ».

— Euh… Plusieurs coups portés sur la nuque avec un objet

contondant et lourd.

— La clé ?

— Non, pas la clé. Les coups n'ont pas été portés avec un objet aussi anguleux que ça. Le rapport dit que la tête a été frappée quatre ou cinq fois avec un objet lourd. Mais de toute façon, ce n'est pas ça qui l'a tuée.

— Ah bon ?

— Non, on l'a frappée, et ensuite elle a dû tomber le visage en avant, elle a des meurtrissures sur la joue et le menton qui le prouvent. Mais on l'a retournée et on l'a laissée comme ça, couchée sur le dos. Elle est morte étouffée par ses propres vomissures.

— Ô mon Dieu !

Je restai sans voix. J'avais perdu tout mon aplomb. Elle parut ne rien remarquer et continua :

— Donc, nous n'avons pas l'arme du crime pour le moment. Voyons, l'essence a été renversée tout autour de la pièce mais pas sur elle, ce qui est assez intéressant. Pas une seule goutte. On a trouvé une paire de gants fins en nylon, probablement abandonnés par Hardy. Les empreintes de Hardy ont été retrouvées sur la poignée de la porte et sur l'interrupteur.

Je notais à toute vitesse, ne répondant que par de rares « hum, hum ». Mais ce qu'elle venait de dire m'intriguait.

— Nous ne sommes arrivés là-bas qu'à dix-huit heures. Cela voudrait dire que Hardy l'aurait tuée vers, disons, quinze heures et qu'il serait resté à attendre tout l'après-midi ? Qu'il a seulement décidé de mettre le feu vers dix-huit heures et qu'il a été dérangé en nous entendant frapper ?

— C'est comme ça, Patsy. Personne ne peut dire ce qui se passe dans l'esprit d'un jeune homme dérangé. Il a déjà été accusé d'incendie volontaire. Il a été en prison pour ça. C'est le hasard qui a voulu qu'elle soit là. Peut-être voulait-il simplement mettre le feu à la maison et il est tombé sur Judy. Il a pris peur, il l'a frappée plusieurs fois, et puis il est resté prostré plusieurs heures, assailli de remords, avant de décider de mettre le feu. Qui peut savoir ? Personne d'autre n'avait de motif ni de raison de souhaiter la mort de cette jeune fille, même en considérant cette histoire stupide de faux enlèvement. Nous avons vérifié les alibis de la famille. La mère de la fille et le beau-père sont restés tout l'après-midi ensemble, chez eux. Le médecin de Cooper est passé et lui a prescrit de l'aspirine pour sa migraine vers quatorze heures. Terry Hicks, le petit ami de la fille, réparait la

voiture d'une amie, Sharon Bradley, nous l'avons également vérifié. Son frère Paul et son père étaient ensemble chez eux. On a vérifié, là aussi.

« Apparemment, Terry et Judy étaient sur le point de mettre fin à leur comédie. Ils avaient décidé d'aller trouver le beau-père de Judy le soir même, pour se confondre en excuses évidemment. Quel dommage qu'ils n'aient pas fait ça à l'heure du déjeuner, quand Terry est allé la voir ! Peut-être que Steven Hardy avait une dent contre Cooper, parce que c'était lui le propriétaire des taudis ou un truc du genre. À moins qu'il n'ait simplement eu envie de mettre le feu, pour rien, et comme il avait les clés de cette maison… Tant que nous ne l'aurons pas retrouvé, nous ne connaîtrons pas les détails.

— Bien sûr, c'est ce que pense Tony, fis-je, en notant à toute allure.

— Dites à ce vieux gredin qu'il me doit un verre pour tout ça. Et écoutez-moi, Patsy. Sérieusement, pourquoi ne viendriez-vous pas au commissariat pour avoir une petite conversation avec l'un des sergents qui s'occupent du recrutement ? Une fille comme vous pourrait aller loin.

Je lui dis toutes les politesses qui me vinrent à l'esprit et raccrochai.

Je relus mes notes et m'enfonçai dans mon siège en secouant la tête. J'essayais de tout visualiser.

Terry Hicks était allé voir Judy Hurst vers quatorze heures. Je le savais. Je l'avais vu embrasser quelqu'un un peu plus tôt. Je pensais maintenant qu'il s'agissait de Michelle Cooper, mais je n'en avais aucune preuve.

La question était de savoir pourquoi Judy avait passé tout l'après-midi dans ce taudis humide alors qu'elle avait décidé d'arrêter de jouer cette comédie ? Pourquoi n'était-elle pas allée ailleurs ?

Et Judy était-elle au courant pour sa mère et Terrv Hicks ?

Incapable de répondre à ces questions, je me mis à penser à Steven Hardy.

Pourquoi aurait-il porté une paire de gants, si c'était pour les enlever et laisser ses empreintes partout ? Pourquoi aurait-il retourné le corps ? Pour être sûr qu'elle était morte ?

Non, cela n'avait pas de sens.

Je me souvins de l'apparition de Steven Hardy à la porte d'entrée. Il avait paru visiblement bouleversé de nous voir. Comme s'il ne s'était pas attendu à nous trouver là, comme s'il ne nous avait pas entendus frapper à la porte. Pourquoi avait-il quitté la pièce à moitié inondée

d'essence sans mettre le feu, si c'était ce qu'il avait l'intention de faire ?

S'il nous avait entendus frapper et que cela l'avait effrayé, pourquoi ne s'était-il pas enfui par l'arrière de la maison, en sautant le mur du fond ?

Mon cahier commençait à être tout écorné. J'avais couvert huit pages de mon écriture en pattes de mouches.

Qui voulais-je leurrer ? Aucune de ces questions n'obtiendrait de réponse simplement parce que je l'aurais posée. Pour les réponses, je n'avais plus qu'à retrouver Steven Hardy. Si c'était lui le meurtrier, le reste n'aurait aucune importance.

Par où allais-je commencer ? Que devais-je faire ?

Mon oncle devait rentrer le lendemain. Je regardai la couverture de mon cahier et le cœur avec : « WR aime PK » et la petite phrase : « Tu rêves. »

J'avais besoin d'aide.

Je trouvai Billy dans son garage. Il n'y avait pas trace de la fille, enfin, de la voix désincarnée que j'avais entendue au téléphone, et pour qui il m'avait laissée tomber la veille au soir.

— J'ai besoin d'aide, dis-je dans sa direction.

La moitié de son corps disparaissait sous le capot de la voiture, une vieille Ford marron.

— Qu'est devenue la Mini ? Tu l'as vendue ?

— Non, je l'ai prêtée à une amie, répondit-il, la tête toujours sous le capot.

— Ah bon.

Les mots me piquèrent au vif. La moutarde me monta au nez. J'aurais dû lui demander aussitôt des explications. Qui était-ce ? Comment était-elle ? Mais j'avais d'autres questions à poser ce jour-là, des choses à élucider qui avaient autrement plus d'importance que la vie privée de Billy.

— Je voudrais retrouver Steven Hardy. Ce soir. C'est important. J'ai besoin que tu m'aides.

Il émergea du moteur. Son visage et sa salopette présentaient un très beau camaïeu de brun. Son front brillait de graisse. Mais ce fut sa nouvelle coupe de cheveux qui me frappa, courte et stylée.

Voilà qu'il se mettait à soigner son apparence après avoir prétendu pendant des années que cela ne l'intéressait pas.

— D’accord, docteur Watson, à quelle heure dois-je passer te prendre ?

13
Sans domicile fixe

Il y avait trois endroits où les jeunes sans domicile fixe finissaient souvent par se retrouver. D'abord, les maisons près du fleuve, mais j'avais la conviction que Steven Hardy ne s'y hasarderait pas. Venaient ensuite Railway Mansions, les logements du chemin de fer : il s'agissait d'un vieil immeuble d'appartements qui avait été condamné pour insalubrité par la municipalité puis envahi par les squatters. Et pour finir, Jubilee Parade, une petite galerie marchande qui avait été fermée il y avait quelques années. Un grand nombre de jeunes allaient régulièrement échouer là-bas.

J'espérais que Steven Hardy serait encore dans les parages, caché par des amis. Je comptais sur le fait qu'il ne devait avoir ni l'argent ni les contacts qui lui permettraient de fuir vers une autre ville.

À sept heures du soir, j'étais prête, guettant la voiture de Billy à travers les rideaux du salon. Ma mère était sortie pour la soirée.

J'avais enfilé de vieux vêtements et mis un bonnet de laine.

J'avais pensé me déguiser, me salir le visage et les cheveux, déchirer mon jean et verser un peu de whisky sur ma veste. J'avais même sorti ma trousse de maquillage pour me mettre de l'ombre à paupières sous les yeux afin de me donner l'air malade ou éméché. Et j'avais cherché un récipient qui puisse me servir à mendier.

Mais quelque chose m'avait arrêtée.

Je m'étais moquée de moi-même, en pensant que j'étais vraiment très influencée par des stéréotypes. Moi, Patsy Kelly, donnant en plein dans les clichés de sans-abri vus par les journaux à scandale. Alcooliques, malades, sales et mendiant de l'argent.

Certains sans-abri sont sales, d'autres sont malades ; il doit y en avoir aussi qui boivent ou qui traînent dehors à l'affût du moindre penny. Mais la plupart sont des gens comme Billy et moi ; la seule différence, c'est qu'ils n'ont nulle part où vivre.

J'ai repoussé l'idée du déguisement et décidé que je me contenterais de me maquiller.

Je mis beaucoup de mascara noir et un peu d'eye-liner. Je soulignai mes sourcils et mis du rouge sur mes joues. J'avais acheté un

rouge à lèvres presque marron. Je voulais changer d'allure. Je ne voulais plus ressembler à Patsy Kelly, sans pour autant ressembler à l'image toute faite du sans-abri.

Je vis la voiture de Billy arriver dans la rue. J'éteignis les lumières, attrapai mon sac à dos et sortis en courant.

— La police connaît ces endroits, Pal, dit Billy quand je lui indiquai où je voulais aller. S'ils n'ont pas réussi à le retrouver, quelle chance auras-tu de plus qu'eux ?

— Peut-être qu'ils n'ont pas pu le trouver justement parce que c'est la police. Mais moi, on me dira peut-être quelque chose.

Je pris une profonde inspiration et inhalai une forte odeur d'après-rasage. Je bouclai ma ceinture.

Billy était vêtu d'un jean et d'une chemise boutonnée jusqu'au cou. Il portait des mocassins à la place de ses tennis habituels. Il paraissait plus élégant, plus soigné. J'allais faire un commentaire à ce sujet lorsqu'il prit la parole.

— C'est toi qui as téléphoné, hier soir ?

J'aurais pu avoir l'honnêteté de reconnaître que je l'avais appelé. C'eût été une bonne façon d'aborder le sujet. Mais quelque chose me retint.

— Non, j'étais chez Paul Hurst.

— Bon.

Il se pencha pour mettre en marche le lecteur de cassettes et son coude effleura mon genou. Sans savoir pourquoi, je me raidis et m'écartai de lui. Il ne parut rien remarquer. La musique emplit la voiture.

— Il y a des bonbons à la poire dans la boîte à gants.

Il avait dit cela comme si j'étais une enfant. Comme s'il fallait qu'on me surveille et qu'on me gâte.

Lorsque nous arrivâmes à la galerie marchande, je sortis les talkies-walkies de mon sac. Je les avais pris dans l'équipement de Tony. Ils étaient tout neufs. J'avais trouvé des piles dans une boîte sur une autre étagère.

— Cela ne me plaît pas, dit Billy, d'un ton qui laissait deviner une certaine impatience.

Je savais qu'il n'avait aucune envie d'être ici.

— Je sais, tu l'as déjà dit.

— Je pourrais venir avec toi. Je n'ai pas l'allure d'un policier.

— Non.

C'était vrai, mais j'étais sûre que les gens me parleraient plus facilement si j'étais seule. J'avais besoin que Billy soit dans les parages mais pas avec moi.

— C'est dangereux.

Il tripotait son lecteur de cassettes et son ton manquait un peu de conviction.

— Non, je ne pense pas. Je vais juste faire un tour et essayer de faire un brin de causette. Toutes les vingt minutes environ, j'enfoncerai le bouton de transmission du talkie-walkie. Une lampe rouge s'allumera en haut de ton récepteur. Ce sera le signal que tout va bien.

— Et si ça ne va pas ? demanda-t-il en prenant un journal sur le siège arrière.

À son ton, je devinai qu'il se moquait de moi. Je ne pouvais pas voir son regard mais je l'imaginais levant les yeux au ciel, me trouvant ridicule probablement.

— S'il y a un truc qui cloche, je t'appelle carrément. Ou…

Je laissai un silence pour donner un effet dramatique à mes paroles. Billy déplia son journal dans un grand froissement de papier.

— … Ou, si tu n'as pas eu de signe de moi pendant, disons, quarante minutes, tu pars à ma recherche.

— Hum…

Il regarda sa montre. Il me fit penser à un père, contrarié que l'on n'écoute pas ses conseils. Je sortis de la voiture, tournai au coin de la rue et disparus dans Jubilee Parade.

Une douzaine de magasins entouraient une cour intérieure. Il s'agissait de petites échoppes d'un genre qui ne dure jamais très longtemps : fleuriste, quincaillerie, papeterie, boutiques diverses. On y trouvait tout ce que l'on pouvait acheter dans un supermarché, moins cher le plus souvent. Les unes après les autres, elles avaient fait faillite. Des affiches liquidation se racornissaient lentement dans les vitrines comme des drapeaux de reddition. La ruine de la galerie marchande avait été précipitée par la construction du centre commercial de l'Exchange, à moins de cinq cents mètres de là. Des douzaines de magasins sur trois niveaux, dans une forêt de plantes

vertes, avec des escalators chromés et de la musique d'ambiance. Les gens préféraient ça.

Jubilee Parade avait tenté de se défendre en proposant des boutiques branchées, antiquaires et autres, mais ça n'avait pas marché. Les uns après les autres, les commerces avaient disparu, laissant derrière eux des cartons vides que le vent poussait d'un bout à l'autre de la cour.

Les sans-abri n'étaient pas venus tout de suite. Ils étaient arrivés par petits groupes, se contentant au début de s'installer dans l'embrasure des portes et sous les passages couverts. Il y avait des panneaux, décorés de chiens stylisés, indiquant que l'endroit était surveillé, mais ce n'était que du bluff. Moins de deux mois plus tard, les boutiques avaient été fracturées et les gens s'étaient installés à l'intérieur.

De temps en temps, le journal local publiait un article sur la Parade, disant que l'endroit attirait les jeunes fugueurs. La police faisait parfois des descentes pour jeter tout le monde dehors et, une fois, des huissiers avaient même fait clouer des planches sur les vitrines et poser des verrous sur les portes. Cela n'avait rien changé. Petit à petit, ils étaient tous revenus.

C'était un endroit sinistre que les gens du quartier préféraient éviter. Je n'aurais pas voulu vivre dans les environs et, lorsque je tournai le coin de la rue pour entrer dans la cour, je compris pourquoi des types comme Steven Hardy payaient pour les taudis le long du fleuve. Tout, plutôt que de vivre dans un endroit pareil.

Il y avait de petits groupes, des jeunes pour la plupart, agglutinés à l'intérieur des boutiques. Les volets de bois et les vitres des devantures avaient disparu. Certains étaient assis au milieu de piles de cartons, d'autres avaient déjà déroulé des sacs de couchage sur le sol. Il n'y avait pas d'éclairage, juste une bougie par-ci par-là, et quelqu'un, au fond d'une boutique, avait allumé une petite lampe à huile, du genre de celles qu'on trouve dans les magasins de camping.

Il faisait un froid de canard et on sentait l'humidité qui montait du sol. J'entrai dans une des boutiques et aperçus une place libre contre un mur. Je posai mon sac par terre et m'assis sur le sol glacial. J'espérais pouvoir parler aux gens autour de moi. Si j'avais l'air de vouloir passer la nuit ici, ils se méfieraient peut-être moins de moi. Je mis la main dans mon sac et dégageai discrètement le talkie-walkie pour enfoncer le bouton d'appel.

Il y avait une douzaine de personnes autour de moi, par petits groupes de deux ou trois, plus âgés que les gens que j'avais vus à l'extérieur. Trois ou quatre femmes de l'âge de ma mère parlaient

tranquillement. Au bout de quelques minutes, je m'approchai d'elles et les interrogeai au sujet de Steven Hardy. Elles secouèrent la tête énergiquement, disant que non, elles ne savaient vraiment pas. Je leur souris néanmoins, pensant que c'était la seule réponse à attendre d'elles, quoi qu'on leur demande.

De l'autre côté des femmes, quatre types jouaient aux cartes, des canettes de bière posées près d'eux faisant office de cendriers. Ils juraient bruyamment en se tapant sur l'épaule. Il y avait aussi deux hommes nettement plus âgés, assis plus loin. L'un d'eux portait un passe-montagne d'où dépassait une barbe argentée, l'autre, chaussé de minuscules lunettes rondes, était plongé dans un journal, le nez sur une grille de mots croisés. Je passai devant eux en retenant ma respiration pour ne pas sentir l'odeur âcre qu'ils dégageaient.

J'allai m'asseoir près de trois jeunes qui me tournaient le dos et leur demandai s'ils avaient vu Hardy, mais ils commencèrent à dire non avant même que j'aie fini de poser ma question. Ils avaient un chien squelettique qui reniflait autour de lui, plongeant sa truffe sous les tas de cartons et les sacs de couchage. Je l'enjambai pour retourner à ma place contre le mur.

Je pouvais apercevoir à travers les devantures dénuées de vitre des gens qui déambulaient par deux ou trois et qui entraient dans les autres boutiques. On ne voyait aucune personne seule. Je me demandai un instant si le fait d'être seule ne me ferait pas remarquer. J'aurais peut-être dû laisser Billy m'accompagner, finalement.

Non. Je revis ses vêtements élégants et pensai à sa mystérieuse petite amie. Je me souvins de son expression de dédain quand je lui avais dit que j'allais jouer les agents secrets pour découvrir où était Steven Hardy.

— Tu regardes trop la télé, inspecteur Maigret.

Je l'avais ignoré. Ce n'était pas lui qui avait vu Judy Hurst, raide morte sur le sol de la maison d'Empress Road. Je n'arrêtais pas de penser aux paroles d'Heather Warren : *Elle est morte étouffée par ses propres vomissures.* Cela me faisait frissonner. C'était encore plus horrible que de mourir d'un bon coup sur la tête, encore plus dégoûtant, encore plus désordre.

Je regardai ma montre. Il était huit heures et quart. Il fallait que j'envoie un nouveau signal à Billy dans douze minutes. Je pris mon sac à dos pour m'en faire un oreiller, posai la tête dessus et fermai les yeux.

Dans le noir, je commençais à geler. J'étais chaudement vêtue ; j'avais mis le collant thermolactyl de ma mère sous mon jean et trois

épaisseurs de pulls en haut. Je sentais néanmoins le froid s'insinuer lentement et j'avais l'impression que mes pieds et mes jambes étaient pris peu à peu dans une gangue de glace montant comme du béton.

Je m'assis en remontant mes genoux contre moi. Je mis la main dans mon sac à dos pour donner un coup bref sur le bouton du talkie-walkie. J'avais une ou deux minutes d'avance mais je m'en fichais.

Deux filles vinrent s'asseoir à côté de moi. L'une devait avoir mon âge, l'autre était nettement plus jeune.

— Ça va ? demanda cette dernière en étalant son sac de couchage.

— Ouais.

J'étais tentée d'engager aussitôt la conversation mais je me retins. Je ne voulais pas avoir l'air pressée de leur parler. L'autre fille sortit un paquet de cigarettes et je vis, lorsqu'elle tourna la tête, qu'elle avait une cicatrice, comme un point d'exclamation, au coin de l'œil. Un trait de trois centimètres de long qui pointait droit vers sa bouche. J'avais dû la dévisager trop franchement car elle me lança un regard furibond.

— Et alors ? Qu'est-ce que tu regardes ?

— Pardon, j'étais perdue dans mes pensées.

Je n'avais rien trouvé de mieux à répondre. Je détournai rapidement les yeux, les laissant parler tranquillement entre elles.

Sa colère m'avait fait peur. Mais je retrouvai bientôt mon calme, ne ressentant plus qu'une profonde lassitude. Il y avait près d'une heure que j'étais là et je n'avais rien découvert. Je baissai la tête sur mes genoux et fermai les yeux. Après ce qui me parut une éternité, je me redressai. À peine cinq minutes s'étaient écoulées. J'envisageais de me lever, pour aller dans une autre boutique, lorsque la plus jeune m'adressa à nouveau la parole.

— T'es nouvelle, non ? Je ne t'avais jamais vue.

L'autre regardait ailleurs.

— Non, je vis près du fleuve mais on s'est fait virer la semaine dernière.

— Près de là où la fille s'est fait tuer ?

— Oui, dans cette rue-là. Mon copain vivait dans sa maison. Je le cherche.

Je faisais de gros efforts pour que ma voix ne trahisse pas mon impatience.

— Ah bon ?

— Stevie Hardy. On vivait là-bas, dans un squat. Quand la police nous a virés, je suis allée passer quelques jours dans le West End. Je suis revenue hier et je ne sais pas ce qu'il est devenu.

— Hardy ? C'est pas ce mec qui est recherché par la police ?

— Si, dis-je en me penchant vers elle.

L'autre fille faisait des signes à quelqu'un qui venait d'arriver. La plus jeune tira sur sa cigarette. J'attendis quelques secondes, espérant une réponse quelconque. Rien ne vint. J'essayai encore.

— Moi, je sais qu'il a des copains par ici et…

Je laissai ma phrase en suspens, espérant qu'elle allait mordre à l'hameçon.

— Non. Je ne l'ai pas vu. Angie, t'en as pas entendu parler ?

L'autre fille se tourna vers nous et me regarda droit dans les yeux. Elle avait un regard acéré, comme si elle savait qui j'étais et ce que je faisais là.

— Qu'est-ce que tu lui veux ? dit-elle.

J'essayai de soutenir son regard sans fixer la vilaine cicatrice rouge et boursouflée qui ressortait malgré la pénombre.

— Et d'abord, t'es qui, toi ?

Ses mots me firent l'effet de coups de poignard. Toute mon assurance s'envola. Je ne savais pas quoi répondre, j'avais l'impression que tout le monde me regardait. Les conversations s'étaient arrêtées et tous les yeux s'étaient tournés vers moi. Les joueurs de cartes, leurs jeux contre la poitrine, tendaient le cou dans ma direction. Les jeunes s'étaient retournés pour voir ce qui se passait ; jusqu'au chien qui avait cessé de fouiller dans les cartons.

— Qu'est-ce qui nous prouve que t'es pas de la police ? dit-elle d'une voix nettement plus forte.

Toutes les histoires que j'avais pu inventer me semblaient stupides maintenant. Elles ne tenaient pas debout, je le savais.

Je me levai. Il était temps de me replier. Je ramassai mon sac à dos.

— Oh, va te faire voir ! marmonnai-je avec toute la dignité que je pus rassembler, vu les circonstances. Et si jamais tu vois Stevie, dis-lui que Patsy le cherche, ajoutai-je à l'intention de la plus jeune.

Et je m'éloignai vers le fond de la cour.

Je m'arrêtai quelques instants pour regarder les jeunes qui arrivaient de la rue. Ils formaient un groupe peu engageant. Ils

paraissaient sales et débraillés. Certains avaient des yeux comme des soucoupes et des mines patibulaires. D'autres chahutaient et riaient. Ils juraient, criaient, s'interpellaient à travers le square, se reconnaissant à grands cris.

Qu'avais-je espéré ? Que ces gens-là allaient m'adopter, me parler de Steven Hardy ? Je n'étais pas des leurs. Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure.

Il fallait que je sois folle pour croire que j'avais une chance de réussir.

Je tournai les talons et repartis en direction de la voiture de Billy.

14
Steven Hardy

Je voyais Billy à deux cents mètres de moi. Il était descendu de sa voiture et s'était adossé contre sa portière. J'avais le moral à zéro et j'allais lui faire un geste las lorsque j'entendis des pas précipités derrière moi. Je me retournai et reconnus la plus jeune des deux filles qui s'étaient assises à côté de moi.

Elle s'arrêta de courir à quelques pas de moi et franchit les derniers mètres en marchant lentement, brandissant sa cigarette devant son visage, comme un mannequin pour une publicité de tabac.

— Faut pas faire attention à Angie, dit-elle.

Je mis les mains dans mes poches en gardant les épaules affaissées. Je voulais qu'elle croie que j'étais toujours contrariée. Et j'espérais que Billy resterait là où il était.

— C'est quoi, son problème ? demandai-je d'un ton hargneux.

— Elle déteste les flics, c'est tout. Tu sais, elle en a bavé.

Je revis la cicatrice au coin de son œil en me demandant si c'étaient les flics qui lui avaient fait ça. Tout était possible.

— Mais il n'y a pas de raison qu'elle se défoule sur moi, dis-je en donnant un coup de pied dans un caillou sur le trottoir.

— T'as raison. Écoute, je ne sais pas si ça peut t'aider, mais un des mecs a entendu dire que ton ami Stevie était allé aux Mansions. Il est chez Big Alice. Elle s'occupe de lui. C'est tout ce qu'il a dit.

— Big Alice, répétai-je en essayant de ne pas trahir mon enthousiasme.

— Au numéro 32, troisième étage.

— Je vais aller là-bas alors.

— Mais tu sais, Angie, c'est une fille bien. Ça fait trois mois qu'elle s'occupe de moi maintenant.

— Hum.

— Elle n'aime pas que les gens la regardent, c'est tout.

— À cause de sa cicatrice ?

Tout en essayant d'entretenir la conversation, je regardais Billy

par-dessus mon épaule. Il n'avait pas bougé.

— Comment cela lui est-il arrivé ?

— Un accident de voiture, dit-elle en jetant par terre son mégot qui continua de rougeoyer quelques secondes dans la nuit. Son père et sa mère ont été tués sur le coup et elle a été éjectée à travers le pare-brise. Elle n'a plus personne maintenant, à part moi. C'est pour ça qu'elle est un peu bizarre, conclut-elle avant de tourner les talons.

Je la suivis du regard jusqu'au moment où elle disparut au coin. Toute ma joie de connaître enfin l'adresse de Steven Harry s'était envolée. Le père et la mère d'Angie tués sur le coup. Exactement comme les parents de Billy.

Je me retournai et m'approchai de lui. Un voile de tristesse m'enveloppait comme une chape de brouillard. Lorsque j'arrivai près de mon ami, Steven Harry n'était plus que le dernier de mes soucis.

— Comment tu t'en es tirée ? demanda Billy.

Je ne pensais plus qu'au froid et à l'obscurité de la boutique. À la saleté, aux cartons, à l'odeur qui rappelait celle d'un vieux panier de linge sale. Et aux gens dépenaillés qui ressemblaient à des réfugiés de guerre. Et par-dessus tout, je me rappelai le regard mauvais qu'Angie m'avait lancé. Et la mort de ses parents.

— As-tu découvert quelque chose ? demanda Billy en posant une main sur mon bras.

— Oui, beaucoup de choses.

Ce fut tout ce que je pus dire. J'avais l'impression que ma tête allait exploser.

Sans un mot, il me prit dans ses bras.

Railway Mansions était un cran au-dessus de Jubilee Parade. La plupart des appartements avaient l'électricité et, bien que l'endroit fût surpeuplé, il paraissait moins délabré et moins humide que les boutiques que je venais de quitter. Nombre de fenêtres étaient condamnées par des planches et deux ou trois portes d'entrée avaient été défoncées mais la plupart des appartements étaient fermés et semblaient habités. Il y avait des vitres à certaines fenêtres et on pouvait même voir des rideaux.

Le mur extérieur était couvert de slogans : les sans-abri ONT DES DROITS EUX AUSSI. SQUATTERS, UNISSEZ-VOUS. Quelqu'un avait même ajouté : dénonçons les abus.

Nous sommes montés, Billy et moi, au dernier étage. Des hommes

et des femmes d'un certain âge étaient assis dans l'escalier. Certains buvaient à la bouteille, d'autres se contentaient de fumer, le regard perdu dans le vide. Billy prit un air dégoûté.

— Pourquoi ces gens ne font-ils rien ?

— Que veux-tu qu'ils fassent ? Qu'ils portent plainte ? lui demandai-je en haussant les sourcils. Peut-être devraient-ils engager des poursuites ?

— D'accord, d'accord, répondit-il en montant quatre à quatre.

Il y avait moins de monde au fur et à mesure que nous montions, et moins de saletés par terre. Le troisième étage semblait mieux entretenu. Je ne vis aucun carreau cassé et il y avait des plantes vertes le long du balcon. Deux ou trois personnes bavardaient debout devant leurs portes, éclairées par la lumière qui venait de l'intérieur des appartements. Elles tournèrent la tête à notre passage, sans s'intéresser vraiment à nous, et reprirent aussitôt leur conversation. On avait une impression de normalité, comme s'il s'agissait d'un immeuble ordinaire. Je m'attendais presque à voir des bouteilles de lait vides, attendant d'être ramassées par un laitier à la mine réjouie.

Lorsque nous arrivâmes au numéro 32, je m'arrêtai devant la porte, pleine d'appréhension. J'avais des tiraillements d'estomac. Si Big Alice était là, accepterait-elle de nous parler ? Steven serait-il là ? Parlerait-il ?

Billy s'était penché à la fenêtre et regardait les gens assis sur le rebord des balcons devant les appartements en dessous.

Je frappai à la porte, prête à me trouver devant une énorme matrone avec un triple menton et une voix essoufflée.

On mit un certain temps à nous répondre. Et ce fut une femme immense – bien mesurer un mètre quatre-vingts – qui nous ouvrit. Elle devait être de l'âge de ma mère ou peut-être un peu plus vieille. Elle avait des cheveux poivre et sel, portait un bleu de travail et je ne sais combien de rangées de perles autour du cou. Elle avait des boucles d'oreilles qui représentaient des oiseaux en métal suspendus en plein vol. Un anneau d'argent lui transperçait la narine.

— C'est pour quoi ? demanda-t-elle avec humeur.

— Je m'appelle Patsy Kelly et…

J'avais décidé de jouer franc jeu avec elle et de lui dire la vérité.

— J'sais pas qui t'envoie mais c'est plein. J'ai quatre gamins qui pieutent ici, j'peux pas prendre une personne de plus. Désolée.

Elle repoussa la porte. Je bloquai le battant avec mon pied.

— Alice, je veux voir Steven Hardy.

Elle rouvrit le battant. Ses yeux allèrent de moi à Billy, qui ne pouvait que se faire remarquer avec sa tenue soignée, ses vêtements repassés et sa coiffure bien nette.

— Alice, je sais que Steven Hardy est avec vous, dis-je en me penchant vers elle et en baissant la voix. Je ne suis pas de la police. Je n'ai aucun rapport avec elle. C'est moi qui ai trouvé le corps de Judy Hurst. Dites-le à Steven, dites-lui de me regarder par la fenêtre. Il vous le confirmera parce qu'il m'a vue là-bas, l'autre jour.

— Qui t'a dit que Steven était ici ? demanda-t-elle d'une voix calme mais vibrante de colère.

— Il faut que je sache s'il a quoi que ce soit à voir avec le meurtre. Je n'irai pas voir la police, quoi qu'il me dise. Je dois savoir pour disculper les autres. Il faut que je lui parle.

Elle se mit à dévisager Billy sans rien dire.

— Billy est mon copain. Il m'accompagne, c'est tout. Il n'a rien à voir dans cette histoire. Dites à Steven de me regarder par la fenêtre. S'il ne veut pas me voir, je partirai, et je n'irai pas trouver la police. Je le jure. Je vais vous donner mon adresse pour que vous sachiez où me retrouver si je le faisais.

Quelqu'un cria à l'intérieur. Alice se retourna un instant. Je n'arrivais pas à saisir ce qui se disait.

— Reste là, me dit-elle.

Et elle referma la porte.

Je reculai contre Billy. J'avais les bras crispés d'énervement.

Je me demandais ce que j'allais faire si Steven me disait qu'il l'avait tuée. Tiendrais-je ma parole ou irais-je trouver la police ?

— Tu as été parfaite, chuchota Billy en me serrant l'épaule.

Je regardais vers la fenêtre en espérant que le rideau s'écarterait et que Steven Hardy me regarderait. Il n'y eut aucun mouvement mais, au bout de quelques instants, je distinguai une forme immobile derrière les carreaux. Je restai sans bouger, retenant ma respiration ; j'avais l'impression de participer à une séance d'identification. Ma main pendait à mon côté. Billy la serra. Juste une seconde. Puis il la lâcha.

La porte s'ouvrit, livrant passage à Alice.

— Tu ferais mieux d'entrer, dit-elle, les yeux froncés d'inquiétude, scrutant le balcon comme si tout un escadron de police pouvait s'y cacher.

Steven Hardy n'avait plus du tout la même allure. Il s'était fait couper les cheveux et les avait teints en noir. Il portait un petit anneau à la narine, comme Alice. Si je l'avais croisé dans la rue, je ne l'aurais pas reconnu.

Il était assis par terre sur un sac de couchage, dans la pièce du fond. Il portait un énorme pull à col roulé qui lui arrivait au menton et recouvrait ses mains. Il semblait avoir froid pourtant. Il y avait autour de lui tout un tas de couvertures et de vêtements et deux ou trois caisses de lait en plastique retournées. Des cartons couchés sur le côté servaient d'étagères. Il y avait un petit réchaud à gaz sur le côté duquel était gravé alice. On entendait le bruit d'une télé dans la pièce attenante et un brouhaha de voix accompagné de cliquetis de vaisselle et de couverts.

Nous restâmes debout, gênés, n'osant rien dire, jusqu'à ce qu'Alice aille fermer la porte.

— Allez, au travail ! dit-elle d'un ton agressif.

Je me demandai s'il lui arrivait d'être détendue ou de sourire. Chaque fois qu'elle secouait la tête, les oiseaux de ses boucles d'oreilles se balançaient dans tous les sens. J'allai m'asseoir près de Steven. Billy s'appuya contre le mur.

— Steve, vous sortiez de la maison d'Empress Road quand je suis arrivée. Lundi dernier. Vers cinq heures et demie, six heures, commençai-je.

Il ne dit rien. Alice se tenait les deux mains sur les hanches, l'air prête à bondir. J'essayai encore :

— Steve. J'ai trouvé le corps de Judy Hurst quelques minutes après vous avoir croisé sur le pas de la porte. Je sais que la police pense que vous avez quelque chose à voir avec ce meurtre.

Il tressaillit à ces mots et jeta un coup d'œil furtif vers Alice. Elle s'agenouilla près de lui.

— Ça va, Stevie. Cette fille n'est pas de la police. Elle veut simplement que tu lui dises ce qui s'est passé.

Elle se tourna vers moi.

— Steve n'est pas doué pour la communication, tu sais. On peut dire qu'il a jamais eu de chance dans sa vie.

Je sentais la présence de Billy derrière moi. Je repris d'une voix plus douce :

— Quand vous êtes sorti de la maison, vous aviez l'air mort de

frayeur, Steve. La police croit que c'est vous qui avez tué Judy. Il faut que je sache ce qui s'est passé.

— C'est pas moi, dit-il en regardant à nouveau Alice.

Alice lui prit la main, toujours enfouie sous la manche, et la serra.

— Dites-moi ce qui s'est passé, et pourquoi vous étiez là-bas.

Il resta un moment sans bouger puis il se pencha pour chuchoter à l'oreille d'Alice.

— Il veut que ce soit moi qui vous raconte, soupira Alice.

Elle parut se voûter, les traits durs de son visage s'adoucirent.

— Stevie vit à Empress Road de temps en temps. J'y ai habité quelques mois l'année dernière avant de venir ici. Il y a des douzaines de maisons là-bas, qui appartiennent presque toutes à Cooper, et qui sont vides depuis des années. Nous en louons quelques-unes et nous pouvons aller dans les autres. Le loyer est bas, toujours payé cash. Ça représente pas grand-chose pour Cooper mais c'est toujours ça que les impôts voient pas.

« Steve a des copains dans un squat à l'ouest de Londres et il fait la navette entre les deux. Lundi dernier, il revenait de chez ses amis où il avait passé près d'un mois. Il est allé à Empress Road il avait encore la clé.

Je regardai Steven Hardy. On n'avait pas l'impression qu'il était suffisamment malin pour traverser Londres. J'imaginai sa clé attachée par une ficelle autour de son cou.

— Il est arrivé à la maison vers douze heures.

— Midi, précisa Steven.

— Il est monté au premier étage, vers la chambre qu'il avait déjà occupée, il a déroulé son sac de couchage, s'est glissé dedans et il a fait un petit somme. Il a été réveillé par des éclats de voix en bas, des gens en colère qui criaient.

— Oui.

— Et s'il y a bien une chose que Steven n'aime pas, ce sont les disputes. Il les supporte pas.

— J'aime pas les discussions, opina-t-il.

Il avait remonté ses genoux et les serrait entre ses bras.

— Alors il est resté en haut. Pendant quatre heures, il m'a dit.

— Un bon moment, ponctua Steven.

— Et lorsqu'il est descendu, il a trouvé le corps de la fille. Et c'est

là qu'il est tombé sur vous.

Je restai assise sans rien dire, réfléchissant à ce qu'ils venaient de me raconter. Cela ne me surprenait pas du tout. C'était plus ou moins ce que je m'étais attendue à entendre. Mais ça paraissait tellement faible comme défense. Je savais déjà combien cela paraîtrait peu crédible à la police et à Heather Warren, l'inspectrice.

Alice dut prendre mon silence pour du doute.

— Mon Dieu ! Vous ne le croyez pas !

— Si… si, bien sûr, dis-je en me tournant vers Billy, cherchant son soutien.

Son visage était impassible. Pendant un moment, je lui trouvai tout à fait l'allure d'un flic.

— Montre-lui, Stevie. Vas-y, montre-lui !

Steven Hardy prit un air contrarié. Il fronça les sourcils.

Je regardai Alice, sans comprendre. Steven Hardy tendit ses deux bras devant lui. Alice remonta les manches du pull pour dégager ses mains. Il serrait toujours les poings, ou plutôt ses doigts étaient repliés sur eux-mêmes comme s'ils tenaient fortement quelque chose.

Alice nous regarda, Billy et moi. Je ne comprenais pas ce qui se passait.

— Vous voyez les mains de Stevie ? dit-elle.

Je hochai la tête.

— Il peut à peine les bouger. Il a de l'arthrite depuis son enfance. Ses articulations sont atteintes, certaines plus que d'autres. Ses mains sont recroquevillées. Il ne peut pratiquement plus bouger les doigts. Et il a du mal à s'en servir. Il peut à la rigueur tenir un crayon, de l'argent, une fourchette ou une clé, mais rien de plus gros. Il n'a aucune force dans les mains. Il peut tenir un pinceau mais il ne pourrait pas peindre sur un mur avec. Touchez-les, allez-y. Touchez !

Je m'avançai pour prendre la main de Steven. Ses doigts étaient raides. Un bref instant, je pensai aux doigts de Judy Hurst ; c'étaient eux que j'avais vus en premier quand j'avais découvert son corps. Je tirai doucement sur les doigts. Ils bougèrent mais je vis la bouche de Steven se crisper.

— Il est bien incapable de tuer une mouche, alors une fille solidement bâtie, n'en parlons pas.

— Alors, pourquoi n'est-il pas allé trouver la police ?

Billy avait parlé derrière moi d'une voix calme, posée.

— Parce que les gens comme nous ont pas confiance dans la police, dit Alice en se relevant.

Alice nous fit une tasse de thé, et Steven nous raconta tout ce dont il se souvenait.

— J'ai entendu trois voix, deux femmes et un homme. Un homme, il n'y avait qu'un homme.

— Avez-vous pu comprendre ce qu'ils disaient ?

J'observai Alice : elle semblait inquiète. Elle regarda sa montre.

— Avez-vous entendu ce qu'ils disaient ? répétai-je, d'une voix plus pressante que je ne l'aurais voulu.

— Non, non.

Je croisai les jambes et enfouis mon visage dans mes mains. J'étais horriblement découragée.

J'avais seulement pu découvrir que trois personnes étaient présentes au moment du meurtre de Judy Hurst. Il y avait la victime, et les deux autres, un homme et une femme, étaient ses assassins. Mais qui étaient-ils ? C'était cela qu'il me fallait savoir.

Je me ressaisis, finis mon thé et me levai.

— Merci, Steve.

Steve n'était pas l'assassin de Judy Hurst, c'était tout ce que je savais. Je notai mon nom, mon adresse et mon numéro de téléphone sur un bout de papier que je tendis à Alice, au cas où il se souviendrait d'autre chose.

Tandis que j'avançais sur le balcon, j'entendis Billy parler à Alice.

— La police prétend qu'il a déjà été accusé d'incendie volontaire, qu'il a fait de la prison. Il n'en paraît pas capable.

— Non. Steve a été placé toute sa vie dans des institutions. Il passait d'un établissement à une famille d'accueil avant de se retrouver dans une autre institution. Un jour, il a débloqué. Il y a eu un incendie. On a dit que c'était lui qui avait mis le feu mais… craquer les allumettes, ça non plus, il peut pas le faire avec ses mains.

Pauvre Steve.

Mes pensées me ramenèrent à Empress Road. Un homme et une femme s'y trouvaient au moment de la mort de Judy. S'étaient-ils mis à deux pour la tuer ? Ou un seul s'en était-il chargé ?

— Et on l'a envoyé en prison ? demanda Billy, insistant lourdement.

J'entendis alors quelqu'un qui criait à l'intérieur de l'appartement. Alice et Steven regardèrent autour d'eux. Je m'arrêtai pile. Steven Hardy courut vers moi sur le balcon, l'air content de lui.

— Je me souviens d'un truc.

— C'est super, Steven, dis-je d'un air faussement enthousiaste.

Je doutai que cela ait une quelconque importance. J'entendis à ce moment-là Alice chuchoter à Billy :

— C'était une maison de redressement. Une de plus.

Steven Hardy m'avait attrapée par la manche de ma veste.

— Le type a dit : « Pour l'amour du ciel, Michelle ! » Ouais, c'est ce qu'il a dit : « Pour l'amour du ciel, Michelle ! »

Je restai un moment sans bouger, les mots ricochant dans ma tête.

Pour l'amour du ciel, Michelle ! L'homme avait dit ça.

Je dévisageai Steven, puis Billy. Alice nous regardait d'un air las. J'eus brusquement envie de danser sur le balcon mais je me retins. Je me contentai de prendre le visage de Steven entre mes mains pour poser un baiser bruyant sur sa joue.

Pour l'amour du ciel, Michelle ! C'était ce que l'homme avait dit.

15
Un plan d'enfer

Nous étions allés acheter à manger chez McDonald's pour déjeuner dans la voiture. Il était onze heures et demie, et Billy devait me déposer chez moi après.

— Michelle Cooper était là quand Judy Hurst a été tuée. Peux-tu croire une chose pareille ? demandai-je à Billy. Sa propre mère !

J'imaginais Michelle Cooper penchée sur le corps de sa fille, lui jetant un regard vicieux.

— Je croyais qu'elle avait passé tout l'après-midi avec Cooper ?

— Oui, c'est ce que la police a dit, mais souviens-toi, George Cooper avait pris un sédatif pour calmer sa migraine. Il a peut-être dormi tout l'après-midi et elle a pu en profiter pour s'éclipser. Il ne faut que quelques minutes en voiture pour aller de chez elle à Empress Road. Elle aurait pu être de retour avant qu'il ne se réveille !

— Judy a peut-être été tuée accidentellement, dit Billy, toujours à la recherche d'une explication rationnelle.

— Elle a été frappée sur la nuque à plusieurs reprises. Cela me paraît rien de moins qu'intentionnel.

— Peut-être que ce n'est pas Michelle mais l'homme qui l'accompagnait qui l'a fait.

— L'homme qui l'accompagnait… répétai-je.

Et je mordis dans mon cheeseburger.

Il y eut un long silence tandis que Billy et moi avalions notre repas. L'homme qui accompagnait Michelle Cooper ne pouvait être que Terrv Hicks. Voilà comment j'imaginais la scène : Judy Hurst avait découvert la liaison entre sa mère et Terry Hicks, et leur avait demandé des explications. Peut-être les avait-elle menacés de tout révéler à Georgie Cooper. Paul Hurst m'avait laissé comprendre que Michelle et Judy appréciaient le luxe dans lequel elles vivaient, grâce à Georgie Cooper. Peut-être que Michelle ne voulait pas courir le risque de perdre tout ça.

— Mais de là à tuer sa fille, dis-je à voix haute, je ne peux pas y croire, quoi qu'elle ait fait.

Nous avions fini de manger. J'écartai toutes mes hypothèses et cherchai à me rassurer une fois de plus.

— Mais j'avais raison, finalement, non ? Il y avait quelque chose là-dessous. La liaison de Michelle Cooper avec le petit ami de sa fille, c'était quand même une découverte importante.

— Parfait, Arsène Lupin, on arrête là, dit Billy en m'ébouriffant la tête avant de reposer la main sur mon épaule.

Je remis tous les emballages et les barquettes de ketchup vides dans le sac en papier et sortis de la voiture pour les jeter. J'étais contente de moi. Je revis alors les doigts recroquevillés de Steven. Ils avaient permis à mon enquête de progresser, mais ce devait être dur de vivre tous les jours avec un tel handicap.

Je resserrai mon manteau autour de moi. Je me frottai délicatement le coin de l'œil et sentis mes cils durcis par le mascara.

Je me demandai ce que faisait ma mère. Il était temps de rentrer à la maison.

Je remontai dans la voiture.

— Il reste un dernier problème pourtant, dis-je en serrant énergiquement ma ceinture.

— Plus qu'un ? dit-il en me regardant. Tiens, c'est coincé, dit-il en tirant si fort sur sa ceinture qu'elle se détacha d'un coup.

Il se pencha pour la remettre en place. Il n'était qu'à quelques centimètres de moi. Je pouvais sentir l'odeur puissante de son après-rasage. Il était concentré sur la boucle de sa ceinture et ses cheveux me chatouillaient le nez. J'eus soudain très envie de l'attirer contre moi, de le prendre dans mes bras comme il m'avait prise dans les siens tout à l'heure. Il releva la tête et, un bref instant, sa bouche fut si près que j'aurais pu la toucher. Je le regardai droit dans les yeux, sans ciller.

Ses lèvres étaient entrouvertes et je sentis son souffle sur mon visage.

J'aurais voulu l'embrasser.

J'étais déchirée par les hésitations. Il y avait cette fille qu'il fréquentait, et notre amitié, et surtout, avant toute chose, la possibilité que lui n'en ait pas envie du tout. Et si je l'embrassais sur la bouche et qu'il me dise : « Pat, je t'aime beaucoup, mais pas de cette façon » ou alors : « Pat, j'ai quelqu'un dans ma vie » ?

Je me renfonçai dans mon siège, loin de lui. Un gloussement idiot m'échappa.

Il se détourna et prit un chiffon pour essuyer l'intérieur du pare-brise.

— Un problème, tu disais ? reprit-il d'une voix sérieuse.

— Oui, répondis-je d'un ton morne, tout mon enthousiasme retombé. Terry Hicks. Ma théorie ne tient que s'il était là. Mais la police a vérifié son alibi. Il a quitté son travail pour rentrer chez lui, prétendant qu'il ne se sentait pas bien, mais il a dit à la police qu'il s'était éclipsé pour aller réparer la voiture d'une amie. C'est l'inspectrice qui me l'a dit. Il s'agissait de la voiture de Sharon Bradley. Elle a dit qu'il était resté tout l'après-midi.

— Peut-être qu'elle ment ? dit Billy en démarrant.

— Mais pourquoi ? Tu ne penses tout de même pas qu'elle est impliquée dans cette histoire, elle aussi ? Mon Dieu, les meurtriers ne cessent de se multiplier !

— Hum…

Nous parcourûmes sans rien dire la courte distance qui nous séparait de chez moi.

— Je crois que nous devrions aller lui parler, dit Billy en se garant devant la maison.

Je serrai le poing et me mis à le mordiller…

— Nous pourrions peut-être lui extorquer la vérité. J'ai du temps demain matin.

— Pourquoi pas ? Tu passes me prendre vers dix heures ?

Je lui plantai une bise sur la joue, lui passai une main dans les cheveux pour ébouriffer sa coupe bien nette et sortis de la voiture.

Ma mère n'était pas encore couchée. Elle était en train de classer des papiers sur le tapis du salon. Une bouteille de vin avec un bouchon en plastique était par terre, à côté d'elle. Un verre à pied était posé sur la cheminée et un sac de tortillas traînait sur la table basse.

— Tony a appelé, dit-elle en levant la tête. Il a dit qu'il reviendrait de Manchester demain, vers midi, ça dépendra de la circulation. Il veut te voir au bureau. Il m'a paru un peu fâché, c'est le moins qu'on puisse dire. Tu as fait quelque chose qui l'a contrarié ? demanda-t-elle en haussant les sourcils d'un air ironique.

— Non, répondis-je en m'agenouillant à côté d'elle.

Je me demandais ce qu'il me voulait. Si cela avait un rapport avec

l'affaire. J'espérais bien avoir quelque chose de concret à lui annoncer. Pour le moment, je n'avais qu'une liste d'éventualités. Mais une chose était certaine : Michelle Cooper était présente quand sa fille avait été tuée.

Je regardai ma mère assise en tailleur sur le tapis et la pris dans mes bras pour la serrer tendrement contre moi.

16
Sharon Bradley

— Que sais-tu de Terry Hicks ? demandai-je à Billy.

Nous étions assis au café, en face de chez le coiffeur où Sharon Bradley travaillait. Elle devait venir nous rejoindre à treize heures, au moment de sa pause du déjeuner. Juste pour parler de Judy Hurst, lui avais-je dit. Billy lisait le journal. Je regardais les gens qui passaient sur le trottoir.

— Terry Hicks : un bon mécanicien, pas particulièrement intelligent, il aime bien les vieilles voitures si mes souvenirs sont exacts…

— Beau garçon, quand même. Il s'habille bien… quand on s'intéresse à ça.

— Il reste à l'écart des autres ; au garage, je veux dire. Il n'aime pas perdre son temps. Il est assez sérieux. Il ne parle pas beaucoup…

— Je me demande ce qu'il a pu trouver à Judy Hurst, dis-je en me souvenant de ses bavardages stupides et de son visage toujours collé devant le miroir, aux toilettes des filles.

Je passai une main dans mes cheveux en me demandant soudain si je m'étais donné un coup de peigne ce matin. J'avais bien fait de mettre ma casquette des Giants de San Francisco.

— Et pourquoi est-il allé s'intéresser à la mère de Judy ?

Billy leva la tête de son journal et haussa les sourcils. Ça voulait dire : « Tu parles sérieusement ? Tu ne vois vraiment pas pourquoi ? »

Je bus une gorgée de thé.

Il avait raison. Les hommes avaient souvent des liaisons avec des femmes plus jeunes ou plus vieilles qu'eux. Judy Hurst était très jolie. Michelle Cooper devait avoir quarante ans environ. Elle était séduisante et très sophistiquée. Elle n'était pas heureuse en ménage et elle avait de l'argent à dépenser.

Mais pourquoi aller piquer le petit ami de sa fille ?

Je regardai ma montre. Il était une heure moins le quart. Je me forçai à penser à Sharon Bradley et aux questions que nous allions lui poser. Nous allions lui mentir sans scrupules. J'allais prétendre que

j'avais vu Terry Hicks passer dans une rue près du fleuve au moment même où elle prétendait qu'il était avec elle. Nous espérions que cela anéantirait ses allégations et qu'elle récuserait son alibi. Surtout si nous la menacions d'aller trouver la police avant elle.

Mais avant d'aborder ce sujet, nous allions lui parler de Judy et de sa mère.

Tel était notre plan.

Je finis mon thé et consultai ma montre une fois de plus.

Billy lisait toujours son journal. Il m'avait dit qu'il pouvait m'aider ce matin mais qu'il devait aller quelque part cet après-midi. Je me demandais où il devait se rendre et si cela concernait sa mystérieuse amie. De mon côté, je devais passer voir mon oncle Tony. J'essayai de ne pas penser à ce qu'il pouvait avoir à me dire.

Je me mis à songer au moment où j'avais eu envie d'embrasser Billy. Il y avait neuf ou dix mois que nous nous étions embrassés sous le gui. Notre amitié était toujours la même depuis. Peut-être encore plus forte depuis que j'avais décidé de prendre une année sabbatique avant d'aller à l'université. Mes amies, Mo, Sherry, Beth étaient toutes parties chacune de leur côté. Elles vivaient dans différentes résidences universitaires, elles étaient inscrites au club des élèves de première année et s'occupaient de l'union des étudiants. D'autres copains du lycée, que j'avais plus ou moins fréquentés, s'étaient trouvé du travail et je les avais perdus de vue.

Billy et moi avions passé beaucoup de temps ensemble cet été, et pas une seule fois je n'avais eu envie de l'embrasser ni de pousser notre amitié plus loin.

Pourquoi tout cela changeait-il maintenant ?

Je savais ce qu'on me dirait (si j'en parlais, mais ce n'était pas du tout dans mes intentions). Patsy est jalouse de la nouvelle venue. Cela ne lui plaît pas du tout que son meilleur copain soit amoureux. Elle en est malade de jalousie.

Était-ce vrai ?

Je regardai le profil de Billy et essayai de l'imaginer une fille à son bras. Je me remémorai la voix féminine. « Il n'est pas là pour le moment, puis-je prendre un message ? » C'était une manière d'affirmer sa présence : Je suis dans la maison de Billy même quand il n'est pas là. J'ai l'avantage.

Allons. C'était stupide d'aller imaginer des choses pareilles. N'était-ce pas exactement ce que les féministes reprochaient aux hommes : de mettre les femmes en compétition entre elles ? J'en étais arrivée à

détester cette fille que je ne connaissais pas, uniquement parce qu'elle fréquentait un garçon pour qui j'éprouvais des sentiments profonds.

Et je pensai alors à Michelle Cooper et à Judy Hurst. S'étaient-elles battues pour Terry Hicks ?

— Tiens, écoute ça ! s'exclama Billy, me tirant de mes pensées. Une Morris Minor vendue sept mille livres aux enchères. C'est incroyable !

J'allais lui répondre qu'il aurait mieux valu que nous parlions de ce qui nous attendait lorsque je l'aperçus à travers la vitrine.

Michelle Cooper venait de faire son apparition dans la rue piétonnière, vêtue d'un impeccable costume-pantalon noir !

— Tiens, regarde ça, plutôt, dis-je.

— Quoi ?

— Michelle Cooper en train de faire ses courses du week-end. Et elle est en deuil, ajoutai-je, tout en notant son maquillage soigneux ainsi que les chaussures et le sac assortis à sa tenue.

— C'est la mère de Judy ?

— Oui, et elle est séduisante, je sais.

— Et tu me demandais ce que Terry Hicks pouvait bien lui trouver ?

— D'accord, d'accord. N'en parlons plus…

Elle avançait tout en regardant les vitrines. Elle s'arrêta devant un distributeur de billets et attendit son tour.

Je la regardai, brusquement découragée. Billy avait raison. Il aurait dû y avoir une preuve, un signe extérieur. Un être humain était-il capable d'en tuer un autre et de le cacher ensuite aussi profondément ? Si elle avait tué sa fille, était-il possible qu'elle pose son eye-liner sans trembler ? Pouvait-elle se faire un brushing ? Ou réfléchir devant sa garde-robe à ce qu'elle allait mettre ? N'y avait-il pas quelque chose qui aurait dû lui écraser la poitrine, ou lui peser sur l'estomac comme un aliment indigeste ? Des milliers de dards qui lui torturaient l'esprit ?

Je la regardai tapoter le numéro de son code secret sur le clavier de la machine puis, après avoir jeté un bref coup d'œil par-dessus son épaule, prendre l'argent et repartir.

Quelques secondes plus tard, elle se retourna, regarda autour d'elle et entra dans un magasin.

— Regarde ça ! m'écriai-je, n'en croyant pas mes yeux. Regarde

donc ! Elle est entrée dans une agence de voyages.

Au même instant, Sharon Bradley sortait du salon de coiffure pour se diriger vers nous. J'exultais. Je tapais nerveusement du pied sur le sol. J'en étais sûre, Michelle Cooper détenait l'explication de la mort de Judy.

— Je connais quelqu'un qui travaille là-bas, dit Billy d'un ton désinvolte.

J'étais déjà en train d'imaginer Michelle Cooper achetant des billets pour Terry Hicks et elle. Des billets qui leur permettraient de gagner l'étranger, hors d'atteinte de la police et loin de George Cooper.

— Qui ? demandai-je sans bien savoir ce qu'il avait dit.

— Une employée. Une fille que j'ai rencontrée il y a quelques semaines.

— Elle doit vouloir s'enfuir avec Hicks. Essaie de le savoir, grâce à ton amie. Essaie de savoir ce qu'elle est venue faire.

— D'accord. Je la vois tout à l'heure.

Il me parut soulagé, comme s'il avait craint que je ne sois contrariée par ce qu'il me disait. Je l'étais peut-être. Mais j'avais d'autres chats à fouetter.

Sharon entra dans le café et se dirigea aussitôt vers notre table. Elle resta un moment, un doigt sur les lèvres, posant, comme si elle pensait à une chose très importante. Puis, haussant à peine la voix, elle dit à l'intention du garçon derrière le comptoir :

— Juste un sandwich aux crudités, aujourd'hui, Les. Sans beurre ni mayonnaise.

Elle se retourna vers nous en souriant.

— Les filles comme moi doivent surveiller leur ligne.

— Qu'est-ce qu'il faut pas entendre ! entendis-je le serveur lancer derrière elle d'une voix suffisamment forte pour qu'on l'entende tous, elle y comprise. Quand on est aussi belle, avec un corps pareil !

Sharon leva les yeux au ciel, comme si elle n'avait pas tout fait pour provoquer ce compliment, comme si cette démonstration de mâle admiration faisait partie des soucis quotidiens qu'elle devait endurer. Elle s'assit près de moi, face à Billy.

— Et toi, comment tu vas, Patsy ? demanda-t-elle, ne me jetant qu'un bref regard avant de dévisager longuement Billy.

— Comme ci comme ça, commençai-je.

Elle ne me laissa pas le temps d'en dire plus.

— Et toi, Billy ? J'ai entendu dire que tu étais dans l'automobile ces derniers temps.

— Hum, se contenta de marmonner Billy.

— Sherri ! cria l'homme derrière le comptoir.

Elle se leva pour aller chercher son déjeuner.

— Sherri ? dis-je, tandis qu'elle se rasseyait. Sherri ?

— C'est mon nouveau nom. C'est une petite adaptation de mon nom de baptême.

Son regard alla de moi à Billy et revint à moi.

— Ça plaît aux clients. J'ai plus de rendez-vous. Qui aurait l'idée d'aller dépenser vingt livres pour se faire coiffer par une Sharon ?

Très juste. Je me levai pour aller commander deux thés et deux glaces pour Billy et moi.

— Tu sais que c'est moi qui ai découvert le corps de Judy ?

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit.

— Parle-moi de l'enlèvement. Je sais que tu étais au courant.

— Euh… commença Sharon.

Elle prit sa bouteille d'eau et but au goulot.

— Qui a eu cette idée ? Judy ? Terry ? Ou Michelle ?

— Michelle ? Qui t'a dit…

— Peu importe qui me l'a dit, Sharon. Je sais simplement qu'elle était dans le coup. Alors, qui a eu cette idée ?

Sharon se renfonça dans son siège en regardant par la devanture. Elle se mit à tripoter la chaîne en or, ornée d'une petite plaque gravée *Sherri* qu'elle portait autour du cou.

— Écoute, c'est du passé, maintenant. À quoi bon en parler ? C'est juste un horrible accident. Un meurtre sans raison, ou je ne sais plus comment les journaux appellent ça.

— Je dois savoir ! dis-je, haussant soudain le ton.

Sharon sursauta et pinça les lèvres, brusquement contrariée. Je restai silencieuse quelques instants. Je ne savais plus quoi dire. Comment la faire parler ?

— Sherri, dit alors Billy d'une voix calme et basse, tu veux bien que je t'appelle Sherri, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle hocha la tête et se mit à marteler la table du bout des doigts, comme si elle jouait d'un piano invisible.

— Écoute, Sherri, Patsy a vraiment été bouleversée par toute cette histoire. Ce n'est pas très agréable de voir un cadavre, en particulier quand il s'agit de celui de quelqu'un qu'on connaît et qu'on aime bien.

Il s'arrêta. Tous deux se tournèrent vers moi pour me dévisager. Je réussis à ne pas hausser les sourcils et poussai un soupir déchirant.

— Elle se sent responsable, tu sais, elle croit que ce ne serait pas arrivé si elle était venue plus tôt, et ainsi de suite. Elle a vraiment besoin d'en discuter. C'est moi qui lui ai parlé de toi. « Pense à ta copine Sharon, Patsy. Je suis sûre qu'elle pourra te donner des éclaircissements. »

Je me laissai aller contre le dossier de ma chaise et je l'écoutai l'amadouer, un petit sourire aux lèvres. Je découvrais une facette de Billy que je ne connaissais pas. Où était passé l'adolescent mal dans sa peau et nerveux qui avait le don d'acheter les tennis à la mode de l'année précédente ? Et le jeune homme rougissant qui ne se détendait que lorsqu'il parlait d'embrayage et de moteur ? Je me souvins, un bref instant, des mois de deuil et du profond désespoir qu'il avait traversés à la mort de ses parents.

Celui que j'avais devant moi, en train de reprendre tranquillement mon interrogatoire, était tout à fait différent.

— C'est tout, disait-il. Nous voulons simplement savoir la vérité. Pour nous rassurer.

Sharon croisa les mains sur la table en soupirant. Elle jeta un coup d'œil à sa montre et commença :

— C'est Michelle qui a eu l'idée de l'enlèvement. Elle en avait marre de Georgie Cooper et voulait lui extorquer de l'argent. Vous savez, ils avaient fait un contrat de mariage disant que, s'ils se séparaient sans avoir eu d'enfant, Michelle repartirait avec ce qu'elle avait sur le dos, un point c'est tout. Michelle disait qu'il lui avait soutiré sa signature par la ruse. Elle disait qu'il était riche à millions et qu'il pouvait payer.

« Et donc – c'est Judy qui m'a tout raconté –, donc, ils ont décidé de simuler un enlèvement. Judy s'est même laissé couper les cheveux. Elle devait rester planquée quelques jours à Empress Road, le temps qu'il verse la rançon. Puis on la retrouverait errant sur le bord d'une

route, on l'emmènerait à l'hôpital et tout ce qui s'ensuit. L'argent et le ravisseur auraient disparu depuis longtemps. Je n'étais pas censée être au courant, personne ne devait le savoir, mais Judy n'a pas pu s'empêcher de tout me raconter et… enfin, c'était ça leur plan.

Jusque-là, c'était plus ou moins ce que j'avais réussi à reconstituer par moi-même.

— Elle te l'a dit ? fit Billy, la poussant à continuer.

— Ouais. Tu sais, on était copines…

— Et Terry Hicks ? demandai-je. Il était dans le coup ?

— Oui. Il y avait Michelle, Judy et Terry. Eux trois, c'est tout.

— Je peux comprendre que Michelle ait essayé d'extorquer de l'argent à George Cooper, mais pourquoi Judy l'aurait-elle aidée ? C'était dangereux. Ils auraient pu avoir de gros ennuis.

J'essayai de pousser Sharon à parler encore de Judy et de sa mère, espérant qu'elle ferait allusion à leur rivalité.

— Judy détestait George Cooper. Elle le haïssait depuis des années. Tu vois, avant que Michelle épouse Cooper, elle et Judy étaient vraiment très proches, comme deux amies ou deux sœurs. Une fois que Michelle s'est mariée, tout a changé. Georgie Cooper ne voulait jamais emmener Judy quand ils partaient en voyage. C'est pour ça que Judy le détestait tant. Et de toute façon, elle aurait fait m'importe quoi pour sa mère, elle l'adorait.

Je ne pouvais pas me retenir plus longtemps.

— Tu en es vraiment sûre, Sharon ? Et qu'est-ce qu'elle a pensé quand elle a découvert la liaison entre sa mère et Terry Hicks ? A-t-elle continué à l'adorer ?

Sharon recula. Apparemment, elle ne s'attendait pas à ça. J'étais contente comme si je venais de jouer un bon coup aux échecs. Je n'avais pas encore gagné, mais j'étais en bonne voie.

Billy intervint alors.

— Tu étais au courant, n'est-ce pas, Sharon, pour Michelle Cooper et Terry Hicks ? Nous voudrions juste savoir si Judy était au courant, elle aussi.

Sharon Bradley resta un long moment immobile, puis elle laissa échapper un rire qui sonna faux. Elle se mit à secouer la tête.

— Vous croyez tout savoir, hein ? Judy et sa mère étaient aussi proches qu'on peut l'être.

— Et pour Terry Hicks ? Comment pouvaient-elles être aussi

proches alors que la mère avait volé le petit ami de sa fille ?

— Vous n'avez rien compris.

— Quoi ? dis-je d'une voix insistante.

— Terry Hicks n'a jamais été le petit ami de Judy. Il a toujours été celui de Michelle. Michelle l'a connu quand il s'est occupé de sa voiture. Ils se sont revus. C'est seulement quand c'est devenu sérieux entre eux qu'elle a demandé à Judy de prétendre que Terry était son petit ami. Pour que Michelle puisse le voir, pour qu'il puisse venir chez elle.

Billy et moi, nous nous sommes regardés. Sharon se glissait hors de la banquette, prête à partir. Je m'aperçus brusquement que nous ne lui avions pas parlé de l'alibi, même si cela n'avait plus tellement d'importance.

Sharon s'arrêta au bout du siège et se retourna vers nous.

— Michelle Cooper a toujours obtenu tout ce qu'elle voulait, quitte à utiliser sa propre fille s'il le fallait. Judy commençait à en avoir marre. Elle voulait sortir avec des garçons. Terry Hicks en avait ras le bol lui aussi. C'est pour ça que Michelle voulait cet argent, pour avoir les moyens de le convaincre de rester avec elle.

« Mais c'est fini maintenant. Il va la quitter. Il est venu me voir, lundi dernier, très embêté, il m'a tout raconté. Il m'a demandé de sortir avec lui, si vous voulez savoir. Je ne l'ai pas dit à la police. Je leur ai dit qu'il réparait ma voiture mais ce n'était pas vrai. Il ne veut pas que Michelle soit au courant pour lui et moi, le temps qu'elle se remette de la mort de Judy.

Et elle se leva.

— Je compte sur vous pour ne pas répéter ce que je vous ai dit. Ça n'a plus aucune importance d'ailleurs. La pauvre Judy est morte maintenant. Tout a mal tourné et elle est morte.

Je la regardai traverser le café et repartir vers le salon.

— Terry Hicks était donc bien avec elle au moment du crime, dit Billy pour enfoncer le clou.

Ma belle théorie était réduite à néant. Je jetai un coup d'œil dans la rue ; au même moment, Michelle Cooper sortait de l'agence de voyages. Elle refermait la fermeture éclair de son sac d'un air crispé.

Je la regardai se fondre aux autres passants et la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

Michelle Cooper n'avait pas piqué le petit ami de sa fille, finalement.

— Allez, Pat, ne t'en fais pas, dit Billy en comptant sa monnaie sur la table.

Je le regardai en me demandant qui était cette fille qu'il connaissait à l'agence.

17
Renvoyée

J'arrivai au bureau à deux heures. La porte était ouverte, les bagages de mon oncle étaient posés par terre mais lui n'était pas là. Je jetai rapidement un regard autour de moi pour m'assurer que tout allait bien. Je n'avais vraiment pas le moral ; je me demandais pourquoi il voulait me voir.

J'avais classé ses dossiers. J'avais ouvert et trié le courrier. J'avais noté tous les appels et répondu quand il le fallait. J'avais classé tous les catalogues de matériel par ordre alphabétique. J'avais jeté tous les vieux journaux et les publicités. J'avais nettoyé l'évier et la vaisselle pour le thé et le café.

Et j'avais résolu en partie l'affaire Judy Hurst.

Je me demandais où il était. J'entrai dans son bureau et ouvris sa fenêtre. Je me penchai pour voir s'il était en bas, à la boulangerie, mais on ne pouvait pas la voir de cet angle. Je refermai la fenêtre et revins à mon bureau.

J'avais tout de même plusieurs choses à lui apprendre. C'était Michelle Cooper qui fréquentait Terry Hicks, pas Judy. Et Michelle Cooper était là quand Judy avait été tuée. Ainsi qu'un homme.

Je m'assis sur ma chaise sans enlever mon manteau. Mais ce n'était pas Terry Hicks. La porte s'ouvrit et mon oncle entra, un sac de la boulangerie à la main. Son sourire s'effaça lorsqu'il me vit.

— Patricia.

Il ne dit rien de plus.

Il était habillé décontracté, en pantalon de jogging avec des tennis qui semblaient tout juste sortis de leur boîte. Il portait une veste en coton avec une petite ancre brodée sur la poche. Je me serais presque attendue à voir une casquette de marin posée sur l'un de ses sacs.

Il sentait l'eau de toilette. Un après-rasage assez sucré ou un parfum de femme.

— Je dois passer un coup de fil et ensuite j'aimerais avoir une petite conversation avec vous, jeune fille.

Je me renfonçai dans mon siège, affichant un air boudeur que je

n'avais pas arboré depuis mes premières années d'école. J'allais me faire enguirlander.

Ce ne serait pas la première fois que mon oncle Tony allait me faire la leçon. Je me souvenais des occasions où ma mère l'avait fait venir pour me sermonner. Une fois, c'était parce que j'avais fumé et une autre parce que j'étais rentrée à deux heures du matin.

Si seulement ma mère avait pu savoir que mon oncle avait beau s'emporter et me gronder, je m'en moquais ! Chaque fois que j'avais fait quelque chose de mal, j'étais bien assez punie par la honte et le regret d'avoir fait de la peine à ma mère et de l'avoir inquiétée. C'était suffisant pour que je ne recommence pas. Mais c'était toujours le même rituel : elle appelait mon oncle et j'étais consignée dans ma chambre jusqu'au moment du sermon. Il me comparait à chaque fois à l'ineffable Sarah, sa merveilleuse fille qui cousait si bien et qui ne faisait jamais rien de mal.

Le téléphone du bureau était posé devant moi. Je me penchai et décrochai doucement le combiné. Je le collai contre mon oreille en bouchant le micro avec ma main.

Je reconnus la voix de tante Géraldine. Elle ponctuait toutes les phrases de son époux de « oui chéri, oui chéri, oui chéri ». Il lui racontait qu'il avait un imprévu au bureau, qu'il rentrerait tard. Puis il lui dit au revoir et raccrocha tandis qu'elle disait toujours « oui chéri, oui chéri ». Je me penchai, prête à raccrocher en même temps que lui.

Dès que je reposai le téléphone, il se remit à sonner. Je décrochai à nouveau, en même temps que mon oncle. Il devait avoir oublié que j'étais là car, normalement, c'était moi qui prenais tous les appels. Je haussai les épaules, m'apprêtant à raccrocher lorsque je reconnus la voix de Michelle Cooper. J'écoutai en retenant ma respiration.

— Monsieur Hamer ?

Mon oncle répondit de sa plus belle voix de fonctionnaire. Michelle Cooper se mit à parler d'un ton précipité.

— J'espère que vous allez rappeler à l'ordre votre personnel, monsieur Hamer. Les membres de ma famille sont suffisamment bouleversés sans qu'on vienne les importuner.

Mon oncle grommela qu'il allait faire le nécessaire.

— J'interdis qu'on ennuie mon fils avec cette histoire. Ne pensez-vous pas que nous sommes déjà assez perturbés ?

Il l'assura qu'il allait sévir.

— Mon mari et moi allons partir quelques semaines dans notre villa en Espagne. Juste pour être loin des journalistes et de l'enquête.

Nous avons dit à la police tout ce que nous savions. Nous allons devoir attendre des semaines avant qu'ils nous rendent le corps pour l'enterrement.

Ils avaient raison de partir, lui dit-il.

— Vous n'avez donc qu'à envoyer votre facture au bureau de mon mari, et vous serez intégralement payé.

Mon oncle la remercia chaudement comme si Michelle Cooper lui faisait une grande faveur.

— Et rappelez-vous. Je ne veux plus qu'on ennuie mon fils. Il souffre déjà bien assez.

Et elle raccrocha. Pas d'au revoir. Pas de remerciements. Rien.

Je reposai vite le combiné.

Le fils de Michelle Cooper souffrait déjà bien assez. Paul Hurst et ses larmes de crocodile. Était-ce lui qui se trouvait avec sa mère ce fameux après-midi ?

Je pris mon sac pour le retourner sur mon bureau. Il contenait plusieurs bouts de papiers que je défroissai les uns après les autres. Je trouvai celui que je cherchais. La liste des alibis que Heather Warren m'avait donnée. Je les passai en revue pour retrouver celui de Paul Hurst. Il était chez lui avec son père. Il l'aidait.

La porte s'ouvrit. Je sursautai comme si j'étais prise en flagrant délit. Le visage de mon oncle était rouge de colère. Je m'attendis presque à des roulements de tonnerre lorsqu'il ouvrit la bouche.

Mais ce fut pire que ça.

Je ne sais plus très bien pourquoi j'ai fondu en larmes.

Peut-être parce que mon oncle hurlait en faisant de grands gestes pour souligner ses arguments, pointant de temps en temps son doigt sur mon épaule. Il s'était arrêté une ou deux fois de crier pour arpenter la pièce de long en large et, à travers le voile de mes larmes, je l'avais vu se regarder dans la glace pour redresser un sourcil ou vérifier s'il était bien rasé.

Il m'avait engagée uniquement pour rendre service à sa sœur. Il n'avait vraiment pas besoin d'une écolière mal élevée pour encombrer son bureau. Et voilà que maintenant elle importunait ses clients alors qu'elle avait déjà déclenché des catastrophes en faisant de la rétention d'informations ! Avait-il besoin de rappeler que la vie de la victime aurait peut-être pu être sauvée ? Fallait-il qu'il le rappelle ?

Mais pour qui se prenait-elle ?

(Patsy Kelly, détective privé, simplement, me dis-je amèrement.)

Les larmes me montèrent aux yeux, énormes, comme du plastique liquide, et elles restèrent accrochées au coin de mes paupières jusqu'à ce que je les essuie.

J'essayais bien de temps en temps de placer quelques « mais » et de lui dire ce que je savais sur Michelle Cooper, mais mes paroles étaient aussitôt noyées sous le torrent verbal dont il m'inondait.

Et tout le long de son discours, il ne cessait de se regarder dans la glace, resserrant sa ceinture, boutonnant et déboutonnant sa veste.

Au bout de dix minutes, il m'annonça que j'étais renvoyée.

— Ramasse tes affaires, me dit-il, et disparais le plus vite possible. Voilà la clé. Tu refermeras derrière toi et tu laisseras la clé à la boulangerie. J'appellerai ta mère ce soir.

Sur ce, il partit en claquant la porte.

J'étais pétrifiée sur mon siège, mon sac retourné sur le bureau, le petit bout de papier avec les alibis des familles Hurst et Cooper étalé devant moi.

J'enfouis mon visage entre mes mains et me mis à pleurer de plus belle, pas à cause de ce que Tony, cette brute, avait pu dire, mais parce que j'avais tout gâché. Je n'étais pas plus avancée maintenant que le week-end dernier, quand je croyais que nous avions simplement une fille disparue à retrouver.

D'un geste théâtral, je ramassai toutes mes notes et les jetai dans la poubelle.

Au moment où je partais, le téléphone se mit à sonner. Je l'ignorai. Ça ne me concernait plus.

Je voulais aller voir Billy mais je me souvins qu'il allait je ne sais où cet après-midi. Avec la fille de l'agence. Cette idée ne m'attrista pas plus que je ne l'étais déjà. Il allait simplement découvrir que Michelle Cooper avait acheté deux billets pour se rendre en Espagne, dans leur villa.

Je finis par décider d'aller à l'Exchange. Je me dirigeai ostensiblement vers les boutiques les plus chères pour chercher des articles qui me plaisent. Je repérai une jupe en mousseline et une longue tunique en soie. Et un grand imperméable ainsi que des grosses boots. Il y avait même un chapeau en gros velours qui avait l'air à la fois chaud et élégant.

Je pris un thé dans la galerie en essayant de m'imaginer dans ces

vêtements pour me remonter un peu le moral. Mais en vain. Les tenues étaient chassées de mon esprit les unes après les autres par le souvenir de Judy Hurst, dans son caleçon et son sweat-shirt noirs, allongée sur le sol de la cuisine de la vieille maison délabrée et humide.

Je m'imaginais dans cette cuisine, face à face avec Michelle Cooper. Ma main balayait l'air et je pointais un doigt accusateur sous son nez. « Je sais que vous êtes l'assassin », disais-je en regardant son visage se décomposer, tandis qu'elle perdait toute son assurance, beaucoup moins fière tout à coup.

Mais ce n'était qu'un rêve. Je n'avais aucune preuve contre elle et elle allait partir le lendemain avec son mari.

Si seulement j'avais pu savoir qui était avec elle. Ce n'était pas Terry Hicks. Pouvait-il s'agir de Paul, son fils ? Mais pourquoi ? Et quelle raison aurait eue son père de le couvrir ?

À moins que ce ne fût M. Hurst. Accompagnait-il Michelle pour voir sa fille à qui il ne parlait plus depuis des années ?

Ou les deux ?

Je me redressai, ma curiosité brusquement éveillée. Pouvaient-ils se trouver là tous les trois ? Steven Hardy avait dit qu'il avait entendu une voix d'homme et une voix de femme. N'avait-il pas pu se tromper sur leur nombre ?

Michelle Cooper, son premier mari et leur fils Paul seraient-ils allés voir Judy à Empress Road ? L'avaient-ils tuée ?

Mais pourquoi ?

C'était vraiment tiré par les cheveux. Tant que je ne saurais pas avec certitude qui était avec Michelle Cooper, je ne pourrais pas savoir qui avait tué Judy ni pourquoi.

Je perdais mon temps à ressasser tout ça.

Une heure plus tard, à peine avais-je ouvert la porte de chez moi que ma mère se précipitait à ma rencontre.

— Quelqu'un t'attend, me chuchota-t-elle.

— Oh !

— Quelqu'un d'un peu bizarre, ajouta-t-elle, me barrant toujours le passage.

— Bon.

Je ne savais que dire.

— Mais qui fréquentes-tu en ce moment ? me demanda-t-elle, la

mâchoire crispée d'inquiétude.

La porte de la salle de séjour s'ouvrit dans son dos.

— Salut, Patsy Kelly, dit une voix bourrue. J'ai un message pour toi de la part de Steven Hardy.

C'était Big Alice.

18
Big Alice

Big Alice faisait tout à fait déplacé dans notre salon. Elle avait toujours le même bleu de travail mais elle avait changé de bijoux : elle portait un collier ras du cou et des boucles d'oreilles en petites perles de couleur. Elle avait toujours son anneau dans le nez et sa chevelure était parsemée de petites nattes entremêlées de perles. Et pour couronner le tout, une grosse veste agrémentée de quelques badges fleuris.

Elle nous écrasait de sa stature et semblait remplir toute la pièce. Ma mère, vêtue de son jogging et de son sweat-shirt gris-bleu, affichait un grand sourire mais elle n'arrêtait pas de s'agiter et de tripoter les bibelots sur la cheminée.

— Ton amie voudrait-elle une tasse de thé ? finit-elle par demander, en se dirigeant vers la porte, sans pouvoir s'empêcher de déshabiller Alice de la tête aux pieds, pour finalement arrêter son regard sur l'anneau.

— Non, dit Alice en me regardant. J'ai pas le temps. J'veux juste dire un truc à Patsy.

Alice se tourna vers ma mère, attendant visiblement qu'elle s'en aille. Ma mère ne se laissa pas démonter et me regarda, l'air de dire : « Qui c'est, celle-là ? »

— Tout va bien, maman, Alice est une amie. Elle m'aide pour une affaire sur laquelle je travaille pour oncle Tony.

Ce n'était qu'un demi-mensonge. Je la vis se détendre aussitôt ; il avait suffi que je mentionne le nom d'oncle Tony pour qu'Alice acquière une certaine respectabilité. Je pensai brièvement au coup de fil qu'il allait lui donner ce soir pour lui annoncer qu'il m'avait virée.

Je poussai ma mère vers la porte.

— Je serais ravie de prendre une tasse de thé, maman, et Alice aussi, j'en suis sûre.

Je me retournai pour m'apercevoir qu'Alice s'était installée sur le canapé, les jambes écartées, les bras croisés derrière la tête. Ma mère la regarda, elle aussi.

— Je ne suis pas sûre que ça me plaise que tu fasses ce genre de

travail, ça te fait rencontrer toutes sortes de gens…

Je m'écartai d'elle en serrant les dents.

— Où est Steven ?

— Il est parti, tu le verras plus dans le coin.

— Oh !

J'étais horriblement déçue. Même si je ne m'occupais plus de cette affaire, j'avais espéré que Steven pourrait se laisser convaincre d'aller trouver la police pour leur dire ce qu'il m'avait raconté.

— Il est dans le sud de Londres. Chez des amis à moi. La police pourra jamais le retrouver.

— Oh !

J'étais incapable de dire autre chose. J'en étais bouche bée.

— Écoute, dit Alice en se penchant vers moi pour me tapoter le bras, jamais Stevie ne serait allé voir la police.

La porte s'ouvrit et ma mère entra, portant un petit plateau avec deux tasses de thé et une assiette de gâteaux secs.

— Servez-vous, dit-elle, incapable de détacher son regard des pieds et des jambes d'Alice, visiblement impressionnée par leur taille.

Alice ne dit rien et attendit que ma mère quitte la pièce.

— Voilà, dit-elle dès que la porte se referma derrière elle, j'ai pas le temps de prendre le thé. Je devrais être à l'Armée du Salut depuis dix minutes. J'ai trouvé ça dans le sac de Steven quand je l'ai aidé à faire ses paquets. Il l'a volé, je suppose.

Elle me tendit un sac de papier kraft. Il contenait un objet lourd et métallique.

— Il dit qu'il l'a ramassé, l'autre après-midi, à Empress Road. Il prétend que c'était par terre dans la pièce où était allongée la fille. Il voulait le jeter mais j'ai pensé que ça pourrait te faire plaisir…

Elle laissa sa phrase en suspens. J'ouvris le sac et fis glisser l'objet sur mes genoux.

— Ça m'a paru important, dit-elle.

Quand je l'ai vu, plusieurs lampes se sont allumées dans ma tête. Je l'ai pris pour le porter à mon oreille. Puis je l'ai longuement étudié, comme s'il s'agissait d'une antiquité rare et précieuse et que je cherchais à l'authentifier.

C'était un téléphone portable. Il avait une rangée de voyants qui

ressemblaient à des pois rouges et, en haut, un écran qui n'affichait plus rien. Le couvercle des piles à l'arrière avait disparu et je pouvais voir l'emballage noir et doré de la pile qui était encore à l'intérieur.

Il était lourd. En haut, dans le coin, se trouvait l'antenne. Je l'ai tirée puis repoussée.

Autour du boîtier, en haut, il y avait des taches sombres, du sang séché. Je fis bien attention de ne pas mettre mes doigts dessus.

— Steve a trouvé ça à Empress Road ?

— Je dois y aller, dit Alice en se levant, sans avoir touché à son thé. Tu peux dire ce que tu veux à la police. Ils retrouveront pas Stevie. Oh, autant que je te donne ça, tant que j'y suis.

Elle me jeta une clé et quitta la pièce.

J'entendis claquer la porte d'entrée. Elle était partie.

Le téléphone portable avait été trouvé à Empress Road avec le sang dessus. Celui de Judy Hurst, très vraisemblablement. Je savais enfin qui était avec Michelle Cooper, même si, pour l'instant, je n'y comprenais vraiment rien.

Pourquoi Michelle Cooper se serait-elle alliée à son mari, qu'elle ne pouvait pas sentir, pour tuer quelqu'un qu'elle aimait ?

Je pris un biscuit et le trempai dans mon thé.

La porte s'ouvrit et ma mère entra.

— C'est ton amie qui vient de partir ?

— Oui, répondis-je en remettant le téléphone portable et la clé dans le sac en papier.

— Au fait, dit ma mère en ramassant le plateau avec les tasses, Billy t'a appelée juste avant l'arrivée de ton amie. J'ai noté le message sur le carnet, près du téléphone.

Sur la feuille, près du combiné, elle avait noté :

Ils n'ont vu personne du nom de Cooper à l'agence mais une femme rousse vêtue d'un ensemble-pantalon noir est venue acheter deux billets pour Sydney au nom de Parker.

— Maman, qu'est-ce que ça veut dire ? Il n'a rien dit d'autre ?

— Non, c'est tout. Il m'a dit qu'il avait parlé à son amie qui travaille à l'agence de voyages et qu'elle lui avait dit… ce que j'ai noté.

— Deux billets pour Sydney.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je ne sais pas très bien.

Mais j'avais bien ma petite idée. J'étais sûre que Michelle et Georgie Cooper allaient prendre la fuite.

— A-t-il dit quand ? Enfin, pour quelle date étaient les billets ?

— Non, rien de plus, je crois. Non, je suis sûre que c'était tout.

Je composai le numéro de Billy mais il n'y eut aucune réponse. J'arpentai l'entrée de long en large, laissant le téléphone sonner une bonne trentaine de fois. J'entendais le cliquetis des tasses que ma mère lavait dans la cuisine. Ils partaient à Sydney. Ce pouvait être n'importe quand. Ce soir, par exemple. Ou demain.

J'appelai tante Géraldine, espérant que Tony serait rentré. Il n'était pas là. Il lui avait téléphoné une heure plus tôt pour lui dire qu'il rentrerait tard. Je lui laissai un message demandant de m'appeler dès son retour. Tante Géraldine était encore en train de dire « oui, ma chérie, oui, ma chérie » quand j'ai raccroché.

J'ai sorti mon agenda pour chercher le numéro d'Heather Warren. On me répondit aussitôt mais elle n'était pas de service, pas avant lundi midi. On me proposa de me passer quelqu'un d'autre pour m'aider. Je refusai.

Ma mère se tenait près de moi et me regardait d'un air perplexe. Je la rassurai.

— Tout va bien, maman. J'ai juste un message à transmettre à oncle Tony mais il n'est pas là. Rien d'important. Écoute, si Billy ou oncle Tony appellent, dis-leur que je suis allée retrouver un ami à Empress Road. Ils comprendront.

J'avais essayé de prendre un ton dégagé pour ne pas l'inquiéter. Je montai l'escalier quatre à quatre, la laissant debout près du téléphone.

J'avais quelques petites choses à prendre et un coup de fil important à passer.

19
Empress Road

La cabine téléphonique se trouvait au coin d'une rue, non loin d'Empress Road. Je m'y rendis et composai le numéro des Cooper.

— Oui ? répondit une voix féminine.

— Madame Cooper ?

J'avais bien du mal à empêcher ma voix de trembler.

— C'est elle-même.

Le ton était assuré, sec.

— Madame Cooper, je suis Patsy Kelly, l'assistante de Tony Hamer. Il y a de nouveaux rebondissements dans votre affaire. Il m'a demandé de vous appeler pour vous laisser un message. Monsieur Cooper est là ?

— Que voulez-vous dire par de nouveaux rebondissements ? demanda-t-elle d'une voix plus basse, comme si elle était dans une pièce pleine de monde.

— On a découvert un ou deux indices très importants qui permettent de savoir qui était dans la maison au moment où votre fille a été assassinée.

Je parlais rapidement, ne sachant pas si j'allais avoir le cran de jouer cette petite comédie très longtemps.

— Des indices ? Que voulez-vous dire par des indices ? J'ai encore eu M. Hamer au téléphone pas plus tard que cet après-midi…

— Nous l'avons appris plus tard. Les indices ont été découverts après votre conversation. Mon oncle dit qu'il est très important que vous et M. Cooper… – je retins ma respiration un instant, rassemblant tout mon courage pour continuer –… surtout M. Cooper, veniez le retrouver à la maison d'Empress Road vers vingt et une heures…

J'allais continuer lorsqu'une voix mâle m'interrompit :

— De quoi s'agit-il ?

C'était George Cooper. Le ton était impérieux.

— Vingt et une heures. À Empress Road. Nous y serons, dis-je précipitamment avant de raccrocher.

Dans le silence de la cabine téléphonique, je serrai et desserrai les mains pour essayer d'évacuer la tension nerveuse qui me nouait les bras et les épaules. Je regardai ma montre. Il était vingt heures trente. Il me restait une demi-heure pour tout préparer.

Pendant que je m'étais changée et que j'avais préparé mes affaires, j'avais plus ou moins compris ce qui avait dû arriver à Judy Hurst.

Ma mère se préparait à sortir et elle n'arrêtait pas de venir dans ma chambre.

— Tu ne rentreras pas trop tard ?

— Non. Je vais juste retrouver une amie.

— Tu ne fais rien de dangereux, n'est-ce pas ?

— Mais non.

— Je ne suis pas sûre que c'était une bonne idée de prendre ce travail…

— Hum…

Je ne répondis pas. Parfois, il valait mieux la laisser parler toute seule.

Michelle Cooper en avait assez de George Cooper mais elle ne pouvait pas divorcer à cause du contrat de mariage. Judy Hurst adorait sa mère et détestait son beau-père. Pour couvrir sa mère, elle avait même été jusqu'à faire croire que c'était elle qui fréquentait Terry Hicks.

Judy voulait que sa mère quitte Georgie Cooper. C'était la raison pour laquelle elle avait accepté de jouer la comédie de l'enlèvement, pour extorquer de l'argent à son beau-père, de l'argent qui leur aurait profité à toutes les deux. Mais leur plan avait échoué. George Cooper avait aperçu Judy dans la rue alors qu'elle se prétendait séquestrée.

Il avait alors engagé oncle Tony.

Et même lorsque les boucles de cheveux étaient arrivées au courrier, George Cooper était resté de bois.

Michelle et Judy avaient alors décidé de trouver un autre moyen de lui soutirer de l'argent. Elles avaient concocté un petit chantage. Michelle était peut-être au courant d'affaires douteuses dans lesquelles son mari pouvait être impliqué, des affaires qui avaient peut-être un lien avec les taudis dont il était propriétaire. Elle et Judy avaient décidé de lui donner rendez-vous à la maison d'Empress Road.

Il avait dû y avoir une sacrée discussion, me disais-je. Dans un

mouvement de colère, George Cooper avait attrapé n'importe quoi, ce qu'il avait sous la main, son téléphone portable, pour frapper Michelle. Mais Judy, affolée à l'idée de ce qui risquait d'arriver à sa mère, s'était mise entre eux et c'était elle qui avait reçu les coups.

Michelle n'était pas allée trouver la police parce qu'elle ne voulait pas que le reste se sache. Ou peut-être George Cooper avait-il enfin accepté de lui verser suffisamment d'argent.

Ce n'était pas grand-chose en contrepartie de la perte d'une fille.

Bien des points restaient néanmoins dans l'ombre. Pourquoi George Cooper avait-il laissé le téléphone portable derrière lui, alors que n'importe qui pouvait le trouver ? Et qu'est-ce que l'essence venait faire dans tout ça ?

Le temps que je finisse de remplir mon sac marin et que je me change, ma mère laçait ses bottes tout en marmonnant qu'elle allait « parler à oncle Tony des limites que devaient avoir les activités de Patsy à l'agence ».

Je l'avais embrassée en vitesse et j'étais partie.

Il faisait un froid glacial. Je croisai des gens bien habillés qui allaient dîner dehors.

La maison de Billy était plongée dans l'obscurité. Je laissai un mot dans sa boîte aux lettres. J'espérais qu'il rentrerait suffisamment tôt pour le trouver. Et venir me rejoindre à Empress Road.

Je me demandais ce qu'il pouvait bien faire en ce moment précis. Marchait-il main dans la main avec l'employée de l'agence ?

Cette idée me mit le moral à zéro.

Billy et moi.

Qu'avais-je espéré ? Que nous resterions les meilleurs amis du monde jusqu'à la fin de notre vie ? Que nous n'aurions besoin de personne d'autre ? Ou peut-être qu'il m'embrasserait à nouveau et qu'après il ne serait plus question que de mots doux, de fleurs et de bague de fiançailles ?

Et maintenant il avait une petite amie qui travaillait dans une agence de voyages et il sortait le samedi soir. Il allait certainement prendre des vacances pas chères, tant qu'il y était. Je haussai les épaules et hâtai le pas en direction d'Empress Road.

Dans mon sac, j'avais un lecteur-enregistreur de cassettes, un téléphone portable et une histoire écrite sur un bout de papier.

Il fallait que je me concentre sur ce qui m'attendait.

J'avais enfilé un jean et un gros pull. J'avais mis mes Doc Martens et une veste matelassée, pas vraiment élégante mais chaude et d'un poids qui me rassurait.

Mais je n'étais pas tellement rassurée finalement.

J'arrivai au numéro 150. Il n'y avait plus aucune trace du passage de la police, mais les fenêtres, en haut comme en bas, avaient été condamnées par des planches. Je sortis la clé de ma poche. La maison était entièrement plongée dans le noir. Dire qu'a peine une semaine plus tôt, Judy avait vécu ici ! Je poussai la porte d'entrée et tendis la main pour allumer l'interrupteur du couloir. Rien ne se passa. Je me mis à crier :

— Y a-t-il quelqu'un ? C'est moi, Patsy Kelly.

Et j'attendis sur le seuil.

Je n'obtins aucune réponse. Le couloir s'étendait devant moi, noir comme un gouffre. Je faillis entrer, mais une appréhension me retint. Je regardai dans la rue derrière moi. Les réverbères étaient allumés et deux ou trois personnes remontaient la rue en parlant avec animation. On se serait cru dans une rue comme les autres. J'entendis même, dans le lointain, le carillon d'un camion de glaces.

Je me retournai vers le couloir béant devant moi, sombre comme un tunnel.

Un bref instant, je me sentis une petite fille à nouveau, celle qui craignait de sortir de son lit au milieu de la nuit, terrifiée à l'idée de ce qui pouvait se tapir dans les ténèbres.

Je reculai et redescendis dans l'allée.

Avais-je pris la bonne décision ? Pourquoi ne pas avoir appelé la police ? Ou attendu l'arrivée de Billy ?

Il était neuf heures moins vingt. Les Cooper pouvaient arriver d'une minute à l'autre maintenant. Ce n'était plus le moment d'hésiter.

Je sortis la torche de ma mère de mon sac, pris une profonde inspiration et entrai dans la maison.

Devant moi, je ne voyais que le faisceau de lumière. J'avançai avec précaution. Je ne distinguais que ce qui était pris dans le rayon de ma torche. Le reste était plongé dans une nuit d'encre, comme si tout avait été passé au marqueur noir.

J'appelai encore une ou deux fois :

— Hou ! hou ! C'est Patsy Kelly ! qui est là ?

Mais personne ne répondit et, oppressée par l'obscurité, j'avançai dans le couloir en direction de la cuisine.

Je m'arrêtai brusquement, croyant avoir entendu quelque chose, mais je compris alors qu'il s'agissait seulement d'un rire qui venait du dehors. Je me détendis et avançai à nouveau, lorsque je me revis brièvement, à la porte de la cave avec mon oncle Tony, quand nous cherchions partout la disparue.

Je me représentai la main de Judy sur le sol, ses doigts recroquevillés comme si elle faisait signe à quelqu'un d'approcher. Debout dans ce couloir sinistre, je revoyais ses yeux ouverts, sans vie, le regard perdu dans le vague.

Je sentais mon courage se dissoudre dans l'obscurité qui m'enveloppait. Je me tournai brusquement pour sonder les ténèbres qui m'entouraient avant de scruter ce qu'éclairait le faisceau de ma lampe. Je resserrai mes doigts sur la torche, comme si ma survie en dépendait. En trois pas de géant, je bondis jusqu'à la porte de la cuisine. Je tournai rapidement la poignée et poussai le battant. Je plongeai la main à l'intérieur et allumai.

Le néon s'éclaira par degrés, comme l'autre nuit. Deux ou trois clignotements, puis le noir, et enfin un dernier flash avant que la lumière ne se fasse vraiment.

J'éteignis ma lampe de poche et m'appuyai contre la porte, fermant les yeux de soulagement. Et dire que c'était la partie la plus facile ! Entrer dans la maison, préparer le magnétophone et attendre les Cooper.

Je rouvris les yeux et regardai distraitement autour de moi.

Et je me figeai en apercevant l'endroit où Judy avait été étendue. Là, sur le sol, tel un dessin d'enfant, s'étalait le contour à la craie du corps de Judy. Un bras tendu, la tête de travers, une jambe pliée.

Plus rien ne pouvait m'émouvoir. Je regardais simplement, détachée, comme si ce n'était qu'un banal dessin et qu'on me demandait ce que j'en pensais. Il était effacé par endroits, mais la forme se distinguait nettement. Une silhouette fantomatique qui resterait là aussi longtemps que la craie tiendrait.

J'entrai dans la pièce et me dirigeai vers la table. Il flottait toujours une légère odeur d'essence, bien que le bidon ait disparu et que le liquide ait été épongé. Les fenêtres avaient été barrées par des planches mais celle-ci était toujours encadrée de rideaux délavés qui pendaient lamentablement. Je regardai ma montre. Il était neuf heures moins cinq, il était temps de tout préparer.

Les Cooper n’allaient pas tarder.

20
Une gentille petite famille

Ils arrivèrent vers neuf heures dix.

J'entendis la porte s'ouvrir puis une voix :

— Monsieur Hamer ? Monsieur Hamer ?

Je ne dis rien, et restai assise derrière la table de la cuisine. Je jetai un coup d'œil sur ma droite, vers le placard dans lequel j'avais caché mon magnétophone. Je pouvais distinguer le voyant rouge allumé. J'avais mis une pile neuve et j'espérais bien qu'elle tiendrait entre vingt et trente minutes.

C'était ma seule certitude.

Tandis que leurs pas se rapprochaient dans le couloir, je m'aperçus combien mon plan était précaire.

J'avais tout misé sur l'espoir, la conviction que Billy trouverait mon message et que, telle la cavalerie, il arriverait à ma rescousse. Il m'avait dit qu'il ne comptait pas s'absenter toute la soirée. Je faisais des vœux pour qu'il rentre chez lui, qu'il se penche pour ramasser mon message.

Mais pour l'instant, j'étais bel et bien seule avec M. et M^me^ Cooper.

— Patsy Kelly ?

Le visage de M^me^ Cooper apparut à la porte. On aurait dit qu'elle regardait quelque chose de répugnant. Elle entra dans la petite pièce, son mari sur ses talons.

Ils n'avaient pas l'air très différents du jour où ils étaient venus pour la première fois au bureau de mon oncle. Il était vêtu d'un blouson de cuir et d'un jean. Ses cheveux rebiquaient dans le cou, comme s'il s'était couché. Il arborait une chemise à la dernière mode et l'anneau brillait toujours à son oreille.

Elle avait une tenue plus décontractée, un jean avec une veste courte. Elle portait une queue-de-cheval, on pouvait croire qu'elle s'était peignée comme ça, en vitesse, pour se dégager les yeux. Mais sa coiffure était soignée, trois ou quatre mèches encadraient artistiquement son visage. Je me demandai si elle était ainsi quand je l'avais appelée ou si elle s'était coiffée après.

— Où est Hamer ? demanda George Cooper d'une voix tonitruante.

— Il a eu des problèmes avec sa voiture. Il va venir dès que possible. Il m'a demandé de commencer dès votre arrivée.

L'air tous les deux très contrariés, ils regardaient autour d'eux. Les yeux de Michelle Cooper se posèrent sur l'endroit où Judy avait été trouvée et elle tressaillit en voyant le dessin à la craie du contour du corps de sa fille.

George Cooper, qui jetait des coups d'œil furieux à sa montre en respirant bruyamment, aperçut lui aussi le tracé. Il poussa un soupir exaspéré et se tourna vers moi.

— De quoi s'agit-il ? Qu'est-ce que Hamer nous prépare ? Il ne devrait même plus travailler là-dessus. La police a classé l'affaire.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Je vais tout vous expliquer.

Ils s'avancèrent tous les deux à contrecœur vers les chaises. Michelle Cooper sortit un paquet de cigarettes de son sac, George Cooper enfonça les mains dans les poches de son pantalon, puis les ressortit ; son téléphone portable lui manquait visiblement.

Je me mis aussitôt à parler pour cacher ma nervosité.

— Comme mon oncle n'était pas très satisfait de certains aspects de cette affaire, il m'a demandé de poursuivre l'enquête. Au cours des derniers jours, j'ai découvert un certain nombre de facteurs qui m'ont prouvé que Steven Hardy n'avait pas tué votre fille. J'ai cette déclaration ici, dis-je en soulevant la feuille de papier que j'avais apportée.

— Quel rapport avec nous ? demanda Michelle Cooper qui n'avait toujours pas allumé sa cigarette.

— Vous aimeriez peut-être lire cette déclaration ? dis-je en leur tendant la feuille. J'aimerais également que vous jetiez un coup d'œil à ceci.

Je ramassai mon sac et en sortis le téléphone portable.

— Il a été trouvé dans cette pièce, quelques minutes après le meurtre. Mon oncle a dit qu'il considérait qu'il était de son devoir de vous informer de ces faits avant qu'il aille trouver la police, étant donné que vous êtes ses clients. Il a dit qu'il voulait vous laisser le temps de prévenir votre avocat.

Je le posai sur la table et me levai pour sortir de la pièce.

— Je vais juste au coin de la rue pour appeler mon oncle et savoir ce qu'il devient.

Ni Michelle ni George Cooper ne prononcèrent le moindre mot

tandis que je quittais la pièce et disparaissais dans le couloir, en priant pour que mon magnétophone fonctionne et pour que le micro soit assez puissant pour enregistrer leurs voix.

Je sortis dans la rue et m'assis quelques instants sur le muret pour leur laisser le temps de parler entre eux.

J'imaginais leur conversation. Ils devaient être furieux et parler à voix basse.

« Tu as laissé cette saleté de téléphone ici. Le type t'a entendu m'appeler par mon prénom. Ils ont sa déposition. Ils peuvent prouver que nous étions ici au moment du crime. Nous ne pouvons plus nous en tirer maintenant. Nous sommes fichus. »

J'espérais même qu'ils finiraient par se rejeter mutuellement la faute.

« Et toi, si tu n'avais pas commencé. Si tu avais été plus raisonnable pour l'argent. C'est toi qui l'as tuée, pas moi. Ce n'était pas elle que je visais, hein ? Ils ne pourront jamais m'accuser de meurtre. »

Et tout serait enregistré sur ma cassette.

Ils rentreraient chez eux, appelleraient leur avocat et se rendraient au commissariat. Où je les attendrais avec l'enregistrement : leurs aveux.

Il suffisait que je reste hors de vue et que je les laisse partir quand ils le voudraient. Je n'aurais plus qu'à retourner chercher mon appareil pour récupérer la bande.

Il suffisait d'attendre. Et tout serait réglé.

Il y avait neuf minutes que j'étais dans le jardinet, lorsque j'entendis un cri. Il venait de l'intérieur de la maison.

Je traversai le couloir obscur en courant et ouvris brusquement la porte. George Cooper tenait sa femme plaquée contre un mur, les doigts serrant sa gorge.

— Voilà ta complice ! jubila-t-il.

— Non, non, gémit Michelle d'une voix étranglée.

Mon instinct me disait de fuir, de les laisser s'entre-tuer, d'appeler la police et d'attendre qu'elle arrive, mais mon œil fiat attiré par quelque chose. Par terre, devant le placard, j'avais aperçu mon magnétophone. La cassette en était sortie et elle était écrasée comme piétinée.

— Tu t'es dit que tu allais essayer un dernier truc, c'est ça ? hurlait George Cooper à sa femme qui le regardait les yeux exorbités, bougeant les lèvres sans qu'en sorte le moindre son.

Sa voix tonitruante résonnait dans ma poitrine. Il était violet de rage. Tout mon courage se volatilisa. D'une démarche chancelante, je me tournai vers la porte. Je tendis la main vers la poignée mais, au même moment, une main m'attrapa par les cheveux et je me sentis basculer en arrière.

Il me força à tourner la tête. Je vis Michelle Cooper qui s'écartait de son mari en titubant, se tenant la gorge à deux mains, respirant avec difficulté.

George Cooper me tira par les cheveux vers l'autre bout de la pièce et me fit m'agenouiller devant le magnétophone et la cassette démantibulée.

— C'est elle qui en a eu l'idée, hein ? Si on arrive à enregistrer Georgie, on pourra lui soutirer de l'argent.

Je voulus parler, mais pas un son ne sortit de ma bouche. Je voulus secouer la tête, mais aussitôt il resserra sa prise, me tirant les cheveux encore plus fort.

— Pour l'amour du ciel, George, je n'y suis pour rien, entendis-je Michelle Cooper protester d'une voix rauque.

Il me lâcha brusquement et je tombai en avant sur l'appareil cassé, ma bouche effleurant la cassette écrasée. J'avais l'impression d'avoir été scalpée et j'avais peur de me toucher les cheveux. J'entendis qu'il frappait Michelle ; elle pleurait. Je fermai les yeux, épouvantée, et me recroquevillai sur moi-même.

Si j'avais été un vrai détective, j'aurais caché un revolver quelque part. Je me serais levée et je l'aurais tenu fermement à deux mains, le pointant droit sur la poitrine de George Cooper. J'aurais pu dire un truc du genre : « Les jeux sont faits, c'est terminé, les carottes sont cuites, on a fini par se faire prendre. » Mais au lieu de cela, j'étais prostrée sur le sol, avec dans la gorge une boule grosse comme le poing, les yeux fermés, les mains sur les oreilles.

Au bout de quelques instants, les coups cessèrent et je n'entendis plus que Michelle Cooper qui sanglotait tandis que les pas de son mari arpentaient la cuisine.

— Ce n'est pas moi qui ai combiné ça, George. C'est elle. Elle est allée enquiquiner Paul pour lui tirer les vers du nez. J'ai appelé son patron cet après-midi pour qu'il la rappelle à l'ordre.

J'ouvris les yeux et regardai autour de moi. George Cooper faisait

les cent pas, son regard allait sans cesse de droite à gauche.

— Toi, assieds-toi là, me cracha-t-il.

Je me levai et ramassai une chaise pour la remettre droite.

— Dis-moi la vérité.

— Je…

J'étais incapable de parler. Il approcha son visage à quelques centimètres du mien et se mit à hurler :

— La vérité !

— C'est moi qui ai tout manigancé. Je savais que c'était vous deux qui aviez tué Judy, pas Steven Hardy…

La suite de ma phrase se perdit. Je n'avais plus de voix.

— Mon oncle va arriver, ajoutai-je dans un soupir.

Michelle Cooper s'avança vers nous. Je vis qu'elle avait du sang au coin de la bouche et un côté du visage complètement tuméfié.

— Elle sait tout, George.

— Ferme-la !

— Je pense que Judy a voulu vous faire chanter et… commençai-je, pour entretenir la conversation, appréhendant ce qu'il allait faire si elle s'arrêtait.

— Oh, pour l'amour du ciel, Michelle, toi, dis-lui la vérité, s'esclaffa George Cooper en levant les yeux au ciel.

— Nous ferions mieux de partir, non ?

— Non, je veux qu'elle l'entende. D'ici deux heures, nous aurons quitté le pays.

Il se mit à nouveau à arpenter la pièce.

— Je veux que quelqu'un entende ce qui s'est véritablement passé.

Le regard de Michelle Cooper alla de son mari à moi. Puis elle se tourna et s'appuya le visage contre le mur.

— Le plan de l'enlèvement n'avait pas marché. J'avais tout essayé. J'avais même coupé les cheveux de Judy, et il ne cédait toujours pas.

— Elle me prenait vraiment pour un imbécile.

— Je l'aurais bien quitté, mais il ne m'aurait pas donné un penny. Judy et moi aurions dû aller habiter dans je ne sais quel appartement minable sans un sou pour vivre.

— Pauvre Michelle.

George Cooper souriait d'un air sarcastique.

— Nous ne savions plus quoi faire. C'était dangereux de continuer à jouer la comédie de l'enlèvement… Nous ne savions plus…

— Je ne comprends pas, dis-je.

Je ne voyais pas où tout cela nous menait.

— Elle ne comprend pas, Michelle chérie, notre petite Patsy ne comprend pas. Laissez-moi vous expliquer. Voyez-vous, ma chère Patsy, ce n'était pas Judy qui devait mourir ce jour-là. N'est-ce pas, ma chérie ? Ce devait être moi.

Je le dévisageai d'un air surpris. Il hocha la tête furieusement.

— Michelle est rentrée à la maison vers quatorze heures. J'avais une migraine épouvantable. Le médecin venait juste de me donner un sédatif en me conseillant d'aller dormir. Elle m'a dit : « Judy vient juste d'appeler. Elle veut qu'on aille la chercher. Elle est revenue à la raison. Elle s'est cachée dans une de tes maisons et elle veut que tu ailles la chercher. »

« Je me suis secoué, j'ai pris une bonne douche pour essayer de me réveiller et j'ai bu du café noir. Nous sommes arrivés là-bas vers quinze heures trente. La porte était ouverte et nous sommes entrés, moi le premier, si je me souviens bien, ma chérie.

Il se tourna vers Michelle mais elle regardait vers le sol.

— Je suis entré dans la cuisine et *bang !* tout a disparu, je suis passé aux abonnés absents. Tenez, regardez ma tête, là.

Il se pencha et écarta les cheveux sur le haut de son crâne. Il y avait une croûte.

— La petite Judy, ma belle-fille, m'avait frappé sur la tête, elle avait voulu me tuer. Mais ça, je ne le savais pas à ce moment-là.

Il se tut et se dirigea vers Michelle.

— Tout ça, c'était l'idée de mon adorable épouse, voyez-vous.

Il embrassa Michelle sur le front. Elle se détourna d'un air dégoûté.

— Mettez-vous à ma place, mademoiselle Kelly. Je suis étendu par terre après avoir été assommé avec une énorme clé. Je reviens à moi, le regard brouillé. La douleur me martèle la tête, et je suis encore abruti par les effets du sédatif. Là, à quelques mètres de moi, je vois de dos quelqu'un apparemment en train de répandre de l'essence dans la pièce.

« J'ai paniqué. Je me suis levé en titubant, j'ai attrapé un truc – j'ai cru sur le moment que c'était la clé – et j'ai cogné de toutes mes

forces.

« Alors la personne est tombée et j'ai retourné le corps. C'était ma petite belle-fille, et voilà derrière moi sa mère qui se met à piquer une crise de nerfs.

« Nous sommes sortis, l'adorable Michelle et moi-même. Nous avons couru. J'étais encore dans les vapes : je ne savais plus très bien qui était avec moi ni avec quoi j'avais pu frapper. Et Michelle était inconsolable. Il lui a bien fallu une demi-heure avant de refaire son maquillage.

Je m'étais complètement trompée. Brusquement, tout cela n'avait plus aucune importance. Je voulais sortir de cette pièce.

— Mon oncle va bientôt arriver, dis-je d'une voix éteinte.

— Je ne pense pas, mademoiselle Kelly. Va chercher la corde dans la voiture, ajouta George Cooper en se tournant vers Michelle.

Elle sortit sans un mot.

— Qu'allez-vous faire ? demandai-je d'une voix tremblante.

Il me regarda un instant, comme s'il réfléchissait.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Kelly. Je ne suis pas un boucher. Je veux juste vous empêcher de bouger pendant quelque temps. Le temps que Michelle et moi prenions un nouveau départ dans la vie.

— Vous restez avec elle, après ce qu'elle vous a fait ?

— Nous sommes inséparables désormais, elle et moi. Vous ne comprenez pas ? Elle ne peut plus me quitter maintenant. Quoi qu'il nous arrive, elle sera forcée de me suivre. Nous resterons toujours ensemble…

Il parlait à voix basse, comme pour lui-même, sans cesser d'arpenter la pièce.

J'étais toujours assise. Mais en imagination, je me voyais franchir la porte, traverser le couloir sombre et sortir dans la rue. Le vent me fouettait le visage et je courais pour aller prévenir la police.

Je mis un bon moment avant de remarquer la fumée.

L'air me paraissait plus lourd. George Cooper continuait à marmonner :

— Elle devra rester avec moi, maintenant…

Je me mis à tousser. Au fond de mon subconscient, j'entendis un bruit qui ressemblait au claquement d'un fouet. Je regardai la porte en m'imaginant que j'avais le courage de me lever d'un bond et de

l'ouvrir. Si Michelle arrivait dans le couloir avec la corde, je la bousculerais pour passer. Je pourrais me retrouver dehors en deux secondes.

Je me levai doucement. George Cooper me tournait le dos, il examinait le dessous de son téléphone portable.

J'avançai d'un pas. J'avais brusquement très chaud et je remarquai un bruit bizarre dans le couloir. Je vis de minces filets de fumée passer à travers les fentes de la porte.

— Ô mon Dieu ! m'exclamai-je, sans me soucier de George Cooper.

J'ouvris la porte et j'aperçus, dans les ténèbres du couloir, une étrange boule de lumière orange entourée de petites langues de feu. Je n'avais pas vu de fumée, mais un nuage noir s'engouffra aussitôt dans la cuisine, montant jusqu'au plafond.

— Il faut que nous sortions d'ici, dis-je, clouée sur place.

J'ai alors claqué la porte et je me suis retournée pour regarder George Cooper. Il avait l'air malade. Il mit la main devant sa bouche, me regarda, puis se tourna vers les fenêtres condamnées.

Je passai devant lui pour aller ouvrir la porte sur l'arrière de la maison, mais elle était bloquée.

— Nous avons fait boucher toutes les issues pour empêcher les gens d'entrer, dit-il d'un ton désespéré.

Le rugissement du feu était de plus en plus fort et c'étaient des flots de fumée qui entraient maintenant par les fentes et l'encadrement de la porte.

J'entendis un rire et regardai autour de moi.

— C'est encore elle qui a eu le dernier mot. Ma petite Michelle. Le dernier mot.

21
Sauvée de justesse

Je poussai la porte arrière de la maison de toutes mes forces mais elle ne bougea pas d'un poil.

— C'est inutile, je l'ai fait condamner une bonne fois pour toutes.

Il était assis à la table de la cuisine, son téléphone cassé à la main. Il tenait son autre main devant son nez et sa bouche. Il renonçait. Il attendait la fin.

— Aidez-moi.

Il secoua la tête, prostré.

La pièce était grise de fumée. J'essayais de respirer le moins souvent possible. À chaque fois, j'étais secouée par une quinte de toux irrépressible. Au fond de mon subconscient, je crus entendre une sirène. Je restai immobile et tendis l'oreille. Il y eut quelques interminables secondes de silence et je ne pus m'empêcher de remarquer la fumée qui s'accumulait au plafond comme un nuage. Je n'avais peut-être pas entendu de sirène du tout. La chaleur du feu avait envahi la pièce, transperçant mes vêtements, l'épaisseur de mes cheveux. Je levai la main vers mon front pour essuyer ma transpiration, mais il n'y en avait pas. J'étais en train de cuire sur place, lentement.

La sirène avait disparu. Ce devait être pour un autre incendie. Ou c'était une ambulance qui fonçait vers un hôpital, ou un véhicule de police à la poursuite d'une voiture volée.

Nous étions seuls.

Je sentis mes genoux se dérober sous moi et m'affalai sur le sol, le visage appuyé contre les planches de bois. Un souffle d'air frais me caressa la peau, comme pour me narguer. Je cherchai d'où il venait et j'aperçus un espace sous le bas de la porte. Il y avait un bon centimètre entre le sol et le bois. C'était tout noir derrière, mais je sentais l'air frais et pur comme celui qui vous assaille quand on entrouvre un congélateur. J'inspirai goulûment et c'est à ce moment-là que j'ai entendu à nouveau la sirène.

— Il y a une voiture de pompiers, dis-je en m'agenouillant.

Au même instant, j'entendis une voix, quelqu'un qui criait mon

nom dehors, derrière la maison. Je me plaquai contre la porte.

— Patsy, Patsy !

J'entendais quelqu'un m'appeler dans le lointain. On aurait dit la voix de Billy. Je voulais que ce soit la voix de Billy.

— Billy !

Une quinte de toux me submergea aussitôt tandis que la fumée s'engouffrait dans ma gorge, s'insinuant jusque dans mes poumons.

J'avais l'impression maintenant que la sirène n'était plus qu'à quelques mètres, mais j'étais de plus en plus faible. George Cooper était affalé sur la table de la cuisine. Ce n'était plus qu'une question de minutes pour qu'on nous sauve maintenant, mais je savais que nous risquions d'être morts avant, tous les deux.

Je baissai les yeux vers le dessous de la porte, vers l'interstice d'où venait l'air. Je me souvins alors d'un film que j'avais vu à la télé des années auparavant. Je regardai autour de moi et j'aperçus les rideaux qui pendaient toujours aux fenêtres. Je montai sur une chaise pour les arracher d'un coup sec. Puis je les passai sous le robinet.

— George, levez-vous, levez-vous !

Je le soulevai de sa chaise et il se laissa entraîner en titubant, sans savoir ce que j'allais faire. Il tomba à mes pieds et je dus le tirer jusqu'à la porte, son visage le plus près possible du passage de l'air. La fumée s'épaississait, emplissant le haut de la pièce. C'était seulement quand j'étais debout que l'air était asphyxiant. Allongée par terre, je pouvais encore respirer.

Je pris dans l'évier l'un des rideaux trempés pour en couvrir la tête et les épaules de Cooper. L'autre était pour moi. Je jetai un dernier coup d'œil autour de nous. La pièce était grise et embuée. La porte était toujours là mais on aurait dit qu'elle vibrait. L'espace d'une seconde, j'eus l'impression qu'elle se battait contre le feu, comme si, encore plus menacée que nous, elle livrait une dernière bataille contre les flammes dévorantes. Je fermai les yeux et m'allongeai contre George Cooper, me cachant la tête et les épaules sous le rideau trempé. Je mis ma bouche le plus près possible de la fente, et respirai profondément tout en serrant le tissu mouillé sur ma peau.

J'attendis.

Il y avait des semaines, des mois, des années que j'attendais. C'était tout mon avenir, toutes ces années encore à vivre qui se jouent dans ces quelques secondes. J'avais l'impression que le tissu qui me recouvrait avait séché et j'entendais toujours la voix de Billy, à quelques centimètres derrière le mur à peine.

George Cooper ne faisait plus aucun mouvement et je m'aperçus que ma respiration était de plus en plus faible : je sentis l'affolement me gagner. Derrière moi, à l'autre bout de la pièce, le feu faisait de plus en plus de bruit, comme des vagues se brisant sur les rochers. J'en étais assourdie et je me cramponnai au rideau de terreur.

La porte explosa violemment. Je l'entendis s'arracher de ses gonds et je sentis que c'était la fin.

Mais au lieu des flammes et de la fumée auxquelles je m'attendais, ce fut de l'eau qui envahit la cuisine. Un jet d'eau glacée qui nous percuta violemment, nous projetant contre le mur, transperçant nos vêtements, s'infiltrant dans le nez et dans les yeux.

Lorsque j'émergeai de dessous mon rideau, ils étaient debout devant moi, tels des cosmonautes. Des cagoules jaunes, des combinaisons noires, des masques à oxygène. Les tuyaux qu'ils brandissaient ressemblaient à d'énormes fusils à rayon laser.

J'avais l'impression d'être une toute petite fille.

Je ne bougeai pas.

Je les laissai me soulever et m'emporter dehors, me contentant de leur répéter : « Ne dites rien à ma maman, elle va s'inquiéter. »

Dehors dans la rue, au milieu des mètres de tuyaux et de toute une série de voitures de pompiers et de police, j'aperçus Billy. J'étais sûre que la voiture de mon oncle Tony était garée derrière les ambulances.

Je regardai les gens autour de moi, cherchant derrière les voitures, scrutant chaque visage.

Michelle Cooper n'était pas là. Elle était partie.

22
Démasqués

Une semaine plus tard, nous étions chez Billy, dans sa cuisine.

Sur la table, devant moi, parmi les clés à molette et les chiffons graisseux, était étalé le journal local avec en gros titre :

UN PROPRIÉTAIRE DE TAUDIS ET SON ÉPOUSE DÉMASQUÉS PAR LA POLICE JUDICIAIRE LOCALE.

En dessous, il était écrit :

Une semaine exactement après la découverte du corps de Judy Hurst, George Cooper, son beau-père, a été arrêté et inculpé de ce meurtre. Michelle Cooper, la mère de la victime, a disparu et elle est recherchée par la police pour escroquerie et tentative de meurtre.

Judy Hurst, une jeune coiffeuse de dix-huit ans, avait été trouvée morte sur le sol de la cuisine d'une maison, au 150 Empress Road. Son beau-père, propriétaire des lieux, vient d'échapper à un incendie dans cette même maison, en compagnie d'un membre de l'agence de détective Anthony Hamer. M. Hamer aurait déclaré : « Mon personnel se distingue par son professionnalisme et son excellente formation. Nous étions persuadés que cette affaire n'était pas résolue, et c'est la raison pour laquelle j'ai poursuivi mon enquête. J'ai travaillé en rapport étroit avec la police, ce qui nous a permis d'apporter à cette affaire une conclusion satisfaisante. »

M. Hamer aide maintenant la police à retrouver Michelle Cooper, qui, pense-t-on, aurait fui à l'étranger avec un faux passeport au nom de Parker.

Billy se lavait les mains avec du savon liquide tout en chantonnant.

— Je n'arrive pas à le croire ! Mon oncle s'attribue toute la gloire de l'enquête !

— Moi, si. Écoute, Miss Marple, tu as récupéré ton boulot, c'est déjà ça.

— Mais j'ai failli me faire tuer.

— Failli seulement.

Je ne dis rien pendant une minute. Les choses ne s'étaient pas vraiment passées comme je l'imaginais. Cette histoire ne m'avait attiré

ni la compassion ni la gloire que j'en attendais. Ma mère m'en avait voulu à mort pendant une semaine de m'être mise dans un pétrin pareil. Mon oncle avait fait comme s'il avait toujours su que George et Michelle Cooper étaient les assassins. Et Billy avait toujours le même comportement, comme si c'était dans les toilettes des dames que j'avais été enfermée, et non dans une maison en flammes.

La seule personne qui m'ait vraiment témoigné son admiration, c'était Heather Warren, l'inspectrice de la police judiciaire que mon oncle n'aimait pas. Elle m'avait envoyé un formulaire de demande d'emploi à la police de Londres avec un petit mot : *Nous avons besoin de filles comme vous !*

Qu'avais-je espéré ?

Que mon oncle allait me supplier de reprendre mon emploi chez lui ? Que Billy allait me déclarer un amour éternel ?

Billy se coiffait devant la glace. Il pliait légèrement les genoux et je pouvais voir, de là où j'étais assise, qu'il s'observait attentivement en retroussant les lèvres et en haussant les sourcils.

C'était la nouvelle personnalité de Billy qui s'affirmait au fil des dernières semaines. Oui se cachait derrière la douce voix de l'employée de l'agence. Tiens, je n'en avais plus entendu parler, après tout ce qui s'était passé.

La voyait-il toujours ? Je n'en savais rien.

Nous ne nous étions pas quittés. Il m'avait accompagnée à l'hôpital, puis il m'avait ramenée chez moi. Nous n'avions pas arrêté de parler de ce qui s'était passé. Il m'avait pris la main, il m'avait serrée dans ses bras mais il ne m'avait pas embrassée.

Une ou deux fois, tandis qu'il me tenait contre lui, j'avais eu envie de lui passer les bras autour du cou et de l'attirer vers moi.

— Comment s'appelle le film ? demandai-je avant de boire ma dernière goutte de thé.

— Voyons voir, dit Billy en prenant le journal. *Meurtre de sang-froid,* lut-il. Une histoire d'inceste, de mort et de corruption dans une famille très en vue. Interdit aux moins de dix-huit ans.

Il me lança un sourire coquin.

— Juste ce qu'il me fallait, dis-je en mettant mes lunettes, voilà qui va nous changer de la réalité.